DE J.-F. LOUIS,
de la Bibliothèque
rsité, Marché aux
.° 9,
à GAND.

(Lacombe).

The

Robert E. Gross
Collection

A Memorial to the Founder
of the
Lockheed Aircraft
Corporation

Business Administration Library
University of California
Los Angeles

LES PROGRÈS
DU
COMMERCE.

Melius nunc omen in auro.
Ovid. Fast. Lib. 1.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
FONDS LA VALLIÈRE

A AMSTERDAM;

Et se trouve

A PARIS,

Chez AUGUSTIN-MARTIN LOTTIN, Libraire & Imprimeur, rue S. Jacques, au Coq.

M D C C L X.

AVERTISSEMENT.

J'Ai préſenté dans la première Partie de cet Ouvrage un tableau des révolutions du Commerce, des changements qu'il a occaſionnés, des avantages qu'il a procurés. J'ai fait voir, qu'avant que l'eſprit de Commerce eut fait des progrès, chaque Etat étoit comme une Société iſolée, abandonnée en quelque ſorte à elle-même, & qui ne pouvoit trouver d'autres ſecours que dans les Membres qui la compoſoient. Un Peuple pauvre, mais fier & courageux, voiſin d'un Peuple riche & commerçant, commençoit par lui porter envie, & finiſſoit par le

ſubjuguer. La Bouſſole paroît & ouvre toutes les Contrées du monde aux Peuples commerçants. Les expériences des Nations ſur l'Agriculture, ſur les Manufactures, ſur les Arts, pénétrent par-tout; on les compare entre elles, & il en réſulte que les terreins les plus ſtériles mis en valeur, fourniſſent à la ſubſiſtance de leurs Habitans; que des Peuples policés prennent la place de ces troupes de brigands obligés de vivre de rapines, parce qu'ils manquoient de tout dans leur propre pays. La brutale Férocité ne décide plus du gain des batailles, l'Induſtrie enfin triomphe, parce que cette même induſtrie a ſçu

raſſembler autour d'elle ſes richeſſes pour ſa propre conſervation ; parce qu'elle eſt parvenue à employer en ſa faveur les forces mêmes de ceux qui l'attaquoient, à faire des Défenſeurs de ſes Adverſaires naturels, & charger de chaînes les Peuples les plus barbares en leur donnant de nouveaux beſoins, en leur faiſant approuver ſes inſtitutions qu'elle a appellées la balance politique. Ces inſtitutions ont pour objet de lier les Nations entre elles, de communiquer aux plus foibles les forces de tous leurs Voiſins, d'aſſurer à chaque Etat ce qui lui appartient, & de mettre les armes à la main contre tout Tiran qui

ſeroit tenté de jouer le role d'Alexandre. Il eſt arrivé parmi les Nations, que l'on peut conſidérer pour un inſtant comme un ſeul & même Peuple, ce que l'on a vû dans chaque Société policée. Les riches, quoique moins forts & en beaucoup plus petit nombre, ſont parvenus à faire ſervir à leurs beſoins, ceux qui ayant la force en main, qui eſt la première loi que la nature reconnoiſſe, étoient en droit de leur commander. Lorſque l'on eſt bien perſuadé par les faits, la plus forte preuve en ce genre, que le Commerce tient aujourd'hui au ſyſtême politique des Etats; qu'il eſt devenu, par les richeſſes qu'il procure, la baſe

& le ſoutien des Empires, on eſt plus porté à s'inſtruire de ſes différents accroiſſemens. C'eſt l'objet de la ſeconde Partie de cet Ouvrage. Cette connoiſſance conduit à une plus eſſentielle, à la théorie du Commerce. Ses principes ne ſont que la ſuite des conſéquences que l'on a tirées de l'Hiſtoire de ſes progrès ; principes cependant qui ont dû varier dans la pratique, parce que les circonſtances ne ſont pas toujours les mêmes ; parce que chaque Etat a des intérêts à part ; parce qu'auſſi des Corps politiques qui ſe trouvent dans des ſituations forcées, ſont ſouvent obligés par le choc qu'ils éprouvent de ſuivre des

mouvemens obliques. Le devoir de l'Hiſtorien eſt de préſenter les circonſtances principales, d'y ajouter les réflexions que des Nations éclairées ont faites ſur ces circonſtances, d'examiner la conduite qu'ils ont tenue en conſéquence : examen que l'on a trop ſouvent négligé quand on a parlé de cette Science, & qui cependant en forme la théorie la plus naturelle, la plus ſûre, ou du moins la plus conſtante.

TABLE
DES
PRINCIPAUX ARTICLES.

PREMIERE PARTIE.

DU Commerce chez les Anciens, pag. 1 & suiv.
Du Commerce chez les Modernes, 27
Des villes Anséatiques, 28
Des Venitiens, 30
Du Portugal, 33
De l'Espagne, 36
De la Hollande, 39
De l'Angleterre, 44
De la France, 48
Du Dannemarck, 51
De la Suede, 55
De la Moscovie, 57
De la Pologne, 58
De l'Allemagne, 59
De la Laponie, 61
Des Etats Barbaresques, 62
De l'Empire de Maroc, 63
Du Levant, 64
De la Perse, 65
De l'Inde, 67

Des Peuples de Guinée, pag. 68
Réflexions, 69 & suiv.
Conclusion de la première Partie, 82

SECONDE PARTIE.

Du Commerce en général, 84
Des Echanges, 87
Des Poids & mesures, 88
De la Monnoie, 90
De l'Agriculture, 102
De la pêche, 127
De la pêche de la Baleine, 128
De la pêche de la Morue, 134
De la pêche du Harang, 138
Des Matières premières & des Manufactures, 144
Des Peaux d'animaux, 145
Du Marroquin, 146
De la Laine, 148
Du Poil de chèvre, 152
Du Coton, 153
De la Fabrique des étoffes, 155
Des Tapis, 159
De la Broderie, 160
De la Pourpre, 163
Du Lin & du Chanvre, 167
De la Fabrique des Toiles, 170
Des Perses & des Indiennes, 173
De la Soie, 177

Des Fabriques d'Etoffes de soie, pag. 184
Des Fabriques en général, 189
De l'Abondance des Matières premières, 196
De la Concurrence, 197
Des Corps de métiers, 199
De l'Apprentissage, 202
Des Priviléges, 203
Du bas prix de la Main d'œuvre, 207
De la modicité du prix de l'argent, 210
Des autres moyens d'encourager l'Industrie, 213
Des Arts liberaux & du Luxe, 220
De la Navigation, 226
Des Assurances, 240
Des Colonies, 248
Du Sucre, 256
Du Tabac, 259
Du Caffé, 263
Des Papiers de Commerce, 265
Des Lettres ou Billets de Commerce, 267
Du Change, 268
Du Cours du Change, 270
Des Agens de Change, 274
Du Crédit, 275
Des Compagnies de Commerce, 279
Des Actions, 282
De l'Escompte, 287
Des Banques, 288

De la Banque de Veniſe, pag. 289
De la Banque d'Amſterdam, 291
De la Banque d'Angleterre, 293
Banque de Hambourg, 298
Banque de Copenhague, 299
Des Banques en général, 300
De la Balance du Commerce, 302
Des Moyens pour connoître ſi la Balance du Commerce eſt favorable, 303
Pour obtenir une Balance avantageuſe, 306
Concluſions, 315
Réflexions ſur la Hollande, ſur l'Angleterre & ſur la France. 317

Fin de la Table.

LES PROGRÈS DU COMMERCE.

PREMIERE PARTIE.

LE premier qui cultiva un champ pour forcer la nature à lui donner les alimens qu'il préféroit, fut le fondateur du Commerce ; il introduisit le droit de jouissance : & ce droit en donnant au Propriétaire un superflu, le porta à faire des échanges.

Lorsque la Poésie nous peint les premiers Peuples qui habiterent les différentes Contrées de la terre, elle nous les représente comme des Sa-

ges, qui menoient une vie innocente & tranquille dans une terre qui leur prodiguoit ſes fruits ſans culture : mais on ſçait aujourd'hui ce qu'il faut penſer de ces lits de gazons, de ces vergers délicieux, de ces concerts champêtres, de ce doux loiſir qui faiſoit le charme d'une ſociété, où les paſſions étoient inconnues. Les Sauvages de l'Amérique, que la fréquentation des Européens n'a pas encore civiliſés, peuvent nous retracer la vie de nos premiers pères. Ces ſauvages ſe défiant toujours les uns des autres, ne marchent qu'armés, & ne cultivent aucune terre, parce qu'ils ſont incertains d'en conſerver la récolte ; parce que les richeſſes mêmes qu'ils pourroient amaſſer ne ſerviroient qu'à rendre les raviſſeurs plus entreprenans. La violence préſide à toutes leurs actions, & le plus foible eſt obligé d'obéir

au plus fort. Les premiers habitans de la terre, semblables à ces Sauvages, se sont long-tems disputé la proie du tigre & la pâture du sanglier. Les familles qui habitoient un terrein stérile & peu fourni de gibier, furent les premieres à renoncer à la vie errante, & à chercher dans la nourriture des bestiaux & la culture des terres, une subsistance plus assurée : leur industrie & leurs connoissances se multipliant avec leurs besoins, elles formerent bientôt une nation riche & commerçante : mais comme chacun de leurs hameaux étoit une société libre & indépendante, elles se virent souvent hors d'état, par leur défaut d'union, de résister à des peuples féroces, accoutumés à ne suivre que leur emportement, & attentifs à saisir le plus léger prétexte pour butiner sur les terres de leurs voisins. Le chasseur fier, courageux,

impatient de courir après une proie qui fuyoit devant lui, porta envie au paisible Pasteur dont les richesses se multiplioient par ses soins redoublés : le sanguinaire Caïn tue le timide Abel, & voilà l'image des premiers âges du Commerce. Des sociétés riches & commerçantes, ont été longtems en proie à des troupes de barbares dépourvus de tout ; & à qui la piraterie & le brigandage étoient devenus aussi nécessaires que le carnage aux bêtes féroces. Hercule parut en Gréce, & il aima assez les hommes pour employer sa force & son courage à purger la terre des brigands qui l'infestoient. Comme le service qu'il rendoit aux peuples, tendoit à leur bonheur, leur reconnoissance fut sans borne : on le mit au rang des Dieux. Il avoit eu des compagnons & des admirateurs de sa gloire ; il eut aussi des successeurs de ses tra-

vaux. Les familles plus assurées de leurs moissons, entreprirent la Culture des champs, celles qui s'étoient établies proche la mer, s'adonnerent à la navigation, & allérent échanger le superflu de leurs productions chez d'autres Peuples dont la chasse faisoit l'unique occupation ; mais ces échanges ne suffisoient pas toujours à la consommation de ces familles de chasseurs. Accoutumés à une vie dure & pénible, le pillage leur parut un moyen plus sûr & plus facile pour se procurer leurs besoins. Ils se mirent en mer, firent des descentes chez des peuples qu'ils trouvoient injustes, parce qu'on ne leur fournissoit pas tout ce qu'ils demandoient ; les pirates étoient devenus aussi communs que les brigands : & les peuples de la Gréce, attendoient un autre Hercule qui ramenât parmi eux l'abondance & la paix. Minos, Roi

de Crete, équipa une flote nombreuse & formidable, donna la chasse aux Corsaires, prit sous sa protection les nations maritimes de la Grece, & rendit leurs transports plus libres. Les terres furent mieux cultivées, la communication s'étendit, il en résulta des échanges suivies de denrées & d'industrie; mais ce n'étoit point encore là le Commerce proprement dit, on ne connoissoit point de signes ou de gages des échanges.

En parcourant l'ancienne Egypte on voit un pays fécondé par les eaux du Nil, qui fournit à ses habitans les moissons les plus abondantes. Cette fécondité de l'Egypte n'étoit pas bornée à la récolte des grains, aux productions de ses légumes, qui tels que le lotos, les féves, les oignons pouvoient servir à la nourriture d'un grand nombre de citoyens; on la trouvoit encore, cette fécondité, dans les ani-

maux; le Nil donnoit d'ailleurs aux Egyptiens, une quantité prodigieuse de poissons, & les champs de cette heureuse Contrée, leur fournissoient le lin le plus beau; il semble que ce soit au milieu de toutes ces riches productions, que l'on doive chercher le berceau du Commerce : mais à mesure que l'on avance dans son histoire, l'on remarque que les nations chez lesquelles il prit ses premiers accroissemens, furent celles qui étoient absolument dépourvues de tout. On ne peut cependant s'empêcher de reconnoître qu'il n'y eût un commerce chez les premiers Egyptiens; mais un commerce borné à une circulation intérieure, nécessaire par-tout où il y a des hommes. Le Commerce extérieur leur étoit absolument inconnu; la religion, guidée par la politique, avoit attaché une espéce de déshonneur à la profession

de marin. Typhon, cet emblême du mal, étoit auſſi le Dieu de la mer. Afin même qu'aucun étranger ne pût s'introduire en Egypte, les côtes étoient abandonnées à des Pâtres, eſpéce de Sauvages cruels qui vivoient bien plus de rapine & de brigandage que de leur induſtrie. Les Egyptiens avoient auſſi pour maxime de ne point ſortir de leur pays; ils penſoient à cet égard comme on penſoit autrefois à la Chine, & comme agiſſent encore les Japonnois, qui, cantonnés dans un coin de la terre & n'ayant rien à déſirer, parce que la nature leur fournit tout ce dont ils peuvent avoir beſoin, ont fermé leurs ports à toutes les Nations, excepté aux Chinois & aux Hollandois; c'eſt en ſuivant des inſtitutions & des maximes ſi ſages dans un tems où les richeſſes n'étoient point encore devenues un puiſſant moyen de défenſe

& d'aggrandiſſement, que les Egyptiens ſe maintinrent dans ce haut degré de gloire & de ſplendeur dont notre ſiécle eſt encore étonné. Pſammitique voulut profiter de la ſituation avantageuſe de l'Egypte pour le Commerce ; il ouvrit ſes états aux marchands Phéniciens, Grecs & Iduméens, & fut la premiere cauſe de la décadence de cette Monarchie ; les grandes richeſſes que les Egyptiens acquirent par cette voie, porterent bientôt atteinte aux maximes fondamentales de leur Gouvernement, & aux inſtitutions qui faiſoient toute la force de l'Egypte ; elle devint une province de Perſe.

Les Phéniciens moins favoriſés de la nature, & qui habitoient le long de la mer un pays ingrat & peu fertile, avoient adopté des maximes bien différentes de celles des Egyptiens ; ceux-ci s'étoient ſéparés du

monde entier par leurs mœurs & leur religion, les Phéniciens travaillerent à se rendre nécessaires à toutes les Nations, par une grande industrie & par une plus grande ardeur au travail. C'est le premier peuple qui ait fait ce Commerce d'œconomie, qui consiste à répandre dans chaque contrée du monde le superflu des autres. Les Phéniciens s'appliquérent principalement à cultiver les arts de luxe, & bientôt ils apprirent à s'approprier les richesses des Nations, en leur faisant acheter les fruits de leur industrie, en leur présentant sous une forme plus commode, plus agréable, les productions de la nature. Voisins du Liban & de quelques autres montagnes, il leur étoit facile d'avoir des bois de construction; aussi leur fait-on honneur d'avoir enseigné aux Nations l'art & la pratique de la navigation. Ils trafiquérent d'abord

avec l'Egypte ; ils lui portoient en échange de ſes productions, non-ſeulement du poiſſon, mais encore beaucoup d'ouvrages de leurs manufactures. Ce Commerce de la part des Egyptiens, étoit abſolument paſſif, ils attendoient tranquillement chez eux les vaiſſeaux des Phéniciens, que l'on peut conſidérer pour cette raiſon comme les premiers Navigateurs ; car les Egyptiens ſe bornerent long-tems à la ſeule navigation du Nil. La plûpart des peuples de l'Aſie ſemblent aujourd'hui avoir adopté cette maxime, qu'il convient d'attirer les Etrangers dans un état pour y venir prendre ſes marchandiſes & pour y apporter les leurs, ſous prétexte que l'on épargne par là les périls & les frais de la navigation. On eſt bien convaincu au contraire en Europe, que ce principe diminueroit le bénéfice

de l'exportation, & augmenteroit le prix de l'importation, déroberoit au peuple le travail & le moyen de subsister, entraîneroit la destruction de sa marine, & le tiendroit dans une servile dépendance sur toute sorte de Commerce, même le plus nécessaire. Le succès ayant répondu aux premières entreprises des Phéniciens, ils établirent le Commerce le plus étendu sur la Méditerranée; passant le détroit, ils étoient entrés dans l'Océan & avoient parcouru toute la côte méridionale de l'Espagne, long-tems avant que les autres Peuples eussent osé perdre leurs rivages de vue. La premiere fois qu'ils aborderent en Espagne, dit Aristote, ils y trouverent tant d'or & d'argent que leurs vaisseaux ne purent tout emporter. Les habitans de cette riche contrée, dénués d'art & de connoissances,

ignoroient l'emploi que l'on pouvoit faire de ces métaux précieux, & l'eſtime qu'en faiſoient les autres Nations. Ces événemens nous ont été retracés depuis par les Eſpagnols eux-mêmes, lorſqu'ils débarquerent pour la premiere fois en Amérique. Le Commerce des Phéniciens ne conſiſtoit pas ſeulement dans le trafic de métaux, mais dans tout ce qui pouvoit ſatisfaire le luxe. Sidon, Capitale de la Phénicie, s'étoit rendue célèbre par la fabrique des toiles de lin, des tapis & des voiles précieux, par l'art de travailler les métaux, par la maniere de couper le bois & de le mettre en œuvre, par l'invention du verre. Les Arts, enfans de l'abondance, fleuriſſoient également dans Tyr, autre Ville de la Phénicie, bien célèbre dans l'hiſtoire du Commerce, par ſon talent de travailler l'ivoire, de teindre les

étoffes, & particulierement par l'invention de la Pourpre. Les Phéniciens conserverent long-tems ce grand Commerce, par leurs soins à ne point laisser entrevoir ce qui pouvoit leur nuire, par leur attention à dérober aux autres Peuples la connoissance des lieux où ils navigeoient. Cette obscurité qu'ils affectoient de répandre sur leur négoce, les fit même taxer de ruse & de friponnerie; mais les grandes richesses qu'ils acquirent par cette conduite, ne servirent qu'à leur attirer la jalousie des Assyriens & des Chaldéens. La conservation même de ces richesses devint pour eux un puissant motif de céder leur liberté aux Perses, & d'acheter d'eux la faculté de commercer librement. Ils supputerent que ce tribut annuel leur coûteroit moins que les dépenses d'une guerre, & qu'ils risqueroient plus que leurs en-

nemis en perdant une victoire.

Nabuchodonosor, parvenu sur le Trône de Babylone, forma le dessein d'assiéger la ville de Tyr, qui depuis long-tems avoit effacé la gloire de Sidon. Ce Prince la prit au bout de treize ans de siége : mais on doit moins s'étonner de ce que ce siége ait duré si long-tems, que de ce que les Tyriens environnés par la mer qui leur servoit de rampart, & d'où ils pouvoient recevoir toutes sortes de secours, ayent succombé sous le fer d'un ennemi dépourvu de vaisseaux, hors d'état par conséquent de s'opposer au renfort d'Hommes, & de munitions que les assiégés recevoient, & aux descentes qu'ils pouvoient faire impunément pour troubler les opérations du siége. La ville fut ruinée de fond en comble. » O Tyr, » s'écrie le Prophéte Ezéchiel, qui » par votre grand commerce sur la

» mer, avez comblé de biens tant
» de Nations différentes, qui par la
» multitude de vos richeſſes & par
» l'abondance de vos peuples avez
» enrichi les Rois de la terre : la mer
» maintenant vous a briſée, vos ri-
» cheſſes ſont au fond de ſes eaux,
» & toute cette multitude de peuple
» qui étoit au milieu de vous eſt tom-
» bée & périe avec vous. Vous êtes
» devenue un ſujet de ſurpriſe & d'é-
» tonnement à tous les habitans des
» Iles ; & tous leurs Rois abbattus
» par cette tempête, ont changé de
» viſage. Les Marchands de toutes
» les Nations vous ont conſidérée
» comme l'objet de leurs railleries &
» de leurs inſultes ; vous êtes réduite
» dans le néant, & vous ne ſerez
» jamais rétablie.

Les Tyriens, échappés aux fers du Roi de Babylone, éleverent une nouvelle Cité à quelque diſ-

tance

tance de l'ancienne. La seconde ville de Tyr surpassa encore la première par son opulence & son Commerce, & devint à son tour la proie de ses ennemis.

La frugale Sparte donna des fers à la riche & commerçante Athene; c'étoit un Athlete nu & exercé à la lutte, qui combattoit un rival efféminé & embarrassé de ses vêtemens. Lorsque les Grecs résistèrent aux forces réunies de l'Orient, leur commerce n'étoit pas encore parvenu à ce haut point de grandeur où il fut porté du tems de Philippe, qui leur imposa la loi.

On ne voit pas non plus que les anciens ayent regardé le Commerce comme un moyen d'étendre leurs conquêtes. L'expérience leur avoit appris au contraire, qu'il rendoit les peuples plus efféminés, plus incapables de résister aux forces de ceux qui

les attaquoient. « Voulez-vous ré-
» duire ſous vos loix, diſoit Cræ-
» ſus au Roi de Perſe, les habitans
» de Sardes, toujours diſpoſés à la
» révolte, défendez leur d'avoir des
» armes ? Etabliſſez parmi eux l'u-
» ſage de porter des brodequins &
» des manteaux longs par-deſſus leurs
» robes ? Ordonnez que leurs enfans
» apprennent à jouer de la Guitare,
» qu'ils ſoient inſtruits dans toutes
» les parties du Commerce, & éle-
» vés dans tout ce qui peut y être
» relatif; vous verrez bientôt ces hom-
» mes devenir des femmes, dont vous
» n'aurez plus rien à redouter.

Alexandre, vainqueur des Ichyo-phages, nation qui ne vivoit que de poiſſons, leur en défendit l'uſage ; il voulut qu'ils priſſent les coutumes des autres Nations, bien perſuadé qu'il eſt difficile de contenir un peuple, qui n'eſt pas lui-même retenu

par des besoins. Sa politique le conduisoit à tourner vers le Commerce toutes les idées des autres Nations qu'il s'étoit assujetties, comme le seul moyen d'en conserver la conquête ; par une suite de cette même politique, il travailloit à en détourner ses Macédoniens, qu'il appelloit lui-même les Compagnons de ses victoires. Il voulut qu'ils ne pussent espérer d'autres richesses que celles qui étoient le prix du vainqueur. Alexandrie fut bâtie par ce conquérant, vers les bouches occidentales du Nil. La situation avantageuse de cette Ville, la conquête des Indes, la découverte de la mer qui est au midi de ce pays, la destruction de la célèbre Tyr, firent changer de face au Commerce : mais les grandes richesses qu'il versoit dans Alexandrie, étoient le gage qui assuroit au vainqueur Macédonien l'entrée de l'Egypte, dans l'endroit même

où les Rois ſes prédéceſſeurs tenoient une garniſon pour la fermer. Les Egyptiens adonnés au Commerce devoient néceſſairement quitter leurs anciennes ſuperſtitions & ouvrir leurs ports à toutes les Nations. Sous les Ptolemées Alexandrie s'embellit ; l'Etat vit accroître ſa population & n'en fut pas plus puiſſant, parce que ce n'étoit point des citoyens qu'il acquerroit, mais des ſujets guidés par la cupidité, qui venoient partager avec les Egyptiens les richeſſes immenſes que leur procuroit ce grand trafic qu'ils faiſoient aux Indes & ſur les côtes maritimes de l'Aſie, telles que la Phénicie, la Cilicie, la Pamphilie, la Carie, &c. la ſoif ardente de l'or & des commodités qu'il procure étoit le grand reſſort qui mettoit en mouvement ce peuple immenſe ; comme les Charges & les Emplois étoient accordés au plus riche, chacun s'empreſſa de le

devenir ; les vaiſſeaux de guerre furent changés en vaiſſeaux marchands ; le cultivateur négligea un métier fatiguant, & qui lui rapportoit à peine de quoi vivre, pour s'aſſeoir au nombre des Manufacturiers. On calcula qu'il en couteroit moins de ſoudoyer des troupes, que d'employer des Citoyens, dont la paie devoit être plus forte, à raiſon de la plus grande abondance d'or & d'argent qui circuloit dans l'Etat, & renchériſſoit toutes choſes ; & parce que ces Citoyens employés pour la plûpart dans les fabriques, ne pourroient être envoyés à la guerre ſans porter préjudice au négoce, l'unique reſſource de l'Etat. Le précieux ſoin de défendre la Patrie fut donc abandonné à des mercénaires tirés de la Gréce & de la Macédoine. Les Romains qui avoient les yeux ouverts ſur l'Egypte, & méditoient depuis longtems la conquête

de cette riche région, comprirent aisément que pour ruiner ce vaste corps, il suffisoit de lui fermer les sources où il puisoit ses forces. Aussi, Rome victorieuse de la Gréce par sa politique, & de la Macédoine par ses armes, ne tarda pas à réduire l'Egypte sous sa Loi. Elle défendit aux Grecs de servir dans les armées des Souverains d'Asie, & l'on vit bientôt tomber leurs puissances à ses pieds.

Carthage, qui a été si long-tems l'objet de la jalousie de Rome, étoit une Colonie de Tyriens; située au centre de la méditérannée, & prêtant une main à l'Orient & l'autre à l'Occident, elle embrassoit par l'étendue de son négoce, toutes les régions connues. On la vit après les plus grandes défaites, mettre sur pied de nombreuses armées, & équiper de grosses flotes. L'on a observé que les Romains furent toujours leur

resister, les forcer même à recevoir la loi : eux dont les revenus étoient fort modiques avant les conquêtes qui leur assujettirent les peuples les plus puissants, & qui n'avoient aucune ressource, ni du côté du trafic, absolument inconnu à Rome, ni du côté des mines d'or & d'argent : mais les Romains, encore éloignés du luxe par leurs mœurs, ne connoissoient d'autre métier que celui de l'agriculture & des armes. Au lieu de ces troupes de cuisiniers, d'Histrions, de parfumeurs que l'on vit s'accroître sous le régne des Empereurs Romains, Rome ne renfermoit pour lors dans son sein que des guerriers, pour qui la patrie étoit un Dieu toujours présent, un Dieu qui les animoit contre les ennemis du nom Romain, & les soutenoit dans les plus grands dangers. Carthage, au contraire, ainsi que tous les Etats commerçans que nous

avons vu, n'avoit pour défenseurs que des troupes mercénaires, sur qui l'honneur & la gloire, l'ame des grandes entreprises, n'avoient aucune action. L'impulsion de cette masse d'hommes étoit déterminée par la grandeur ou la durée du salaire ; le moindre revers, quelquefois même la jalousie suffisoit pour les porter à passer du côté de l'ennemi ; & l'on a pu observer dans l'histoire ancienne, que les peuples tributaires se sont toujours vengés en changeant de maîtres.

Rome opulente, Rome occupée de fêtes & de spectacles, devint la proie des barbares, par les mêmes causes qui firent succomber Carthage, & par cette mauvaise politique qui interdisoit aux Romains tout commerce avec les étrangers. » Que per-» sonne, disent Valens & Gratien, » n'envoie du vin, de l'huile ou d'au-» tres liqueurs aux Barbares, même

» pour

» pour en gouter, qu'on ne leur porte » point de l'or, ajoute Gratien, Valen- » tinien & Théodose ; & que même » on leur ôte avec finesse ce qu'ils » ont ». Portez aux barbares (faloit-il dire au contraire aux Romains) toutes vos superfluités, afin qu'ils s'en occupent ; faites leur connoître vos usages afin que leurs mœurs s'adouciſſent ; qu'ils apprennent de vous à cultiver les arts & à s'amuser de fêtes & de spectacles. Des hommes en effet qui n'avoient rien à perdre, qu'aucun besoin ne retenoit chez eux, qui manquoient de tout dans leur propre pays, parcequ'ils ne cultivoient rien, devoient amener cette révolution qui a renversé l'Empire Romain. La Chine n'eût peut-être point succombé sous le fer des Tartares, si elle eût employé à civiliser cette nation, les soins, les travaux & les dépenses ex-

ceſſives que lui a coûté ſa célébre muraille.

Dans des ſiécles poſtérieurs, des nuées de Brigands ſe ſont échapés du Nord, pour dévorer la ſubſiſtance des Peuples du midi ; de-là il a plu à quelques uns de conclure que pendant ces ſiécles de carnage, la Terre étoit plus peuplée qu'elle n'eſt aujourd'hui. Ceux qui ont fait ce reproche à notre ſiècle ont jugé de l'abondance de la population de ces pays ſeptentrionaux par ſes fréquens débordemens ; ils n'ont point fait attention que la Terre n'étant point fécondée par les mains ſanguinaires de ces Barbares, ils étoient obligés de ſe répandre au-loin pour chercher leur ſubſiſtance. Aujourd'hui que les arts ont pénétré par-tout, que les Peuples ont appris à ſe procurer, par leurs travaux & leur induſtrie, ce que la nature leur a refu-

ſé ; ces irruptions ſont moins à craindre. Ce n'eſt peut-être pas le moindre avantage dont les ſciences ont favoriſé le genre humain.

Juſqu'à préſent nous avons vu les Etats les plus riches & les plus adonnés au commerce, devenir la proie des Peuples qui ne le pratiquoient point. Nous ne voulons point cependant prétendre que le négoce ait été dans ces Etats l'unique cauſe qui ait déterminé leur chute ; mais du moins peut-on s'aſſurer d'après l'expérience que le Commerce n'avoit point avant la découverte de la Bouſſole, cet aſcendant qu'il a obtenu par la ſuite ; que les richeſſes qu'il procure ne déterminoient point la balance du pouvoir en faveur des Peuples commerçants comme il eſt arrivé depuis.

En effet le Spectacle change quand on porte la vûe ſur la plupart des Etats de l'Europe ; on voit que le Négoce

est l'origine & la base de leur puissance ; ce seroit même une belle partie de l'histoire du Commerce que celle de la grandeur & de la force de ces Etats.

Lors de l'invasion des Peuples du Nord & des Sarrasins en Europe, le Commerce fuit devant ces Barbares, parcourut la terre & se réfugia dans un coin de l'Italie au milieu de Marais inaccessibles ; c'est là que du sein de l'oppression l'on vit s'élever plusieurs Républiques qui firent en concurrence le trafic de la Morée, du Levant, de la Mer noire, celui de l'Inde & de l'Arabie par Alexandrie.

Des villes Anséatiques.

A leur exemple quelques villes situées sur la Mer Baltique, établirent une correspondance entre les Royaumes du Nord & l'Allemagne. Tout le Commerce de ces contrées fut entre leurs mains ; elles s'étoient réunies pour jouer un plus grand rôle,

Tant que cette société fut renfermée dans le sein de quelques villes, l'Anse Teutonique fut assez puissante pour se faire respecter de ses voisins ; mais aussi-tôt qu'elle se fut associé un grand nombre de villes inégales en force & en crédit, & encore plus séparées par la diversité d'intérêts, que par la distance des lieux, elle s'affoiblit par ses propres divisions, dont les Hollandois sçurent habilement profiter. La péche du Harang & la manière de le saler avoient été leur première occupation. Venise & la plûpart des autres Puissances maritimes ont commencé également par avoir des Barques de Pécheurs : mais cette dernière république, favorisée par sa situation qui mit dans ses mains le trafic des Indes, ne tarda point à acquérir de la considération ; car ce n'est plus qu'à l'aide du Commerce que l'on verra la plûpart des Etats de

l'Europe établir ou accroître leur puiſſance, excepté Rome nouvelle qui ne s'eſt jamais beaucoup adonnée au Négoce ; cependant elle a toujours joui des richeſſes qu'il procure, parcequ'elle a ſçu, ainſi que l'ancienne, impoſer des tributs à des Nations commerçantes.

Des Vénitiens.

Les Venitiens ont été les premiers d'entre les Peuples voiſins de la mer qui aient entrepris des voyages de long cours ; la ſituation de leur ville & la ſtérilité de leurs lagunes les avoient porté de bonne heure à tourner toute leur attention vers le Commerce. Comme la nature leur avoit tout refuſé, excepté l'induſtrie, & un amour infatigable pour le travail, ils chercherent à s'attirer la confiance des Etrangers, & même des Barbares, par une grande économie dans leur manière de vivre, & par une plus grande fidélité dans le Négoce. On ſçait

qu'ils commerçoient au Caire du tems des Soudans, successeurs des Calyfes d'Egypte, & qu'ils ont fourni des Flotes considérables dans les expéditions de la Terre sainte, qui ont commencé à la fin du onzième siécle. Leurs longs différents avec les Génois leurs rivaux dans le Commerce, ne sont pas moins connus. Ils les chasserent au treizième siécle de Para, fauxbourg de Constantinople, après en avoir expulsé les Grécs, & s'être emparé de Caffa dans la Crimée, ville très-avantageusement située pour le Commerce. Les Vénitiens faisoient dans cette ville un grand trafic de sel, de cire, de miel &c. l'entrepôt de leurs épiceries & des autres marchandises qu'ils tiroient de l'orient étoit à Azoph; une partie de ces marchandises, étoit transportée à Astracan, delà en Russie par le Volga, & les autres fleuves

de cet empire pour être distribuées ensuite dans le nord de l'Europe. L'autre partie chargée, tant par les Génois que par les Vénitiens, se débitoit dans les contrées méridionales. Les conquêtes du fameux Tamerlan en Asie, & la destruction d'Astracan, forcerent les Vénitiens à chercher un autre entrepot, pour y rassembler les marchandises des Indes. Leurs Vaisseaux qui alloient auparavant à Tana, furent depuis expédiés pour la Syrie, & pour Alexandrie d'Egypte. Vénise conserva ce riche Commerce, qui mettoit dans ses mains toutes les marchandises de l'orient, jusqu'au tems que les Portugais, à l'aide de la Boussole, se frayerent une nouvelle route aux Indes, en doublant le Cap de Bonne-Espérance. Cette heureuse expédition changea les intérêts de l'Europe; & cela devoit être ainsi, puisqu'elle détournoit la source des

richeſſes, qui depuis ſi long-tems avoit fixé leur cours par Alexandrie. Les Italiens avoient bien compris la perte qui les ménaçoit; ils s'étoient joints aux Soudans, pour s'oppoſer aux établiſſements des Portugais; mais leurs tentatives avoient été infructueuſes. Véniſe auſſi intéreſſée que l'Egypte, à rendre inutile la nouvelle route que le Portugal s'étoit frayée aux grandes Indes, propoſa au Soudan de couper l'Iſthme de Suez, & de creuſer un canal de communication entre le Nil & la mer Rouge. Si ce projet eût pû réuſſir, Veniſe auroit conſervé l'empire du Commerce des Indes, & l'eſpérance de s'élever au rang des premieres Puiſſances de l'Europe.

Du Portugal.

Cependant les Portugais, après avoir ſurmonté tous les obſtacles qui leur fermoient l'entrée des Indes, aborderent en 1498, aux côtes Malabares. Ils reconnurent en moins de cinquante

ans, plus de cinq mille lieues de côtes, & se rendirent maîtres, soit par leurs négociations, soit par leurs armes, de tous les établissemens qui pouvoient favoriser leur Commerce en Orient. La ville de Goa en-deça du Gange, Malaca dans la Chersonése-d'Or, Aden à l'entrée de la Mer rouge, sur les cotes de l'Arabie heureuse, Ormus dans le Golfe de Perse, villes soumises & conquises par eux, étoient devenues tout à la fois, la sureté & l'entrepôt de leur Commerce. Ils eurent aussi des comptoirs à Bengale, trafiquerent jusqu'à Siam, & fonderent la ville de Macao, sur la frontière de la Chine. La route du Tage au Gange, n'étoit plus une route ignorée, & Lisbonne étoit devenue le magazin général des plus précieuses épiceries des Indes, & de tout ce que l'Orient produit d'utile, de rare, d'agréable. C'étoit pour les Portugais, que les Habitans de l'isle

de Céilan & des isles Moluques, recueilloient la canelle & le gérofle. Le meilleur thé de l'Asie, les plus belles porcelaines, de magnifiques toiles peintes, de l'ambre gris, du cuivre supérieur au nôtre, enfin l'or & largent, l'objet principal de ces entreprises, & qui donna au Portugal tant d'influence sur les affaires de l'Europe, étoient le fruit de leur Commerce au Japon, où ils passerent en 1538. Comme ils donnerent à un prix modique, ce que les Vénitiens & les Génois, étoient obligés d'acheter chérement des Arabes & des Caravanes de Perse, ils attirerent bientôt dans leurs Ports tous les Vaisseaux de l'Europe. Ce fut le Prince Henri de Portugal, Fils du Roi Jean I. qui le premier favorisa l'Europe de découvertes utiles. Vers le commencement du 15e siécle, il avoit envoyé des Pilotes, qui reconnurent le Cap Boyador, éloi-

gné seulement de deux dégrès du Tropique. Les isles du Cap Verd & les Açores avoient été découvertes par ses soins, ainsi que la plus grande partie des côtes Occidentales d'Afrique. Depuis ces époques, les vûes des Portugais s'étoient entièrement tournées du côté de l'Afrique ; ce fut peut-être ce qui empêcha Jean II, Roi de Portugal, d'être attentif aux propositions de Christophe Colomb, qui frappé des entreprises des Portugais, avoit conçu en 1492, le hardi projet d'aller découvrir un autre Univers, en voguant vers l'Occident, route opposée à celle des Navigateurs de Lisbonne.

De l'Espagne.

L'Espagne, comme tout le monde sçait, recueillit les travaux de ce nouvel Argonaute. Maîtresse tout d'un coup des riches mines du Mexique & du Potosi, elle conçut des espérances qu'elle n'avoit jamais eûes. L'Amérique lui fournissoit dequoi

marchander la liberté de l'Europe. Le projet de la Monarchie, ou plutôt de la supériorité universelle de notre continent, semblait devoir se réaliser entre les mains de Charles-quint & de son successeur Philipe II : ce Prince, par la réunion de la couronne de Portugal à celle d'Espagne, avoit recueilli tous les avantages des conquêtes des Espagnols en Amérique, & de celles que firent les Portugais dans les Indes & au Brésil. Ces vastes & riches contrées, fournirent à Philippe ces trésors immenses qu'il prodigua pour soutenir son despotisme dans les Pays-bas, & sa supériorité sur tous les Princes de l'Europe ; supériorité qu'il conserva jusqu'au dernier moment. L'Espagne n'avoit point encore joui d'une si haute considération, & d'une si grande tranquillité ; car si l'on excepte le saccagement de Cadix par le Comte d'Essex, l'Espagne de son tems

fut toujours tranquille, toujours heureuse ; sa langue se parloit dans toutes les cours de l'Europe, & ses goûts, ses modes, étoient adoptés par toute l'Italie : mais cette puissance devoit diminuer à mesure que les richesses qui la soutenoient seroient partagées, & c'est ce que les Espagnols ne prévirent point ; ils abandonnerent les manufactures & l'agriculture, pour courir après des richesses factices, qui comme signes des denrées, appartenoient nécessairement aux propriétaires de ces mêmes denrées. D'ailleurs ces metaux se multipliant sans se consommer, ne pouvoient manquer de s'avilir, lorsque les productions de l'agriculture & des arts haussoient de prix. Aussi a-t-on vû peu de tems après la découverte des mines de l'Amérique, la valeur des denrées doubler presque partout, & l'Espagne devenir la fermière des Nations qui

lui fourniſſoient ſon néceſſaire phyſique.

De la Hollande.

Lorſque tous les Etats commerçants partageoient entre eux les richeſſes qu'elle tiroit du nouveau monde, la Hollande qui ne poſſédoit qu'un petit coin de terre, preſque ſubmergé par les eaux, incapable de fournir à la ſubſiſtance de la vingtiéme partie de ſes habitans, oſa acheter ſa liberté par quarante ans de guerre contre Philippe II, devenu ſon Maître & ſon Tiran. Quelle fut ſa reſſource ? le Commerce & la Pêche. Dans les premiers âges, les plus grandes Nations qui ont rempli la terre de leur puiſſance, ſont ſorties de familles, à qui la chaſſe avoit donné un tempérament ſain & robuſte, un caractère ſauvage & indépendant. Depuis le régne du Commerce, la plûpart des Etats qui ſe ſont élevés, ont commencé par avoir des barques de pêcheurs :

l'Angleterre, Vénise, Gêne, Amsterdam, doivent leur grandeur à la pêche. Celle du harang, a passé très-long-tems pour la mine d'or de la République; elle occupoit cent cinquante mille hommes, & jusqu'à trois mille batiments. Le pensionnaire Jean de Wit, qui connoissoit bien les intérêts de sa Patrie, attribue à cette pêche des Hollandois, non seulement, à cause de ses produits, mais parcequ'elle est l'ame de leur marine, toutes les ressources qu'ils ont trouvé pour secouer le joug Espagnol, pour conquérir les Indes, pour acquérir de la considération en Europe, sans en posséder qu'un petit terrein marécageux & stérile en plusieurs endroits. Une ardeur infatigable pour le travail, & une grande économie, furent les premieres gardiennes de cette liberté : le Commerce vint l'affermir & l'étendre. Ils comprirent que manquant

quant de tout, même des choſes les plus néceſſaires, ils ne pouvoient conſerver leur indépendance, que par les richeſſes qu'il procure. Lorſque les voiſins des Provinces unies, fatiguoient l'induſtrie par des impoſitions déplacées, cette République encourageoit ſes Fabriquants par des récompenſes, elle élevoit ſes Négociants aux premieres dignités, elle accueilloit tous les étrangers, dont le repos étoit troublé par des quérelles de religion. Avec les ſecours de cette ſage politique, ſes Habitans ſe multipliérent; il fallut ſubſiſter, le pays ne fourniſſoit rien, ils tirérent leur ſubſiſtance de l'Univers. Quatre vaiſſeaux partis du Texel en 1594 & 1595, allérent chercher dans l'Inde au milieu des périls, les marchandiſes que leur fourniſſoient auparavant les Ports d'Eſpagne & de Portugal, mais qui venoient de leur être interdits par ces Puiſſances, alou-

ſes du perſonnage que la Hollande commençoit à faire en Europe. Le premier uſage que ces Négocians firent de leurs richeſſes, fut de s'en ſervir contre leurs rivaux. En 1605, ils conquirent Amboine & les autres iſles Moluques, ils pourſuivirent leurs conquêtes ſur les Portugais, & ſe rendirent maîtres du Commerce des principales épiceries qui croiſſent dans l'Inde. Leurs poſſeſſions en Amérique, ne furent point auſſi conſidérables pour la culture, mais elles devinrent pour eux la ſource d'un grand Négoce avec les Colonies étrangeres. On a vû avec étonnement, pour quiconque ne connoit pas les reſſources du Commerce, leur Compagnie d'Occident, plus conſidérable alors que celle des Indes orientales, équiper dans l'eſpace de 1623 à 1636, huit cents vaiſſeaux, tant pour la guerre que pour le Commerce, & en enlever

cinq cents quarante-cinq aux Espagnols. Enfin cette République, après avoir soutenu pendant près de quatre-vingts ans la guerre contre l'Espagne & le Portugal dans les Pays-bas, dans les grandes Indes, dans le nouveau monde fut assez puissante pour conclure une paix avantageuse à Munster en 1647. Les autres Puissances de l'Europe ne lui en imposent plus, elle fait la guerre à l'Angleterre, devenue sa rivale, & va la troubler jusques dans les pêches qu'elle fait sur ses côtes, & réussit à en partager le profit avec elle. Le Roi de Dannemarck, assiégé dans sa capitale par le Roi de Suéde, Charles X, est secouru par l'Amiral Obdam, qui bat la flote Suédoise, & délivre Copenhague; elle devient en 1668, la médiatrice des Couronnes. Louis XIV, est contraint par elle, de faire la paix avec le Roi d'Espagne son ancien maître,

& dont dans ces derniers tems, elle eſt devenue l'appui.

De l'Angleterre. L'Angleterre n'eſt pas un exemple moins frappant, de la force & de l'activité du Commerce. Cet état a toujours joui de cette heureuſe ſituation, que Xenophon déſiroit pour ſa patrie ; il ne tient pas au Continent, comme l'Attique ; la mer eſt ſon rempart naturel : avec une puiſſante marine, il peut porter ſes expéditions au loin, ſans craindre des irruptions ſoudaines de la part de l'ennemi ; cependant on a vû des Pirates Danois & Saxons, un Duc de Normandie, en faire la conquête ſans aucune réſiſtance ; ſous les Edouard III & les Henri V, la Nation Britannique ne fut que l'inſtrument de la grandeur paſſagére de ſes Monarques ; le Commerce ne lui avoit point encore ouvert ſes tréſors, la pêche ne lui avoit point encore formé cette marine,

par laquelle les Anglois ont étendu leur puiſſance dans toutes les parties du monde. Ce fut la Reine Elizabeth, qui eut la gloire de déterminer le génie de ſon peuple pour la mer, ſon véritable élément ; qui en lui donnant des paſſions, & lui montrant le Commerce pour les ſatisfaire, en fit une Nation active, laborieuſe, entreprenante. Les navigations des Eſpagnols, ne contribuerent pas peu à exciter ſon émulation ; pluſieurs pilotes Anglois chercherent un paſſage au Japon & à la Chine, par le Nord ; des ſociétés qui n'avoient d'appui qu'elles mêmes trafiquerent avec avantage ſur les côtes de Guinée, & en rapporterent de l'or, avec lequel on fabriqua des monnoies que l'on a appellées depuis *guinées*. En 1607 & 1608, quelques compagnies tenterent de s'établir ſur les côtes ſeptentrionales de l'Amérique ; par un article

de la charte, accordée à ces anciennes Compagnies, le Roi d'Angleterre ne se réservoit pour toute redevance, que le cinquiéme de l'or & de l'argent qui seroit trouvé en quelque tems que ce fût, dans toutes les terres qui leur étoient accordées. On ne rapporte ceci, que pour faire voir que les Européens ne désiroient alors d'avoir un pied en Amérique, que par l'espérance d'y découvrir quelques mines d'or ou d'argent. Les Anglois plus expérimentés, n'ont point tardé à reconnoître que les productions de l'agriculture sont les premiers biens d'une Nation, les seuls biens physiques, & qui ne soient pas sujets aux révolutions; que la moindre fabrique, que la plus petite entreprise de Commerce, doit être considérée, cultivée, lorsqu'elle peut fournir à la subsistance de quelques Citoyens la vraie richesse des états. Lorsque l'Espagne

étoit occupée à échanger ſes hommes contre des métaux, les Anglois calculoient déja le bénéfice de la navigation, celui des manufactures, le nombre des Citoyens qu'elles faiſoient vivre. Eclairés par ces connoiſſances arithmétiques, ils ont porté leur marine à un dégré de puiſſance, qui fit échouer pluſieurs fois toutes les forces de l'Eſpagne. En 1602, cette petite iſle, long-tems ignorée, qui n'avoit pour tout bien qu'un peu de bled, de plomb, d'étain, de la terre à foulon, & de la laine, devint aſſez puiſſante, pour battre la premiére flôte que Philippe III eut miſe en mer. Plus formidable en 1723, elle envoya trois eſcadres à la fois, en trois extrémités du monde, l'une devant Gibraltar, conquiſe & conſervée par ſes armes; l'autre à Portobello, pour oter au Roi d'Eſpagne, la jouiſſance des tréſors des Indes; & la troiſiéme

dans la mer Baltique, pour empêcher les Puiſſances du nord de remuer : depuis cet époque, l'Angleterre a pris une ſupériorité qu'elle a toujours ſoutenu par ſon Commerce.

De la France.

La France s'eſt long-tems repoſée ſur la bonté & la quantité de ſes productions naturelles. Ses voiſins ont profité de cette confiance, pour porter chez elle, les travaux de leurs manufactures. Nos goûts & nos beſoins, ſe ſont multipliés avec l'induſtrie des étrangers ; mais nos denrées reſtoient toujours les mêmes, parconſéquent, la balance du Commerce, eſt devenue déſavantageuſe. La défenſe de ſortir les métaux précieux, étoit une foible barriére, contre l'inégalité des échanges : enfin nous nous ſommes apperçus du préjugé où nous étions, que nos voiſins dépendoient de nous, pour nos précieuſes denrées. Nous avons établi des manufactures, qui nous étoient

étoient devenues néceſſaires. Colbert, ce Miniſtre ſi éclairé, & dont tous les projets tendoient au bien de l'Etat & à la gloire de ſon Maître, accorda une protection ſignalée à l'induſtrie, l'aida même de ſes bienfaits. Une partie des droits qui ſe payoient dans l'intérieur du Royaume, & à la ſortie des ouvrages de nos Manufactures fut ſupprimée ; on augmenta ceux mis ſur les marchandiſes étrangéres, importées dans nos Ports. Les Colonies furent peuplées, on commença à les enviſager, non comme des Pays conquis, mais comme des acquiſitions de Commerce. La navigation devint floriſſante, & bientôt, l'on vit les François fréquenter des Ports, qui auparavant n'étoient viſités que par les Anglois & les Hollandois. C'eſt avec les ſecours d'un Commerce, que ce grand Miniſtre créa lui-même, que Louis XIV fit

face à toute l'Europe, liguée contre la France ; qu'il put armer quatre-vingts vaisseaux de ligne, lever quatre à cinq cens mille hommes, & les entretenir pendant le cours de deux guerres qui se suivirent de près, & qui ont duré vingt-trois ans. Nous avons encore établi depuis bien des Manufactures ; nous avons appris à mieux priser le produit de l'agriculture, & le bénéfice de la navigation, celui des fabriques, les avantages qui en résultent pour l'Etat & la population. Plusieurs Provinces de France, s'empressent maintenant de correspondre aux soins paternels du Souverain ; par des récompenses distribuées à l'industrie, par des établissemens qui éclairent, & encouragent le Cultivateur. Les Etats de Bretagne ont donné les premiers l'exemple d'une société d'agriculture, de Commerce & des Arts ; rien de plus

ſage & de mieux concerté, que les délibérations qui en ont été publiées. J'oſe prédire ici, que la Bretagne, émule de l'Irlande, va devenir une des plus riches Provinces du Royaume, qui lui-même, profitera de proche en proche, des expériences & de l'activité induſtrieuſe des Bretons. Que ne pouvons-nous pas encore eſperer, ſi nous croyons un augure fondé ſur le zéle vraiment patriotique; ſur le génie ſupérieur & éclairé des nouveaux Miniſtres, qui préſident aux Finances, au Commerce, & à la Marine.

Du Dannemarck.

Les Etats du Nord ont été les derniers à reſſentir les avantages du Commerce. Ce fut Chriſtiern VI, qui tranſplanta dans le Dannemarck, l'Induſtrie & les Fabriques les plus utiles, très-peu connues des anciens Danois, dont le principal Commerce conſiſtoit en Grains, en Bœufs, Chevaux, Bois

de chauffage & de conſtruction, en quelques Poiſſons & Viandes ſalées, en huile de Baleine &c. Ce Prince connoiſſant bien les difficultés toujours attachées aux premières entrepriſes, perſuadé d'ailleurs que l'induſtrie naiſſante, a beſoin d'être éclairée, protégée, créa dans ces vûes, un Conſeil de Commerce & d'économie générale : lui confia le précieux devoir de répandre ſur les talents, les graces dont ils ont beſoin ; d'examiner & de faire un rapport exact de tous les mémoires qui ont pour objet le bien du Commerce & de l'Etat. A meſure que les Manufactures Danoiſes ſe ſont perfectionnées, les droits ſur les marchandiſes étrangéres ont été augmentés. Pluſieurs même de ces marchandiſes, ont été abſolument prohibées, entre autres, les petites étoffes de laine pour doublures ; parceque l'on vit que les fabriques du Pays

& le Commerce de la Chine, pouvoient fournir à la consommation. En 1741, on défendit les draps venant du dehors. Cependant comme malgré ces défenses, la contrebande ne laissoit pas de continuer sous des noms & des déguisemens différens; le Roi, par sa déclaration de 1753, a défendu de faire entrer, d'employer ou de porter, des draps & étoffes de soie ou de laine, fabriqués chez l'étranger; & a interdit en général tout produit des Manufactures du dehors, qui auroient l'habillement ou la parure pour objet. Les chapeaux étrangers, avoient été prohibés en 1742; les ouvrages des Tissutiers-rubaniers en 1744; les cartes à jouer le furent en 1756. Ces différentes prohibitions sont des époques dans l'histoire du Commerce Danois, qui font connoître ses progrès & son avancement. On fera encore men-

tion ici avec plaiſir, des encouragemens & des faveurs que reçoivent dans ce Pays l'artiſte intelligent, ſoit Danois, ſoit étranger. L'iſle de Taſſing a été peuplée d'environ 400 ouvriers Allemands, qui fabriquent de petites étoffes de laine; & on compte que depuis 1746, l'année de l'avénement de Frédéric V au Thrône, le nombre des Fabriquants qui n'alloit pas dans Copenhague au-delà de 1200 paſſe à préſent 4000: ce qui fait d'abord 2800 ouvriers que le Dannemarck entretient de moins chez l'étranger. Les avantages qu'ils procurent à la population, à l'agriculture, à la circulation, & en général à l'Etat qui les nourrit, ſont encore plus ſenſibles. Le Dannemarck, qui au ſeiziéme ſiècle n'entroit point dans le ſyſtéme politique de l'Europe, ſe trouve aujourd'hui en état d'entretenir trente vaiſſeaux de guerre,

& une armée de quarante mille hommes.

La Suéde, toujours guerriére jusqu'à la mort de Charles XII, s'eſt enfin tournée à l'agriculture & au Commerce, après s'être convaincue par ſa propre expérience, que les armes ſans le ſecours du Commerce, ne ſont plus un moyen de s'agrandir; que l'on ne fait plus la guerre avec du fer ſeulement, qu'il faut de l'or. Les Suédois ont une Compagnie des Indes, & leur fer dont ils ne ſe ſervoient autrefois que pour combattre, eſt devenu un des principaux articles de leur trafic: mais ce qui ſemble donner à la Suéde les plus belles eſpérances, c'eſt l'Académie d'agriculture, dont le Gouvernement vient de former l'établiſſement. Les Commiſſaires chargés d'avoir inſpection ſur les progrès de l'économie ruſtique, & de répandre parmi De la Suéde.

les Laboureurs, toujours attachés aux anciens préjugés, les nouvelles instructions que l'expérience & les naturalistes ont dictées, voient déja avec joie leurs soins prospérer. Les promesses, les récompenses, les menaces mêmes sont employées pour parvenir au but désiré. La Suéde a des terres labourables capables de rapporter au décuple, & de nourrir parconsequent dix fois plus d'Habitans; cependant elle a toujours dépendu de la Pologne pour sa subsistance, surtout depuis la perte de la Livonie. Si cet Etat ne peut aujourd'hui obtenir par le moyen de ses engrais, une qualité de grains aussi estimée que celle qu'on lui fournit: s'il ne doit pas même se flatter de pouvoir jamais exporter un superflu en bleds, du moins peut-il espérer par les nouvaux encouragemens qu'il donne à son agriculture, de se délivrer de la servitude où il est pour les

denrées les plus néceſſaires. De pareilles conſidérations, ont porté le Roi de Sardaigne à former un Collége d'agriculture dans ſes Etats ; & le Roi de Dannemarck travaille actuellement à en établir un en Norwege.

La Moſcovie, avant le régne de Pierre le Grand, n'avoit pas un vaiſſeau, elle commande aujourd'hui à des flottes nombreuſes. Ce Prince dont les idées étoient toujours vaſtes, vint à bout de faire exécuter un projet, que pluſieurs ſiécles auparavant, Seleucus Roi de Sirie avoit formé, mais que ſa mort précipitée rendit pour lors infructueux ; c'étoit de joindre la Mer Caſpienne au Pont Euxin : le Czar Pierre, fit tirer un canal du Tanaïsau Wo lga. Il projettoit au moyen d'un autre canal qui communiqueroit de ce dernier fleuve à la Nerwa, d'établir un trafic réglé entre les Provinces Mari- De la Moſcovie.

times de la Mer Caſpienne & Pétersbourg, ville d'Ingrie qu'il avoit tirée du milieu des eaux. Ce Prince, ſuivant des vues encore plus étendues, avoit deſſein de former une pareille communication de Commerce entre ſa Capitale & Pekin. Si ce dernier projet paroît chimérique à cauſe des vaſtes déſerts habités par des troupes de brigands, & qu'il faudroit franchir ; & parce qu'il n'y a aucun Négoce aſſez lucratif pour fournir aux dépenſes des caravanes, qui tranſporteroient en Moſcovie les marchandiſes de la Chine : on peut du moins ſe convaincre que le Czar Pierre regardoit le Commerce, comme un des moyens d'agrandiſſement, qui méritoit le plus ſes ſoins & ſes travaux.

De la Pologne. Les Polonois ſe ſont long-tems bornés à leur trafic de bleds ; ils travaillent maintenant à ſecouer cette

dépendance, où les tient leurs besoins & les fabriques d'Angleterre. Ils ont établi chez eux des manufactures ; mais ils ont toujours de la peine à soutenir dans les marchés d'Europe la concurrence des draps Anglois, parcequ'ils ne connoissent pas cette économie, l'ame des grandes entreprises ; parce qu'ayant négligé les avantages du Commerce, la circulation de l'argent n'est pas bien établie chez eux ; parce qu'enfin ils ne savent point placer avantageusement l'argent de l'Etat par des franchises, & même par des récompenses sur l'exportation de leurs fabriques.

De l'Allemagne.

Le vaste continent de l'Allemagne n'a qu'un petit nombre de Ports ; mais la nature l'a favorisé d'une grande quantité de mines qui, s'exploitant dans son sein, peuvent être regardées comme les fabriques du Pays. Le produit de ces mines a été

long-tems pour les Allemands la matiére de leurs échanges. L'esprit de Commerce qui fait tous les jours de plus grands progrès, leur a dicté qu'il étoit de leur intérêt d'employer une partie de ces matières minérales à encourager des fabriques. En effet, si jamais ils parviennent à naturaliser chez eux toutes sortes de Manufactures, & à payer de leur produit les denrées étrangeres, sans être obligés de faire écouler leur argent pour la balance du Commerce; l'Allemagne deviendra le Pays le plus riche, parce qu'il n'y en a point d'aussi fecond en mines d'argent. On a calculé que les mines d'Allemagne rendoient au moins par semaine, l'une égalant l'autre, 10 à 12 mille marcs de ce précieux metal: or quel est l'Etat, qui puisse en moins de tems se procurer & créer en quelque sorte une si grande quantité de gages de nos échanges? C'est peut-être un bien

pour les autres Puiſſances de l'Europe, que l'Allemagne qui n'a beſoin que d'elle-même, pour être riche & heureuſe, ſoit diviſée en un grand nombre d'Etats ſouverains qui ont chacun leurs loix, leurs uſages, leurs monnoies & des intérêts à part.

De la Laponie.

On ne connoît guères de lieux dans la Laponie (Pays ſitué entre la Mer glaciale, la Norwege, la Suede & la Ruſſie,) auxquels on puiſſe donner le nom de ville. Les Lapons changent ſouvent de demeures, ce qui ne leur eſt pas difficile, leurs maiſons étant faites de bois, & couvertes de peaux; cependant le Commerce commence à les fixer. Ce Commerce ſe fait en hyver avec les Suédois, & en été avec les Norwégiens. Les Marchands Suédois, ſe tranſportent dans les endroits où les Lapons ſe raſſemblent, ſoit pour célébrer leur culte, ſoit pour tenir leurs

tribunaux, ou pour payer leurs péages. Ils leur portent plusieurs sortes de denrées, de la quinquaillerie, & des ustensiles de cuisine, dont les Lapons revendent une partie sur les frontières de la Norwege. Ce trafic s'est fait longtems par échange ; mais la monnoie a aujourd'hui cours parmi eux, ce qui annonce qu'ils font un Commerce beaucoup plus étendu. Les Suédois ne leur donnent cependant d'autres espéces que celles de Dannemark & de Hollande ; parceque les Lapons ne peuvent en débiter d'autres dans la Norwege.

Des Etats Barbaresques.

Nous ne citerons point ici la Barbarie comme un Pays où le Commerce fasse des progrès : cette contrée est plus connue par les courses de ses Corsaires. Ce brigandage, qui n'a jamais beaucoup enrichi les Nations qui s'y sont livrées, est principalement nuisible au trafic des pe-

tits Etats obligés de renoncer à leurs entrepriſes, ou de donner une partie de leur gain aux Nations puiſſantes dont ils empruntent le pavillon. C'eſt peut-être la principale raiſon qui empêchera toujours les premières Puiſſances de l'Europe de ſe réunir, pour purger les Mers de ces Pirates. Ces Puiſſances d'ailleurs pourroient appréhender que les Mers devenues plus libres, la balance du Commerce ne penchât du côté de quelque Etat particulier.

De l'Empire de Maroc.

L'Empire de Maroc, très-riche en productions de différentes eſpéces, pourroit faire un Commerce étendu. Cependant le trafic des Maroquins eſt très-borné, parceque la ſervitude dans laquelle ils ſont réduits, & la voracité du Gouvernement, les portent plutôt à chercher les moyens de conſerver le peu qu'ils ont, que ceux d'acquérir de nouvelles richeſſes. La

piraterie, ſi contraire à l'eſprit du Commerce, & qui leur attire tant d'ennemis ſur les bras, eſt encore un obſtacle, qui les empêche de faire aucun trafic directe avec les Nations étrangéres. Ils ſe ſervent des navires des Européens, que l'on peut regarder comme les Navigateurs du monde entier.

Du Levant. Les François, les plus anciens Alliés de la Porte, ont joui ſeuls pendant long-tems, des plus grandes prérogatives dans ſes Ports. Du tems même de Henri IV, les Eſpagnols, les Portugais, les Raguſois, les Génois, les Florentins & quelques autres Nations, ne trafiquoient dans tous les Domaines du Grand Seigneur, que ſous la bannière de France. Ils étoient obligés de recourir à la protection des Conſuls François, qui réſident dans les havres & échelles du levant, & de leur payer certains

tains droits. Mais à mesure que la Porte a mieux connu ses intérêts, & l'avantage de ses Sujets, de ne pas rendre une seule Nation Maîtresse des ventes & des achats ; elle a accordé successivement aux Anglois, aux Hollandois, & à tous les Peuples qui ont pu obtenir un Commerce réglé dans le Levant, les prérogatives qui le favorisoient.

De la Perse.

Les révolutions qui agitent la Perse, ont dû souvent ladétourner du Commerce ; on a vû cependant ses Souvérains, au milieu même de ces révolutions, s'appliquer à étendre le trafic de la Nation. Lorsque Schah-Abas I, surnommé *le Grand*, eut conquis l'Arménie sur les Turcs ; il songea moins à garder cette vaste étendue de Pays, qu'à profiter du génie du Peuple qu'il avoit vaincu, pour faire fleurir le Commerce dans ses Etats. La soie fut le premier objet de tra-

fic, que ce Prince habile confia aux nouvelles Colonies d'Arméniens établies chez lui. Il fournit d'abord aux premières dépenſes, encouragea même les entrepriſes des Particuliers, par des gratifications faites à propos; & bientôt l'on vit s'élever auprès d'Iſpahan, une cité de Marchands, que les Arméniens qui la peuplerent nommérent *Zulpha*, du nom d'une ville de leur ancienne patrie. Les Miniſtres de Schah-Abas, oſerent lui repréſenter les frais immenſes qu'occaſionnoient les établiſſemens qu'il projettoit; mais ce Prince encore plus ſupérieur à ſes Miniſtres, par la juſteſſe de ſes vues, que par ſon rang, ne leur répondit qu'en accordant les plus beaux priviléges au nouveau Peuple de Commerçans qu'il s'étoit créé. Il n'enviſageoit les ſommes qu'il dépenſoit pour leur Négoce, que comme un argent placé,

qui devoit lui rapporter au centuple. Le trafic de la soie, en effet, est devenu, pour les Persans, un canal intarissable, qui fait couler chez eux l'or des Nations.

De l'Inde.

On se convaincra aisément de l'accroissement qui est arrivé dans le trafic que l'Europe fait aux Indes, si l'on fait attention que depuis environ 50 ans, les comptoirs des Européens s'y sont beaucoup multipliés. Ces comptoirs deviennent de jour en jour plus peuplés, leur juridiction s'étend, les naturels du Pays se civilisent, & les Nations Indiennes les plus éloignées autrefois du Commerce, commencent aujourd'hui à se servir de balances & du calcul, avec autant d'habileté que l'Européen le plus délié. Nous voyons avec plaisir, que ces Peuples font une plus grande consommation de nos fabriques; cette consommation s'é-

tendra encore, à mesure qu'ils se familiariseront davantage avec nos mœurs, nos usages, nos modes. On doit rendre cette justice aux Hollandois, que ce sont eux qui ont le plus contribué à ces premiers progrès de nos Manufactures dans les Indes.

Des Peuples de Guinée.

Les Négres de la Côte de Guinée, ne donnent plus leur or par estimation; ils le pésent, & savent le priser selon sa juste valeur. Il seroit difficile de leur faire prendre le change, sur les différentes marchandises qu'on leur porte. Ils distinguent très-bien les toiles des Indes, de celles qui ne sont qu'imitées. Aussi le Commerce avec ces Nations, n'est plus si lucratif pour les Européens qu'il étoit autrefois : mais il leur est toujours avantageux, parcequ'ils en tirent des Esclaves; & sans ces mains de travail, l'Europe seroit bien-tôt obligée

d'abandonner les Provinces qu'elle poſſéde dans le nouveau monde.

En tournant la vue ſur les autres Contrées de l'Univers, on voit également le Commerce s'étendre, & devenir la principale occupation des Citoyens. L'induſtrie, cette aimable enchantereſſe, a préſenté ſa coupe aux Nations. Elles s'y ſont enivrées délicieuſement d'une liqueur qui a allumé chez elles le goût du luxe & des commodités; & un Peuple aujourd'hui ſans Négoce, n'en ſeroit que plus pauvre, plus dépendant, ſans être moins foible, moins occupé à ſatisfaire les beſoins qu'il s'eſt donnés. Dépourvû de richeſſes, il lui ſeroit même impoſſible de former des entrepriſes au-dehors, & de ſe défendre au-dedans. Les anciens Grecs, il eſt vrai, & les Romains du tems de Camille, ne recevoient point du Commerce, les richeſſes que leurs

conquêtes sembloient exiger. Ils n'avoient point, ou très-peu de ressource du côté des mines d'or & d'argent ; mais presque tous les premiers Grecs & les premiers Romains étoient Soldats, ou du moins, ils nourrissoient très-peu d'Artisans du travail de leurs laboureurs : parconséquent un plus grand nombre de Citoyens en état de porter les armes, pouvoient subsister de ce travail. Ils subsistoient même sans qu'il en coûtât beaucoup à la République. Chaque Famille ayant sa portion de terre, se trouvoit également intéressée à fournir des Sujets pour la défense commune & en état de les entretenir. Ces Armées d'ailleurs ne restoient sur pied, qu'autant que l'intérêt de la Patrie l'exigeoit. Comme ces Citoyens ne vendoient point leur sang, ils n'étoient portés non plus à le répandre, que pour leur propre défense & leur

propre gloire. Il falloit aux Tyrans qui avoient ſubjugué des Peuples, des bras plus ſoumis, & toujours prêts à frapper au premier ſignal. Ils établirent donc des troupes réglées, & les tinrent à leur ſolde, ſous le ſpécieux prétexte de laiſſer jouir en paix l'induſtrieux Citoyen du fruit de ſes travaux; mais dans le deſſein médité de conſerver leur pouvoir abſolu. A commencer de cette époque, les richeſſes eurent ſur la fortune des Etats, une influence & une force qu'elles n'avoient point encore obtenues. Marius fut le premier chez les Romains qui introduiſit des Affranchis, des Vagabons & autres Mercénaires parmi les Légions Romaines, compoſées la plûpart de Citoyens laboureurs. Il fut plus sûr de faire exécuter ſes volontés par des Satellites qui étoient à ſes gages, que par des Sujets libres, qui prenoient

les armes pour la défenſe commune. L'invention de l'artillerie, l'art des fortifications, qui s'eſt beaucoup perfectionné, le beſoin d'avoir des Troupes réglées pour garder les Places fortifiées, a néceſſité par la ſuite les meilleurs Princes à tenir toujours des Armées ſur pied : ce qui a occaſionné des dépenſes auxquelles ils n'ont pû ſubvenir qu'en ſe faiſant donner par leurs Peuples des ſubſides conſidérables. Ces ſubſides ſont même devenus d'une reſſource indiſpenſable pour former des alliances, pour ſecourir des Alliés, pour ſoudoyer des troupes étrangéres, pour entretenir des flottes très-diſpendieuſes ; mais qui protégent la Nation dans ſon Commerce, qui la rendent en quelque ſorte voiſine de tous les Etats, & la mettent dans le cas de s'en faire craindre & reſpecter. C'eſt parce que l'Europe poſſéde les tréſors

du

du nouveau monde qu'elle eſt parvenue à donner des loix qui s'exécutent dans les Contrées les plus éloignées de l'Afrique & de l'Aſie. L'hiſtoire nous a fait voir l'aſcendant que les riches Mines du Mexique & du Potoſi avoient donné à Charles V & à Philippe II ſon ſucceſſeur ſur les Princes Européens. Il eſt donc bien prouvé que l'abondance des eſpéces eſt aujourd'hui une des Proviſions les plus néceſſaires pour l'attaque & pour la défenſe ; que le Commerce extérieur qui les procure eſt avantageux à l'Etat ; qu'il eſt même le ſeul canal par lequel on puiſſe faire rentrer les matières d'or & d'argent, que l'on a été obligé de faire ſortir pour les entrepriſes du dehors : à moins de ſuppoſer qu'un Peuple ait les inſtitutions de la République Romaine que la guerre enrichiſſoit, ou qu'il poſſéde des mines d'or & d'argent.

Mais ces mines se tarissent, l'argent n'étant point sujet à se consommer, comme les denrées, perd de son prix à mesure qu'il devient plus commun ; le revenu de la Nation doit donc diminuer en très-peu de tems. D'ailleurs, comme l'argent qui sort des Mines se repartit toujours par grosses portions ; comme les consommations que ces Mines occasionnent, occupent peu d'Ouvriers, elles contribuent peu ou très-lentement à l'aisance nationale. Elles peuvent même lui nuire, en ce que cette quantité de signes représentatifs qui en provient, faisant augmenter tout-à-coup le prix des denrées, les Fabriquants se trouvent hors d'état d'entretenir leurs Ouvriers à bon marché, & de pouvoir donner leurs Marchandises en concurrence avec l'Etranger ; d'où résulte nécessairement l'accroissement des fabriques du de-

hors, le détriment de celles de la Nation, & par une suite nécessaire le déclin de l'agriculture & de la population. C'est ce que l'on a vu arriver en Espagne, aussi-tôt que les riches Mines du Pérou eurent été découvertes. Les richesses au contraire qu'apporte le Trafic extérieur des denrées & des fabriques, se renouvellent sans cesse avec le besoin. Comme ces richesses sont le fruit du travail & de l'industrie, elles invitent un plus grand nombre de Citoyens à donner leurs soins à ces différentes branches de Commerce pour en partager le bénéfice ; ce qui facilite les moyens de subsister à de nombreuses familles, & maintient une concurrence favorable pour le prix des marchandises. Mais un autre avantage que procurent les branches de Commerce qui occupent le plus de mains, comme l'agriculture, les fabri-

ques de toiles, de draps &c. avantage que l'on n'a pas toujours assez considéré, c'est qu'en repartissant le bénéfice totale par petites portions, elles mettent une plus grande proportion entre les fortunes des Particuliers. Dans cette situation, il se trouve plus de Citoyens qui jouissent du bénéfice de propriété, & par conséquent un plus grand nombre de Sujets attachés à la fortune de l'Etat. Comme le luxe particulier, qu'il faut bien distinguer ici du luxe national, & qui est aussi pernicieux que le dernier est désirable & avantageux, naît principalement de la grande inégalité des fortunes; on peut encore avancer que cette sorte d'équilibre est la situation la plus propre à conserver cet amour patriotique qui constitue la force des Etats : à maintenir ces sentimens d'honneur qui en sont l'ame & le ressort, & ne contribuent pas moins

que les richeſſes à leur maintien & à leur conſervation. Lorſque dans un Etat il ſe trouve des moyens d'acquerir de grandes richeſſes, autres que ceux que donnent le travail, les ſervices ou les talens; ces voies de fortune étant moins longues, il n'eſt pas douteux que pluſieurs les préféreront : mais parcequ'il n'eſt pas poſſible que tous ceux que l'intrigue agite réuſſiſſent, il ſe trouvera néceſſairement une multitu de de Citoyens entrainés pour toute leur vie, dans un tourbillon qui les rendra inutiles à leur Patrie; c'eſt le moindre inconvénient. Lorſque pluſieurs ſont parvenus à l'objet de leurs deſirs; comme ils ont eſſuyé d'abord bien des refus, ils cherchent à s'en dédommager, en jouiſſant de leur fortune avec oſtentation. Cet éclat agit ſur la multitude; chacun s'efforce d'imiter plus ou moins, un faſte qui le

charme, que le Peuple groſſier prend pour de l'honneur, & auquel il prodigue ſon admiration. On veut s'étendre en quelque ſorte, en ajoutant à l'idée que l'on a de ſoi-même les diſtinctions qui accompagnent l'opulence. Ces deſirs s'effacent peu-à-peu, l'eſtime que l'on accorde au mérite : l'intérêt devient pour lors le reſſort le plus actif : on ne cherche plus que les moyens d'acquerir de grands biens & en peu de tems. Comme le Commerce & les Arts ne procurent des richeſſes que par un travail long & continu, l'orgueil & la ſoif ardente du luxe en ſuggérent d'autres, ſouvent contraires aux bonnes mœurs ; tout ſe vend, & au lieu de récompenſer les ſervices rendus à la Patrie par des diſtinctions, il faut les payer avec de l'or. Il eſt facile, il eſt même heureux de pouvoir encore ſe convaincre que l'Etat qui procure à un

plus grand nombre de Sujets les moyens de se donner les agrémens de la vie, qui maintient par conséquent la plus grande proportion possible entre les fortunes des Citoyens, est non seulement le plus redoutable au-dehors, & le plus vertueux au-dedans; mais qu'il peut même passer pour le plus riche. Qu'il y ait cent mille marcs d'argent dans un Etat; si ces cent mille marcs se trouvent repartis par grosses portions, il se trouvera plus d'emprunteurs que de prêteurs : le prix de l'argent augmentera nécessairement : cette plus haute valeur pésera sur le Commerce, & arrêtera les entreprises. De cette balance inégale des richesses naîtra aussi celle des impositions; il se trouvera moins de Citoyens en état de fournir leur part pour les subsides. Les impôts qui se lévent sur la consommation seront bornés, parce que cette

consommation elle-même sera restreinte, & que les deux tiers de la Nation ne pourra dépenser au-delà de son nécessaire physique ; ce qui portera le petit nombre de ceux qui tiennent cet argent, à le vendre à l'Etat, qui en aura besoin à un plus haut prix. Ils garderont le surplus en caisse, dans l'espérance de s'en dessaisir encore plus favorablement : & il est évident que la circulation diminuera de la somme de ces amas ; que les effets qui résultent de cette diminution de la masse des échanges, seront ressentis, comme si ces échanges eussent passé chez l'Etranger. Mais que ces Millionnaires soient portés à jouir de leur fortune présente ; comme pour être plus riches, ils ne peuvent consommer davantage de denrées, ils détermineront le cultivateur à semer dans son champ les productions qui flattent leur luxe. Parce

qu'ils ont beaucoup de chevaux à nourrir, des terres en état de rapporter du bled seront mises en prairies ; une plus grande quantité sera changée en parc & en bois pour la chasse : trois cens arpens qui pouvoient fournir à la subsistance de deux cens hommes, si on y avoit planté des denrées comestibles, seront destinés à la culture du chanvre & du lin, pour procurer à ces riches propriétaires, les toiles dont ils croient avoir besoin. Les Négocians s'empresseront également à faire venir les épiceries & autres marchandises étrangeres, qui flattent le plus le goût des riches. Lorsque l'on jette les yeux sur la situation actuelle des Etats de l'Europe qui passent pour être les plus commerçants, combien de branches de Commerce qui ne contribuent en rien à multiplier les Habitans, qui se font même au moyen d'une balance considerable en argent que l'on paie à l'Etranger.

Concluons donc que le Commerce eſt avantageux à l'Etat, par l'abondance des matières d'or & d'argent qu'il procure, & parce que ces richeſſes ſont devenues une des munitions les plus ſures pour l'attaque & pour la défenſe : mais que ces richeſſes mêmes portent avec elles des influences funeſtes à la nation, ſi elles ne ſont point corrigées par l'attention du Gouvernement à entretenir ces ſentimens d'honneur & cet amour pour la Patrie, que le luxe & les appétits du luxe tendent à détruire : que les moyens indiqués par la raiſon & l'expérience au légiſlateur pour fomenter ces vertus, les gardiennes de l'Etat, ſont de refuſer à l'intrigue & à la richeſſe les recompenſes dûes au mérite, d'honorer la nobleſſe, d'encourager l'agriculture, les fabriques & les branches de Commerce qui occupent le plus de mains, & qui pour cette

raiſon favoriſent la ſubſiſtance des Citoyens, établiſſent la plus grande proportion poſſible entre les fortunes, proportion que nous avons vu être la ſituation la plus favorable au Commerce, & la plus avantageuſe à l'Etat.

Fin de la première Partie.

LES PROGRÈS DU COMMERCE.

SECONDE PARTIE.

Du Commerce en général.

LE Commerce dans sa signification la plus étendue, est l'échange que les hommes font entre eux de ce qui leur appartient. On trafique de ses biens, de ses soins, de ses connoissances, de sa liberté : on trafique même de sa santé, de sa vie. Mais ce mot *Commerce* s'applique plus particuliérement à la communication réciproque des productions des terres & de l'industrie. Le premier Commerce entre les hommes se fit par échanges, l'estimation régloit la valeur & le prix des marchandises :

le ſimple coup d'œil décidoit de la quantité du poids ou du volume que l'on devoit donner des moins rares en échange des plus rares. Depuis, pour la commodité du Trafic, on convint de différens poids & de différentes meſures, & l'on eut récours à des ſignes qui repréſentaſſent les choſes échangées. Les productions naturelles des terres & des riviéres comme les plus néceſſaires à l'homme, ont été les premiers objets de ces échanges. Les Nations que la nature avoit le moins favoriſées, travaillerent à rendre la plûpart de ces productions plus utiles, en les mettant ſous une forme plus commode, plus agréable; origine de l'induſtrie qui donna naiſſance aux Manufactures & aux Arts libéraux. Le tranſport qu'il fallut faire de ces différentes marchandiſes chez des Peuples ſéparés par les Mers enfanta l'Art de la naviga-

tion ; nouveau genre d'industrie parmi les hommes. Ce transport a ses risques & ses avantages, qui furent calculés : des Compagnies de Négocians se chargerent de ces risques, moyennant une certaine somme, & l'on obtint cette nouvelle branche de Commerce appellée *Assurance*. La boussole parut ; l'Affrique dont on ne connoissoit que quelques bords & l'Amérique furent découvertes ; des Nations commerçantes firent dans ces Climats éloignés, l'acquisition de nouvelles terres, propres aux denrées qui leur manquoient ; ces nouveaux établissemens ont été nommés *Colonies*, parce que chaque Nation envoya de ses Citoyens pour les cultiver. Le Négoce des Européens acquit tant d'activité par ces accroissemens, que pour accélérer les échanges, on fut obligé de substituer à l'or & à l'argent, des papiers qui les représentassent : ce

ſigne obtint toute ſa valeur de la confiance qu'inſpiroit celui qui le donnoit. Il ne fut point un des reſſorts du Commerce ; mais il fut l'huile qui rendit le mouvement des reſſorts plus doux & plus facile. Le troc ou la négociation de ces papiers de Commerce contre de l'argent, a donné lieu à une eſpéce de trafic, que l'on a appellé *Commerce d'argent* ou *de change*. C'eſt à ces diverſes époques ou à ces différens âges du Commerce, que l'on peut rapporter ſes accroiſſemens & ſes progrès.

Des échanges.

Suivant notre première définition, le Commerce eſt auſſi ancien que les ſociétés, parce que l'on ne peut ſuppoſer deux hommes vivans enſemble, ſans y joindre l'idée d'une communication réciproque, & même d'un Commerce de travail & d'induſtrie. Le Cultivateur aidoit à bâtir la cabane de celui qui l'avoit aſſiſté dans la fa-

brique de ſa charuë. Celui qui avoit tué beaucoup d'animaux à la chaſſe, en troquoit la chair ou les dépouilles contre le miel ou les fruits que ſon voiſin avoit recueillis dans ſon champ. Le Laboureur échangeoit une partie de ſes grains contre de l'huile ou du vin. Ces échanges ſe font encore ainſi chez les Nations du Chili le long de la Mer du Sud, chez les Peuples de Jeſſo, dans les grandes Indes, & dans pluſieurs Régions d'Afrique. Lorſque les Hollandois aborderent dans l'iſle Formoſe, cette manière de trafiquer étoit la ſeul que l'on connût, & ce trafic ne s'y exerçoit ainſi que dans les premiers âges du Commerce, ni par meſure ni par poids, mais ſeulement par eſtimation.

Des poids & meſures.

Les Egyptiens chez qui les Sciences & les Arts ſemblent avoir pris naiſſance, ont été les premiers qui ayent fait uſage dans le Commerce des

des mesures d'étendue, comme, la toise & l'aunage. Les premiers essais de l'architecture ayant produit différentes mesures linéaires, relatives pour la plûpart à la grandeur du corps humain ou de quelques unes de ses parties ; il étoit aisé de faire l'application de ces sortes de mesures, à l'étendue des corps solides, de former ensuite des vases dont la capacité fût déterminée par quelqu'une des mesures linéaires déja reçues, afin de mesurer les liquides. L'Art d'apprécier les Metaux & les autres corps, qu'il eût été embarassant & même impossible d'assujettir aux mesures d'étendue ou à celles des liquides, aura été plus difficile à trouver : mais néanmoins on peut supposer que les mesures qui servent à calculer le rapport qu'il y a entre le poids & la masse d'un corps, dérivent d'une mesure commune, ainsi que les mesures

linéaires, pour les corps d'étendue & pour les corps liquides. La coudée Egyptienne, que les Hébreux appellent *ammah*, c'eſt à dire *Mère*, peut-être regardée comme cette meſure matrice dont nous parlons. Les Anciens en auront formé leurs grandes & petites meſures, du cube de cette coudée leurs méſures creuſes, & de la péſanteur du cube d'eau de cette même coudée, ils auront étalonné d'abord leurs poids comme dans la ſuite ils étalonnerent leurs meſures creuſes, par le volume d'eau de la péſanteur de ces poids. Lorſque le Commerce ſe fut répandu de proche en proche, chaque Etat, chaque Province même, voulut avoir ſes meſures, & elles ſe ſont multipliées à un tel point aujourd'hui, qu'il eſt bien difficile de les connoître toutes.

De la monnoie. L'invention des meſures & des poids, en contribuant aux progrès du

Commerce, fit bien-tôt connoître les inconvéniens du trafic par échange ; parce que souvent il étoit difficile de donner une valeur parfaitement égale à celle des marchandises que l'on vouloit acquérir ; parceque plusieurs de ces marchandises ne pouvoient se partager sans perdre de leur prix ; parce qu'aussi celui qui vendoit n'avoit souvent pas besoin de ce que l'on vouloit lui donner en troc. Il étoit donc nécessaire d'introduire dans le Commerce un gage qui pût suppléer au prix des choses dont on ne pouvoit pas compenser la valeur autrement. Chez un Peuple dont le Commerce ne consiste que dans une circulation intérieure, peu importe quelle matière on choisisse pour être le prix, ou le signe représentatif des denrées ; il suffit que la Nation soit convenue de la valeur qu'aura ce gage. Ainsi des morceaux d'une

ſorte de bois, des coquillages d'une certaine eſpéce, des grains de ſel, des fruits peuvent ſervir chez ces Peuples de ſignes communs du prix des marchandiſes. Nos Voyageurs ont effectivement trouvé des Nations qui ne ſe ſervoient point d'autre valeur numéraire. Pluſieurs Peuples de l'intérieur de l'Afrique, ont pour monnoie du ſel de Roche blanc comme la neige, & dur comme la pierre; c'eſt avec ce ſel minéral qu'ils achetent leurs denrées. Il en aura été probablement de même dans les premiers tems. Lycurgue, qui ne s'embarraſſoit pas que ſon Peuple fît aucun trafic avec les autres Nations, qui vouloit même l'en détourner, avoit donné cours à Lacédémone à une monnoie de fer d'un ſi grand poids, qu'il étoit difficile de la tranſporter, & qu'il falloit des chambres entières pour en ſerrer une petite ſomme. Cette monnoie rem-

pliſſoit les fonctions que lui avoit donné le Légiſlateur, de repréſenter les denrées, de faciliter la circulation intérieure : mais chez un Peuple qui a un Commerce avec l'Etranger, il faut que ſes monnoies, ou que les ſignes repréſentatifs de ſes marchandiſes en ſoient en même tems le gage ; qu'ils ayent une valeur qui les faſſe rechercher dans le Commerce comme marchandiſes. Le ſel minéral avec lequel les Abiſſiniens achetent le poivre, les épiceries, quelques étoffes de ſoie, que les Indiens leur apportent, rempliſſent en quelque ſorte la qualité de gage que doivent avoir les monnoies, parce que ce ſel peut s'employer à tous les uſages ordinaires du ſel marin : mais cette meſure ne pourroit-être univerſelle, parce qu'elle n'a point les autres qualités que l'on exige dans les ſignes repréſentatifs des denrées. Il faut que ce

ſigne ſoit durable, qu'il ſe conſume peu par l'uſage, que ſans ſe détruire il ſoit capable de beaucoup de diviſions, que la matière en ſoit précieuſe pour la commodité du tranſport, & afin qu'elle rempliſſe mieux ſa fonction de gage : & il n'y a que les metaux, l'or & l'argent ſpécialement comme les plus précieux qui réuniſſent tous ces avantages. Le poids de ces Metaux a d'abord décidé de leur valeur. Celui qui acquéroit, convenoit avec le vendeur de l'eſpéce & de la quantité de Metal qu'il vouloit recevoir en retour de ſa marchandiſe. L'Acheteur livroit la quantité du Metal convenu, & on la péſoit. Il paroît cependant par quelques paſſages de l'Ecriture Sainte, que du tems d'Abraham, on avoit quelque égard au dégré de pureté ou de fineſſe du Metal. Les Peuples de la Chine, de Tunquin, de l'A-

biſſinie, Pays plus connu des Géographes ſous le nom de *haute Ethiopie*, Contrée ſi célébre par la navigation de Salomon & des Tyriens, ont conſervé cette ancienne manière de trafiquer : l'or & l'argent n'ont point cours chez eux comme monoie, mais ſimplement comme marchandiſe. Lorſqu'on emploie ces Métaux en payement à la Chine, on les coupe par morceaux à proportion du prix des achats. On péſe enſuite chaque morceau de Metal pour s'aſſurer de ſon poids. Les Abiſſiniens ont des plaques d'or qu'ils diviſent ſelon le beſoin en petites pièces du poids d'une demie dragme. A chaque payement que l'on fait en or ou en argent, on péſe la quantité qu'on doit en donner, ce qui ne peut être que fort génant & fort incommode pour le Commerce : il eſt vrai que les Chinois le font avec une célé-

rité & une exactitude ſans exemple. Ils ont pour cet uſage de petites balances qu'ils portent toujours ſur eux. Mais cette pratique a ſes inconvéniens : comme ces metaux ne ſe trouvent pas dans une égale abondance, & que chacun d'eux eſt capable de recevoir une plus grande perfection ou moins d'alliage dans ſa compoſition ; on a trouvé qu'il étoit plus ſimple, pour éviter toute diſcution, toujours embaraſſante dans le Commerce, que chaque portion de ces Metaux fût accompagnée d'un certificat authentique de ſon poids & de ſa fineſſe. Telle a été l'origine de la monnoie. Les hommes convinrent donc de termes, pour exprimer les parties de la plus grande fineſſe, dont chacun de ces Metaux eſt ſuſceptible ; à fineſſe égale de donner un plus grand volume des moins précieux en échange des plus précieux ; que

chaque

chaque Législateur mettroit son empreinte sur les differentes portions de metal pour certificat du poids & du titre, ce qui semble indiquer que la dénomination de la monnoie fut d'abord prise de son poids ; que ce qui s'appelloit une livre péſoit une livre. Du tems de Charlemagne, notre livre, qui n'est aujourd'hui que numéraire, étoit du poids de la livre Romaine, & péſoit douze onces d'argent ; elle se diviſoit comme aujourd'hui, en vingt parties égales, appellées *ſous*, & le ſous en douze déniers. Ainſi le dénier étoit alors comme à préſent la 240e partie de la livre. En ſuppoſant notre marc d'argent de huit onces à 49 liv. 10 ſols, la livre de Charlemagne vaudroit aujourd'hui poids pour poids, titre pour titre, 74 liv. 5 ſols, le ſol de cette livre 3 liv. 14 ſols 3 deniers, & le denier 6 ſols 2 deniers $\frac{1}{4}$ de notre monnoie. La cupidité

ou la politique, dans la vûe de soulager le debiteur a retranché de ce poids en différents tems, & a laissé à la monnoie la même dénomination qui aujourd'hui n'est plus qu'idéale. Il paroît que c'est notre livre qui a le plus souffert de réductions. La livre de gros de Hollande, est réduite environ à douze francs ou douze de nos livres numéraires. La livre sterling de seize onces, revient à 22 francs. Cette différence qui se trouve entre le poids des espéces & leur dénomination à donné lieu à distinguer deux sortes de valeur dans la monnoie, l'une intrinséque ou réelle, qui consiste dans le prix qui résulte de la matière, du poids & du titre de la monnoie; l'autre intrinséque ou numéraire, qui n'est autre chose que cette estimation que lui donne le coin du Prince, suivant laquelle seulement il a été permis aux

Sujets de ſtipuler ; mais dans le Commerce au-dehors, les eſpéces ont continué d'être reçues ſur le pied de leur valeur intrinſéque. L'alliage ou les parties hétérogénes qui compoſent avec les parties de fin le poids d'une Pièce de monnoie, n'ont point été évaluées dans ces ventes à l'Etranger ; ce qui a engagé les Nations les plus éclairées ſur leurs intérêts à donner le moins d'alliage poſſible à leurs monnoies, afin de ne point perdre dans les échanges la valeur ou le prix de cette alliage. De ce que les eſpéces ne ſont reçues qu'au titre & au poids, ils en ont auſſi tiré cette concluſion, que les titres étant égaux, c'étoit la quantité qu'il falloit donner du metal le moins rare pour équivalent du metal le plus rare qui formoit la proportion entre les métaux ; qu'il étoit par conſéquent de l'intérêt de la Nation de ſuivre le rapport unanimement reçu dans les

autres sociétés, entre le prix de l'or & celui de l'argent ; que la conséquence nécessaire pour un Etat qui s'éloigneroit de cette proportion, seroit de se voir dépouillé par les autres Peuples du métal dont il ne feroit pas une estime proportionnée à celle que ces mêmes Peuples lui accordent.

Cette proportion qui dépend principalement de l'abondance des Mines plus ou moins considérables de ces deux metaux, étoit avant la découverte du nouveau monde, comme 1 est à 12 ; pour une once d'or, on ne recevoit que 12 onces d'argent. Cette proportion roule actuellement dans tous les Etats de l'Europe d'un entre 14 & 15, en France de 1 à 14 & demie ; (*a*) mais l'or n'est-il pas aujourd'hui trop cher

(*a*) Pour parler avec plus de précision de 1 à 14 & demi moins quelque chose, car il y a une petite différence : 14 marcs & demi d'argent valent 722 livres 2 sols, & le marc d'or ne vaut que 710, ce qui fait une différence de deux livres deux sols.

relativement à l'argent depuis qu'on fait passer une si grande quantité de ce dernier metal dans les Indes Orientales, où il est à plus haut prix qu'en Europe ; depuis surtout qu'on l'emploie dans les vaisselles & dans les Manufactures, & que les Mines d'Amérique commencent à n'être plus si abondantes?

Cette double proportion entre les poids & les titres des divers Metaux, n'est pas la seule à laquelle les Législateurs se sont astreints. Comme le poids & le titre sont la seule valeur intrinséque des monnoies, ils ont observé un rapport exact entre les divisions & les subdivisions de chaque sorte de Metal, parce qu'ils ont remarqué que toute espéce de désordre dans l'un de ces rapports, suspend la circulation intérieure par la défiance qu'elle établit entre les Sujets, & tend parconséquent à diminuer la masse réelle des

richeſſes numéraires au profit des Etrangers.

De l'agriculture.

Nous avons dit que les échanges ſe firent d'abord en nature, nous ajouterons ici que les premières choſes échangées ont été les productions naturelles des terres & des riviéres, parce que l'on a dû priſer le néceſſaire avant le ſuperflu.

Les premiers Peuples pénétrés de reconnoiſſance envers ceux qui avoient contribué à leur bonheur, accorderent les plus grands hommages aux Cultivateurs intelligens. Les Italiens placerent au rang des Dieux, Saturne ou Janus leur Roi, en récompenſe des ſoins qu'il avoit pris de l'agriculture. Les Egyptiens honorerent Oſiris comme l'inventeur de cet Art. Les Grecs rendirent les mêmes hommages à Cérès & à Triptoléme ſon Fils. L'agriculture fut preſque l'unique emploi des Patriarches ſi recommandables par la ſim-

plicité de leurs mœurs & l'élévation de leurs ſentimens. Homére nous repréſente les Princes contemporains d'Ulyſſe occupés à viſiter leurs troupeaux & leurs paturages, & prenant plaiſir à voir les Laboureurs & les Bergers revenir le ſoir après le travail. Dans des ſiécles bien poſtérieurs, Cyrus le-jeune eſt loué par Lyſandre l'un des Chefs de la République de Lacédémone, d'avoir lui-même planté la plûpart des arbres de ſes jardins, & de les avoir cultivé. O Prince, lui diſoit-il, » que » tous les hommes vous doivent eſti» mer heureux, d'avoir ſçu joindre » ainſi la vertu à tant de grandeur & » de dignité ». Par ce mot *vertu*, Lyſandre entendoit cet amour pour le travail, ce goût pour les choſes utiles, cette innocence de mœurs qu'inſpirent naturellement les occupations de l'agriculture. On ſçait que la culture des champs, fut le premier objet du Lé-

giſlateur des Romains ; pour en donner à ſes Sujets la haute idée qu'il en avoit lui-même, la fonction des premiers Prêtres qu'il inſtitua, fut d'offrir aux Dieux les prémices de la terre, & de leur en demander des recoltes abondantes. Dans les premiers tems de la République &. les plus beaux jours de Rome, la campagne des environs de cette Capitale fut cultivée par les Vainqueurs des Nations. On aime à voir dans Tite Live les plus célébres d'entre ces fiers Républicains, paſſer de la campagne aux premiers emplois de la République ; & ce qui eſt encore plus digne d'admiration, revenir de ces premiers emplois aux occupations de la campagne. L'agriculture eſt peut-être la ſcience qu'ils ont le mieux connue & la plus pratiquée, & il y a lieu de croire que dans cet Art ils auroient pu être nos Maîtres, comme ils l'ont été dans pluſieurs autres

objets qui regardent les sciences, & dans presque toutes les choses de génie, si la plûpart de leurs livres économiques ne s'étoient pas perdus. Lorsque Carthage fut prise d'assaut, tous les livres qui rempliſſoient ses bibliothéques, furent donnés en présent à des Princes amis de Rome; cette République victorieuse ne se réserva que les vingt huit livres d'agriculture du Capitaine Magon. Decius Syllanus fut chargé de les traduire. Le vieux Caton étudia la culture des champs & en composa un ouvrage. Le traité de Varon sur le même Sujet, lui est préférable par l'érudition grecque & latine dont il est assaisonné, & par le plan qui en est beaucoup plus régulier. Virgile empruntant le langage des Muses, embellit les préceptes de ses prédécesseurs, des charmes d'une poësie qui fera tomber la plume des mains de tous ceux qui voudront le critiquer sur ses remarques

puériles, sur les influences qu'il attribue à l'aspect de la Canicule, au lever & au coucher de certaines constellations. Vitruve, contemporain de Virgile & grand Architecte, sans sortir des bornes de sa profession, donna des régles pour bâtir les étables, les pressoirs, les celliers, les greniers & les moulins. Ciceron leur avoit donné un exemple de l'amour que l'on doit avoir pour l'agriculture, & l'avoit recommandé à son Fils. Mais dans la suite, lorsque l'esprit de conquête & de cupidité eurent enfanté chez les Romains le luxe & toutes les marques éclatantes de la grandeur ; lorsque la distribution des biens devint plus inégale, des Provinces entières tomberent entre les mains de quelques riches Citoyens, tandis que des milliers de Sujets ne possédoient pas un acre de terre. Les grands Propriétaires, par l'impossibilité de cultiver par eux-même une si vaste éten-

dûe de terrein, & peut-être encore retenus par les plaisirs des Villes, abandonnerent les soins de la campagne à des mercénaires ; mais la terre sembla se venger elle-même du mépris que l'on faisoit de sa culture » elle » nous donnoit autrefois, dit Pline, » ses fruits avec abondance, elle pre- » noit pour ainsi dire plaisir à être cul- » tivée par des charues couronnées de » lauriers ; & pour correspondre à cet » honneur, elle multiplioit de tout » son pouvoir ses productions. Il n'en » est pas de même aujourd'hui, nous » l'avons abandonné à des Fermiers » mercénaires ; nous la faisons culti- » ver par des Esclaves ou par des For- » çats ; & l'on seroit tenté de croire » qu'elle a ressenti cet affront.

La multiplication des metaux ou des signes des denrées est la seconde cause, qui a fait négliger l'agriculture. Comme ces signes représentent tout

ce qui entre dans le Commerce, qu'ils sont d'une garde plus aisée, moins couteuse, qu'ils ne sont pas sujets au dépérissement, ainsi que pouroit être une provision de grains, de vin, d'huile &c. on leur a donné la préférence. On a quitté la chose représentée pour le signe qui la représente ; les places, les emplois, les Arts qui avec moins de fatigue rapportoient une plus grande quantité de ces signes ont été courrus, sollicités, & les Sujets adonnés aux travaux de la campagne, ont commencé à mépriser une profession que l'Habitant de la Ville regardoit au-dessous de la sienne. Les travaux de l'agriculture n'ont plus conservé leur ancienne dignité que dans les chants des Poëtes. C'est cette négligence pour le premier des Arts, pour celui qui accroit notre subsistance, qui a fait naître les siécles de barbarie. Des hommes qui ne cultivoient rien, ont dû

regarder la guerre & le brigandage comme le seul mêtier qui pût les faire vivre. Voilà l'origine de ces fréquentes émigrations, dont il est parlé dans l'histoire, des Nations Barbares & sans aucune sorte de Commerce, qui venoient ravager les terres des Peuples cultivateurs & industrieux. Ces brigandages n'ont cessé que par cette révolution amenée par les Arts dont nous avons déja parlé ; révolution qui en rendant la férocité moins redoutable, a fait pencher la balance du pouvoir du côté de l'industrie & des richesses. Comme le Commerce extérieur est le canal qui fait couler les trésors des Nations étrangéres dans un Etat, on a encouragé, protégé, honoré le Fabricant & celui qui trafique au-dehors les productions naturelles des terres ; mais on n'a pas toujours porté assez d'attention sur ceux qui les cultivent. On a recueilli exactement le fruit,

mais on a souvent négligé l'arbre qui le porte. La marche de l'esprit humain, est de revenir du plus composé au plus simple. Ce n'est que depuis peu que la Politique a commencé à regarder l'agriculture comme la science qui méritoit le plus de protection & d'encouragement, parce qu'elle est un des moyens les plus puissans pour établir cette plus grande proportion entre les fortunes si désirée dans un Etat, & parce qu'elle entretient une force toujours active, toujours renaissante en multipliant les travaux, les alimens & les hommes. Les Voyageurs qui nous ont donné des relations de la Chine, s'accordent tous à nous dire qu'il n'y a point de Pays au monde plus peuplé, & cela doit être : on regarde à la Chine l'emploi des terres en parcs ou jardins de plaisance comme un vol fait à la nourriture des Citoyens. Les Voyageurs sont portés en

chaiſes à porteurs, & l'on ſubſtitue, autant qu'il eſt poſſible, le travail des hommes à celui des chevaux : pour nourrir un cheval de plus dans un Etat, il faut qu'il y ait un homme de moins. Remarquons encore que dans les Provinces Méridionales de ces riches Contrées, la terre donne par an juſqu'à trois récoltes de ris, c'eſt la principale denrée des Payſans ; & un arpent bien cultivé, comme il l'eſt ordinairement dans cet Etat, peut fournir à la nourriture de dix hommes. Ces Payſans vont preſque nuds : ceux qui ſont habillés, n'ont pour vêtement que des toiles faites de coton, dont la ſemence demande ſi peu de terre pour ſa production que l'on a calculé qu'un arpent de terre peut produire de quoi vêtir quatre à cinq cens perſonnes adultes. Que l'on ſuppute à préſent ce qu'il faut de terrein pour l'entretien d'un Payſan Européen. Ceux qui ont mis ſa ſubſiſ-

rance au plus bas, l'ont porté à un arpent & demi de terre ; & ils ont supposé que ce Payſan ſe réduit pour toute nourriture à des légumes & du gros pain, & qu'il ne porte que des habits de chanvre : car s'il ſe permet de la viande, du vin, des habits, des draps, il pourra conſommer le produit de ſix & même de dix arpens. Auſſi a-t'on trouvé que la population de l'Europe eſt à celle de la Chine comme un eſt à dix. On ſe perſuadera bien davantage du rapport qui ſe trouve entre le produit des terres & de la population, lorſque l'on tournera la vue vers les vaſtes deſerts de l'Amérique Septentrionale. Comme les Sauvages de ces Contrées ne ſement ni ne labourent, qu'ils ne vivent que de chaſſe, on ne peut ſuppoſer moins de 40 ou 50 arpens pour la ſubſiſtance de chaque Sauvage, terrein néceſſaire à la nourriture du gibier qu'il conſume ;

&

& nous voyons aujourd'hui dans nos poſſeſſions du nouveau monde, que ces cinquante arpens procurent la ſubſiſtance à de nombreuſes familles, parce que des mains induſtrieuſes ont ſçu par un travail infatigable forcer la nature à multiplier ſes préſents. Ceci, pour le dire en paſſant, démontre bien l'avantage que les ſciences & les Arts ont ſur l'ignorance & la barbarie.

Toutes les fois donc qu'on a laiſſé un terrein en friche, ou que l'on n'y a point recueilli tout ce qu'il auroit pu produire s'il eût été mieux cultivé, on a porté un coup dangereux au corps politique de l'Etat dont l'objet eſt d'accroître la population, & de ſe revêtir de toute la force qu'il eſt capable de recevoir.

La Nation Angloiſe eſt la première qui ait reconnu la ſolidité de ces maximes, & il eſt certain que ſi elle n'avoit tourné de bonne heure ſes vues du

côté de l'agriculture pour arrêter chez elle un plus grand nombre d'hommes, elle se seroit perdue peu à peu dans ses vastes & nombreuses Colonies. On ne peut même trop louer sa sagesse d'avoir substitué le charbon de terre au bois, dans presque tous les emplois où le feu est nécessaire ; ce qui lui donne à la place de ces forêts spatieuses dont elle étoit couverte, du tems de Guillaume le conquérant, des champs fertiles & d'abondans paturages, toujours plus favorables au Commerce & à la population. Mais c'est moins encore en épargnant le terrein pour la culture, qu'en doublant en quelque sorte cette même culture par le travail, que cet Etat est parvenu à accroître sa population. Les Anglois, naturellement inventifs & féconds en expériences, ont traité l'agriculture comme ils ont manié la physique. Leurs recherches sur les qualités des

terres, ſur la manière de les fertiliſer, ſur la nature du climat, ſur le nombre, la profondeur, la figure, la ſaiſon des labours & des repos, ſont autant de leçons pour les autres Etats. On peut même les regarder comme nos Précepteurs en ce genre, parce qu'ils ont été plus attentifs qu'aucune autre Nation à s'inſtruire des ſecrets de la nature, parce qu'ils ont mis les premiers en pratique ce qu'ils avoient puiſé dans une profonde théorie, ou dans les divers Auteurs économiques qui les ont précédé; car leur méthode d'améliorer les terres par des engrais tirés de ſon ſein même, étoit connue des Anciens. Au commencement de ce ſiécle, ils ont introduit l'uſage de nourrir les beſtiaux avec des eſpéces de gros navets ou *turnips*; ce qui en rendant la nourriture de ces animaux moins chére, plus abondante, a contribué à leur multiplication, & a

laiſſé plus de terrein pour les autres récoltes. Il eſt d'expérience qu'un arpent de terre ſemé de cette denrée donne plus de fourage que s'il ne produiſoit que de l'herbe. En 1689, on avoit établi la gratification à la ſortie des grains ſur vaiſſeaux Anglois ſeulement, lorſqu'ils n'excédoient pas le prix fixé par la Loi. On peut rappeller à cette Epoque l'avantage que l'agriculture Angloiſe a obtenu ſur celle des autres Peuples. Le Cultivateur aſſuré du débit de ſa denrée par la concurrence des acheteurs au-dedans & au-dehors du Royaume, a toujours travaillé de plus en plus à en augmenter la récolte. Il a employé la gratification qu'on lui donnoit au défrichement, & à l'amélioration de nouvelles terres. De grandes étendues de terreins qui étoient autrefois en communes & couvertes de bois, ſe ſont changées au moyen des haies dont on

les a fermées en champs fertiles & en prés très-riches. Plusieurs Comtés que l'on ne regardoit propres qu'au pacage, sont devenus des Provinces très-fertiles en bleds; & la grande Bretagne qui n'exportoit point de froment, qui étoit même souvent obligée de tirer ses provisions de la Pologne, en recueille aujourd'hui pour ses voisins. La gratification accordée est devenue moins nécessaire, à mesure que les campagnes ont été mieux cultivées; mais il auroit été bien difficile dans les commencemens que la sortie des grains fut permise, que le Cultivateur Anglois eût pu soutenir dans les marchés étrangers la concurrence de la Pologne, du Dannemarck, de l'Afrique & de la Sicile, en possession depuis long-tems de fournir des grains à l'Europe. Ces Etats n'imposoient aucune gêne sur le Commerce des grains, & cependant leur abondance

étoit assez grande pour laisser un superflu considérable à exporter. Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre à une Nation aussi accoutumée à réfléchir que les Anglois qu'ils ne devoient distinguer l'agriculture des autres Manufactures de l'Etat, que par une plus grande attention à l'encourager, parce qu'elle est le fond le plus certain de nos richesses réelles. Ce fond deviendroit stérile, si ses productions étoient à la charge, & non au profit de celui qui les recueille. L'exportation faite par le Commerce maintenant le prix des grains dans une valeur qui encourage le Cultivateur, cette exportation est un moyen très puissant pour enrichir les campagnes, augmenter la population qui suit toujours l'abondance, & empêcher que les productions naturelles d'un Etat ne périssent faute par le Cultivateur de pouvoir satisfaire aux frais

que demande toujours une bonne culture. Auſſi a-t'on remarqué que les Peuples qui n'ont enviſagé l'agriculture que du côté de la ſubſiſtance, ont toujours vécu dans la crainte des diſettes, & qu'ils les ont ſouvent éprouvées. L'Eſpagne, l'Angleterre même, avant cette Epoque de 1689 en fourniſſent des exemples. Ces Etats, ainſi que leurs Voiſins, conſultant plus le droit Romain que les lumières de la ſaine politique avoient ſuivi ce que le code & le digeſte apprenoient ſur les précautions des Romains, pour l'approviſionnement des greniers publics, pour régler le tranſport des grains, pour empêcher les Particuliers d'enfaire des amas, ſans faire attention que cette police ne pouvoit être bonne qu'à Rome, qui ne faiſoit aucune ſorte de trafic, qui ne ſubſiſtoit que du tribut qu'elle impoſoit aux Nations vaincues; où tout ſe décidoit par

les largeſſes de bled & de pain que l'on faiſoit aux Citoyens ; où l'élection même d'un Magiſtrat, & l'élévation à l'Empire, dépendoient des libéralités faites à un Peuple fier de ſes victoires ; où il étoit par conſéquent de la dernière importance que tout le Commerce des grains fût entre les mains de la République & des Empereurs.

Les François dont le ſort eſt d'être entré, toujours un peu tard dans la carriere des ſciences, dans celle du Commerce principalement, n'ont commencé que depuis peu à ſe départir des maximes des Romains ſur le trafic des grains. L'Arrêt du Conſeil du 17 Septembre 1754, autoriſe dans l'intérieur du Royaume le Commerce & le débit des bleds, par terre & par les rivières de Province à Province, ſans qu'il ſoit néceſſaire pour cet effet d'obtenir des paſſeports ni des permiſſions

permissions particulières. Le premier effet d'une disposition si sage, a été d'établir de proche en proche dans toute l'étendue du Royaume, l'équilibre des prix & de l'abondance : mais il n'est qu'un commerce ouvert avec l'étranger qui puisse porter le grand art de la culture jusqu'au point de perfection où il peut parvenir. C'est le seul, ou du moins, c'est le moyen le plus puissant pour encourager les Cultivateurs sans être aucunement à charge au peuple. Le raisonnement & l'expérience l'ont démontré ; cependant on a toujours en France continué à regarder avec inquiétude la sortie des grains. La crainte d'une année stérile, le spectacle d'un peuple immense exposé à la disette, semble justifier les inquiétudes & les conseils de ceux qui ont proposé de n'accorder la liberté à cette branche importante du Commerce, que peu à peu

& par degrés pendant plusieurs années consécutives ; & de ne prendre un parti fixe que quand l'expérience nous aura rassurés. Pour faire cet essai, on a envisagé plusieurs opérations absolument nécessaires ; la première est de maintenir les dispositions de l'Arrêt du Conseil de 1754, qui accorde la liberté du Commerce de grains dans l'étendue du Royaume. Cet Arrêt qui doit mettre les Provinces en état de partager également l'abondance ou la disette des bleds, semble remédier aux inconvéniens que l'on pourroit craindre d'une exportation qui peseroit sur une seule Province. Il ne seroit pas moins important d'avoir un tableau qui présentât la somme des recoltes en grains que donne chaque canton, afin de savoir de quel côté il conviendroit de permettre la sortie. On a aussi regardé comme une très-bonne précaution de n'ouvrir que quelques portes pour cette

ſortie, & ſeulement du côté ou les Provinces auront été abondantes en bleds ; afin qu'il ſoit plus aiſé d'obſerver la quantité de grains qui ſort du Royaume ou qui y entre ; à quel prix & en quel tems ſe font ces entrées & ces ſorties ; s'il convient d'augmenter les droits ou de les diminuer. On eſt encore a même par ce moyen d'arrêter l'exportation, s'il y a lieu d'appréhender que la denrée ne devienne à un prix trop haut, ou du moins d'en ſuſpendre la ſortie, de la graduer, de la modifier.

La facilité accordée au Fermier de faire valoir ſes richeſſes à découvert, ſans être inquiété par des impoſitions arbitraires & indéterminées, n'a pas moins contribué en Angleterre aux progrès de l'agriculture que la liberté rendue à cette branche importante de Commerce. La diminution du prix de l'argent a dû auſſi favoriſer ces progrès ; elle a mis les

particuliers en état de defricher avec avantage ; elle a fait que le Négociant, qui régle son profit sur le prix de son argent placé à intérêt, a pû favoriser le debit de la denrée dans les marchés étrangers, en la donnant à très-bon compte. L'abondance s'est répandue dans les campagnes ; le Cultivateur plus riche, plus à son aise, a entrepris des travaux qui ont contribué au bien de la société, qui ont forcé en quelque sorte la terre à se montrer encore plus feconde. L'usage, sur-tout des prairies artificielles, a produit les plus grands effets ; aussi a-t'on regardé ces prairies comme une des principales richesses de la culture Angloise. On est bien persuadé en France des avantages que procurent ces sortes de prairies ; nous en connoissons les propriétés & la culture : cependant, il s'en faut bien que nous en tirions le même parti que les Anglois ; ce qui

provient de ce que le Païsan Anglois eſt plus à ſon aiſe, plus riche que le François, plus en état parconſequent de faire des avances pour obtenir une récolte abondante. Un Auteur eſtimable a travaillé à remédier en quelque ſorte aux obſtacles que trouvent les Fermiers & les Propriétaires, qui n'ont d'autre reſſource que le travail, en leur préſentant un ſyſtême d'engrais auſſi avantageux que ceux que les Anglois ont adopté, mais moins couteux. (*a*) On ſeroit bien peu équitable ſi l'on objectoit à l'Auteur, que les prairies artificielles qu'il propoſe, ſont d'un uſage trop lent dans la pratique; qu'elles rejettent trop loin la recompenſe due au travail du Laboureur. Il n'a pas propoſé ſa méthode aux

(*a*) Voyez un Ouvrage qui a pour titre, *Prairies artificielles*, ou *Moyens de perfectionner l'agriculture dans les terreins ſecs & ſtérils*. Paris 1758.

riches Financiers, qui n'ont que des ordres & de l'argent à donner pour voir les montagnes s'applanir, les marais se dessécher, & les plaines les plus arides se changer en gras paturages. C'est aux Citoyens denués de secours, & qui ont entre leurs mains des champs stériles, qu'il adresse la voix; c'est à cette noblesse indigente, qui retenue par le poids accablant de la pauvreté, voudroit rentrer en quelque sorte dans un héritage couvert de ronces & d'épines. On a dû encore faire cette réflexion sur ce nouveau système d'engrais, que ce que l'on perd en tems, on le gagne en argent, & que ce que l'on perd en argent, on le gagne en tems: il est parconséquent à l'usage de l'homme opulent & de celui qui n'a pour tout bien, que des bras & de la patience. Que l'on n'objecte donc plus, qu'il y a des terres ingrates & peu fertiles. Depuis

que l'agriculture eſt devenu un art ſoumis au calcul, il n'y a point de terrein qui ne doive produire, lorſqu'il y aura des mains pour le cultiver. Si dans un endroit la terre eſt trois fois plus ſtérile que dans un autre, apportez-y trois fois plus de ſoin, & vous aurez le même produit.

De la pêche.

Après les productions de la terre, il n'y en a pas de plus précieuſes, de plus abondantes, que celles que le vaſte champ des Mers offre à l'induſtrieh umaine. Auſſi la pêche a-t-elle fait, après l'agriculture, la principale occupation des hommes. On trouve même dans l'hiſtoire ancienne, des Nations entières, telles que les Icthyophages, qui ne vivoient que de poiſſons. Il paroît que la pêche étoit d'un uſage commun en Egypte, puiſque celle du Lac Mœris, rapportoit quelquefois au Roi un talent par jour; mais ce ne fut qu'à la faveur des ſuccès

de la navigation dont elle avança elle-même, les progrès, qu'elle devint un des objets les plus considérables du Commerce.

De la pêche de la Baleine.

De toutes les pêches qui se font dans l'Océan & la Méditerannée, celle de la Baleine à toujours été la plus difficile & la plus périlleuse ; il paroît que les anciens n'en connoissoient pas les avantages, ou qu'effrayés de ses dangers, ils la regardoient comme audessus des forces humaines. Job se sert même de cet exemple, pour faire sentir aux hommes leur foiblesse. » Son corps, dit-il, en par-» lant de la Baleine, est semblable à » des boucliers d'airain fondu & cou-» verts d'écailles qui se serrent & se » pressent. Qui ouvrira l'entrée de » ses machoires ? La mort habite au-» tour de ses dents : la force est dans » son col, & la famine marche devant » elle. L'Archer le plus adroit ne la

» mettra point en fuite ; elle mépriſera
» le fer comme de la paille ſeche, &
» l'airain comme un bois pourri.
» Homme ! fera-t-elle un pacte avec
» toi, & ſera-t-elle ton eſclave ? Tes
» amis la couperont-ils par piéces, &
» tes Négocians l'a trafiqueront-ils par
» morceaux ? Rempliras-tu ton filet
» de ſa peau, & de ſa tête, le réſer-
» voir des poiſſons ? Mets la main ſur
» elle, ſouviens-toi de la guerre & ne
» parles plus. « On n'a rapporté ici ce paſſage, que pour relever avec plus d'éclat la hardieſſe de la tentative des Baſques, qui les premiers ſe ſont livrés à cette navigation, malgré l'âpreté du froid qui régne ſur les Mers du Nord, malgré les montagnes de glace au travers deſquelles il falloit paſſer, & les dangers même de la pêche. Les Baſques ſont encore les premiers qui ayent enhardi aux différents détails de cette pêche, les Nations ma-

ritimes de l'Europe, ſpécialement les Anglois & les Hollandois. Mais ceux-ci, par leur ardeur infatigable & par leur grande économie, ne tardèrent pas à s'en attribuer les plus grands profits. Ils ſuivirent en cela le conſeil très-ſage de leur Penſionnaire de Wit, qui regardoit la pêche de la Baleine, à cauſe des périls & des dangers qui l'accompagnent, comme la meilleure école pour dreſſer des gens de mer hardis & entreprenans. Ce Politique la jugeoit encore très-avantageuſe à ſon pays, par la facilité & la promptitude avec laquelle elle ſe fait; parce qu'auſſi, elle donne de l'emploi à une multitude conſidérable de gens de mer, & que la plus grande partie de ce Commerce ſe conſume chez l'étranger. Les Anglois plus attentifs aujourd'hui ſur leurs intérêts, travaillent à faire revivre cette pêche chez eux. Pluſieurs même ont cherché à inſinuer au Gou-

vernement de faire élever une forteresse, & d'ouvrir un port aux Orkneys. Cette entreprise favoriseroit la Nation dans cette branche utile de Commerce ; parce qu'il seroit facile de se procurer dans quelques-unes de ces Isles, tous les ustensiles nécessaires à cette sorte de pêche ; ce qui mettroit les Pêcheurs Anglois en état de faire avec la même quantité de poissons, de l'huile meilleure & en plus grande abondance qu'aucun de leurs voisins. Ils auroient en même temps la liberté de visiter les Côtes de Groenland de meilleure heure que les autres Peuples, & d'y rester plus tard. Les Baleines que l'on pêche sur ces Côtes, & que l'on appelle de *grande-baie*, sont plus longues & plus grosses que dans les autres Mers. L'huile en est aussi plus pure, les fanons de meilleur qualité, & capables de recevoir un plus grand poli : mais les Navires y courent de

très-grands dangers à cause des glaces qui viennent souvent s'y attacher, & les font périr sans ressource. Aussi plusieurs Pêcheurs ont pris le parti de faire leur pêche en pleine mer vers l'Isle de Finlande, dans l'endroit nommé *Sarde*, & au milieu de plusieurs bas-fonds. Les Baleines y sont plus petites qu'en Groenland, plus difficiles à harponer, parce qu'elles plongent alternativement, & reviennent sur l'eau. Cette raison a encore pû déterminer beaucoup d'Armateurs à quitter ce parage, & à établir leur pêche dans le détroit de Davis, ainsi nommé de Jean Davis qui le découvrit en 1585. On y trouve les deux espéces de Baleines connues sous le nom de Baleines de *grande-baie*, & de *sarde*. La science de la manœuvre que l'on posséde mieux aujourd'hui, l'usage de n'employer pour cette pêche que des Navires construits en frégate, & le

plus légérement qu'il eſt poſſible, pour pouvoir bien bouliner & ſe tirer du péril d'entre les glaces, commencent à rendre cette pêche moins dangéreuſe. Les Hollandois préférent des Flutes aux Frégates, parce qu'il faut moins de monde pour la manœuvre. On a calculé qu'un Batiment Hollandois du port de 380 à 400 tonneaux de 45 à 48 hommes d'équipage, & accompagné de 6 a 7 Chaloupes, révenoit à l'Armateur, avec les uſtenſiles de pêche, les vivres & avances à l'Equipage à 40 mille florins, ou 84 mille livres tournois, & coutoit à réarmer, douze à ſeize mille florins. Un pareil Batiment peut naviger quarante & cinquante ans, quand il eſt bien entretenu. Suivant ce calcul, un Navire qui aura été en Groenland, défraye ſon Armateur lorſqu'il rapporte quatre Baleines, eſtimées chacune ſur le pied de quatre mille florins.

Les expéditions des Hollandois pour cette pêche ſont, année commune, de cent ſoixante à cent quatre-vingt Navires. Comme l'emploi des fanons de Baleine dépend beaucoup des caprices de la mode : les profits de cette pêche, toutes choſes égales d'ailleurs, doivent varier.

De la pêche de la Morue.

La pêche de la Morue paroît être d'un objet beaucoup plus certain & même plus conſidérable dans le Commerce, parce qu'elle eſt un aliment pour bien des Nations. Sa chair eſt blanche & peut être trouvée délicate lorſqu'elle eſt fraîche. La première pêche réglée de cette ſaline, ne remonte point avant le quinziéme ſiécle. A méſure que la conſommation s'en eſt étendue, on a cherché à lui donner des préparations qui puſſent contribuer à la conſerver. On a trouvé celle de la laiſſer huit à dix jours dans le ſel, & de l'étendre enſuite ſur les

greves pour la faire sécher. Cette Morue seche bien différente de la Morue verte, que l'on se contente de soupoudrer de sel, & qui pour cette raison ne se conserve pas si long-tems, est devenue d'un débit si lucratif, que les Nations commerçantes se sont empressées d'en partager les profits. Les Anglois, plus heureux, se sont procuré des établissemens dans l'Isle de Terreneuve, sur les côtes de laquelle ce poisson abonde. Cette pêche, que les Habitans de l'Isle & les Sujets de la Grande-Brétagne dans l'Amérique-Septentrionale, sont à portée de faire toute l'année, & que l'on a appellé *pêche sédentaire*, pour la distinguer de la pêche errante, ou de celle qui s'exerce par les Vaisseaux Européens, a beaucoup contribué à la population des Colonies Angloises dans cette partie de l'Amérique. Elle a de plus donné aux Anglois la facilité de ruiner

par le bon marché, les Nations qui n'ont que des pêches errantes. La poſſeſſion de Terre-neuve ſemble aſſurer à l'Angleterre la liberté de cette pêche, & le pouvoir de troubler celle de ſes rivaux, ſans que l'on puiſſe nuire à la ſienne. Cette Iſle eſt remplie de bois, où l'on trouve du gibier & différents animaux, ce qui ſemble annoncer un bon ſol, cependant on le dit ſtérile. Il peut l'être en effet ; mais c'eſt parce que les grands profits que la pêche de la Morue offre aux Habitans, les détournent entièrement des travaux de l'agriculture, ſans leſquels toute terre eſt ſtérile. Cette dépendance où les Habitans de Terre neuve, ſe ſont mis pour tous les beſoins de la vie, eſt un moyen de plus qui aſſure à la Grande-Brétagne la poſſeſſion de cette Iſle. Les François, ainſi que les Anglois, y avoient formé des établiſſemens longtems après en avoir fait la découverte ; elle

elle fut cédée entièrement à l'Angleterre par le traité de paix conclu à Utreck en 1713. La France ne s'est réservé que le droit pour ses Pêcheurs, d'y avoir des échaffauts & des cabanes dans le tems de la pêche, afin d'y préparer, saler & secher leur poisson sur les greves, dans l'étendue des Côtes situées depuis le cap de Bonavista jusqu'à la pointe riche. Depuis ce traité, les Anglois se sont toujours montrés extremement jaloux de la pêche de la Morue, & le Gouvernement ne cesse de prendre les mesures les plus convenables pour en assurer la possession à la Grande-Brétagne. Cet établissement lui est encore moins précieux par les profits immenses que lui rapporte le Commerce de la Morue, que parce que ce Commerce est devenu une école pour ses Matelots, & le moyen le plus sûr d'entretenir sa puissance maritime. Les François expé-

dient pour cette pêche des Vaisseaux de bien des Ports qui vont à la grande Baie, Côte de Labrador, au Cap-Bréton, sur la Côte du petit Nord, au grand Banc, &c. Plusieurs autres Nations font aussi partir des Vaisseaux pour cette pêche : mais les Anglois & les Hollandois se sont partagé en quelque sorte celle du Harang.

De la pêche du Harang.

Ce poisson qui n'est vil que par sa prodigieuse abondance, a une chair légére & saine, qui fait presque seule la subsistance de plusieurs Nations. La pêche s'en fait aux environs des Isles de *Schetland*, situées dans la Mer d'Ecosse, & plus au Nord que les Orcades. On en pêche aussi ailleurs ; mais en moindre quantité. Ils viennent des Mers les plus réculées du Nord. Quelques Naturalistes ont prétendu qu'ils étoient attirés dans la Mer d'Ecosse par de pétits vers qui fourmillent sur la surface de l'eau, & qui

leur servent de pâture. Ces émigrations ou plutôt ces écoulemens de substances vivantes dont la nature donne annuellement des exemples, doivent aussi être attribués à la prodigieuse fecondité de certains animaux dans le lieu de leur naissance, fecondité qui leur rendant en certaines saisons la subsistance difficile, les oblige de se répandre & de la chercher ailleurs. Les Hollandois, toujours habiles à partager le Commerce de leurs voisins, attentifs même à le ruiner par la concurrence, font un trafic considérable de cette saline. Autrefois ils étoient obligés d'acheter leurs Harangs des Ecossois; ceux-ci avoient fait un réglément, par lequel il étoit enjoint aux Pêcheurs de porter leurs Harangs à terre, & de les y exposer en vente, afin que les Habitans eussent la préférence. Les Hollandois par ce moyen, n'avoient que le rebut, & leur Commerce en

ſouffroit ; pour le ſoutenir, ils prirent la réſolution de troubler les Ecoſſois dans leur pêche. Ils mirent des Buches en mer, batimens qui portent depuis 50 juſqu'à 100 tonneaux & plus. On a compté en 1609, trois mille de ces batimens chargés de 15000 hommes, qui allèrent à la pêche du Harang ſur les Côtes d'Angleterre ; depuis, ce nombre eſt beaucoup augmenté. La Méditérannée, la Mer Baltique, l'Allemagne & les parties méridionales de l'Europe, telles que le Portugal, l'Eſpagne, la France, conſomment beaucoup de cette eſpéce de denrée, & payent aux Hollandois une balance conſidérable en argent comptant. Auſſi la pêche du Harang a-t-elle toujours paſſé pour la principale richeſſe de la République. Huet fait monter à trois cens mille tonneaux le produit annuel de cette pêche, qu'il évalue à 25 millions d'écus de banque, dont

huit millions seulement pour les frais. Ce qui auroit fait une différence de 17 millions d'écus sur la balance du Commerce des Hollandois, s'ils eussent abandonné cette branche utile aux Anglois; & ils auroient de moins, de quoi nourrir trois cens mille hommes dans leur propre pays. Le Harang meurt aussitôt qu'il est hors de l'eau; c'est pourquoi, sans perdre de tems, on le sale & on le met en caque. Il y a environ 350 ans que l'usage d'encaquer le harang subsiste. Cette préparation conserve le gout du harang, & donne la facilité de le transporter par-tout. Guillaume Beuckels, natif de Bier-Uliet, est l'auteur de cette précieuse découverte. En 1536, l'Empereur Charles-quint étant venu dans les Pays-bas, voulut honorer de sa présence le tombeau de ce premier Encaqueur de Harangs, de cet homme qui avoit procuré à ses sujets des Pays-

bas, une mine plus précieuse, plus abondante que celle du Perou, & dont l'exploitation soutenoit le Commerce & les Manufactures de Flandres à la faveur d'une grande navigation.

Il est plusieurs autres pêches qui, quoique moins considérables par leur objet, ont toujours été avantageuses aux Etats qui s'en sont occupés. Elles ont augmenté leurs richesses réelles, parce qu'elles ont contribué, ainsi que les productions de la terre, à la nourriture d'un plus grand nombre de Sujets. Elles ont accru leurs richesses rélatives, parce que par la vente à l'étranger, elles ont fait circuler dans ces mêmes Etats, des masses d'or & d'argent qui n'y étoient pas. Elles ont encore servi, comme en Hollande, à donner de l'occupation aux mains que les terres & les Fabriques, toujours limitées, n'ont pû employer. Eclairées par ces expériences, les Puissances les moins com-

merçantes commencent aujourd'hui à regarder la pêche comme une mine toujours subsistante, & travaillent à profiter habilement des traités de Commerce pour l'étendre. Ces Puissances sont parvenues à encourager la pêche chez elles, en empêchant la concurrence du poisson venant de l'Etranger, en accordant des gratifications lorsque les circonstances l'exigeoient, en favorisant la consommation intérieure, en baissant le taux de l'argent. Les cinq sixiémes au moins de la pêche servant à payer le loyer des hommes & de l'argent; il est démontré, que le haut prix de ce loyer doit rencherir la marchandise, & empêcher les Négotians nationnaux, de ruiner l'Etranger par le bon marché. Elles ont favorisé la consommation chez le Peuple, en diminuant les droits que paye le poisson pour parvenir jusqu'à lui. Lorsque ces droits sont

trop forts du double, si on les réduit à moitié, au tiers même, l'on peut s'attendre, que la consommation augmentera dans une égale proportion. La recette des droits sera la même par conséquent ; & le Peuple le plus grand consommateur des denrées à bon marché, sera mieux nourri, la navigation plus florissante à raison du plus grand nombre de Citoyens occupés à la pêche.

Des matières premières, & des Manufactures.

Les Peuples qui habitoient un terrein ingrat, & pour qui le Commerce étoit devenu une occupation nécessaire, s'étudièrent à étendre leur trafic au dehors, & à irriter le luxe des Nations, en leur présentant sous une forme plus commode, plus agréable, les productions de l'agriculture & de la pêche. Le besoin fut la mère de l'industrie, & l'industrie donna naissance aux Fabriques, aux Manufactures, dont l'objet est d'augmenter la valeur des

des productions naturelles, & de les plier aux divers usages dont la nature les rend susceptibles, usages auxquelles elles ne conviendroient point sans le secours de l'art.

On se persuade assez, que les premières Fabriques n'eurent d'abord pour objet, que les besoins les plus indispensables à l'homme, & qu'elles durent être fort bornées; parce que nos besoins, moins insatiables que nos desirs, se contentent de peu. La laine, le poil de différents animaux, cette boure que présentent les semences du cotonnier, auront servi à fabriquer des étoffes ou des espéces de feutres.

Des peaux d'Animaux

Les peaux d'Animaux, sans ces apprêts que l'on connoît aujourd'hui, ont été les premiers vêtemens des hommes. Nous voyons dans l'Histoire ancienne que les Sarmates, les anciens Grecs & les Germains, s'habilloient de peaux d'animaux tués à la chasse;

plusieurs peuples Septentrionaux, n'ont point encore changé à cet égard. Les Voyages du Nord nous apprennent que les Lapons se nourrissent de la chair de Renne, & qu'ils se couvrent de sa peau. Les Sauvages que l'on peut regarder comme étant dans cette même situation qu'étoient les premiers hommes que nous considerons, se contentent de préparer les peaux avec des matières grasses & huileuses, pour les rendre plus souples, plus maniables. La seule parure qu'ils se permettent, est de faire voir le poil en dehors. L'Art de la mégisserie, qui s'est beaucoup perfectionné chez les Modernes, a trouvé le secret de faire subir à ces cuirs différentes opérations qui les affinent, les rendent plus impénétrables à l'eau, plus faciles à mettre en œuvre.

Du Marroquin.

L'industrie est parvenue à donner au Marroquin ce grain, qui en fait la principale beauté, en le plongeant

dans une cuve d'eau tiède, où l'on a delayé de la noix de gale, du sumach, de l'alun, &c. Les parties astringentes occasionnent un resserrement subit, ou de petites gersures sur la superficie des peaux, toujours plus tendre & plus fine que la partie qui revêt immédiatement le corps de l'animal. Ces petites gersures qui forment des sillons en tous sens, se remarquent aisément sur la surface extérieure du Marroquin. Comme la manière de le fabriquer nous vient de Maroc, Royaume de Barbarie en Afrique, on a appellé les peaux de boucs ou de chèvres qui ont reçu les mêmes apprêts en Espagne, en France, Marroquins ou cuirs de Maroc. Ces peaux préparées sont susceptibles de prendre différentes couleurs; il y a des Marroquins noirs, rouges, jaunes, bleus, violets. Le Marroquin noir d'Espagne est aujourd'hui le plus recherché pour

ſa qualité ; mais ſon grain eſt moins beau, ſon noir moins luſtré que celui de France. Les marroquins noirs qui viennent du Levant, de Barbarie, ſont peu eſtimés ; on fait beaucoup plus de cas des rouges, des jaunes, des bleus, des violets. On peut même dire que ces cuirs l'emportent ſur tous les autres, ſoit pour la qualité, ſoit pour la vivacité des couleurs.

De la Laine.

Après les peaux des animaux, leur poil a été la première matière que l'on a employé pour les vêtements. Il étoit facile au beſoin induſtrieux de reconnoître, qu'en ſéparant ce poil de la peau de l'animal, on pouvoit en former des vêtemens auſſi chauds, auſſi ſolides ; mais plus ſouples, plus commodes que les fourures & les cuirs. Il ſuffiſoit pour cela de réunir pluſieurs brins de poil ou de Laine, & d'en former un fil continu qui pût être employé commodement. La toiſon des

agneaux, des beliers, des chêvres, offroit plus abondamment qu'aucune autre fourure, cette matière première, que l'industrie demandoit ; aussi lui a-t-on donné la préference. Les premiers Peuples qui n'avoient par les sécrets que nous connoissons à présent, & qui peut-être manquoient des instrumens nécessaires à la tonte, attendoient que la laine des moutons fût tombée pour la recueillir. On a reconnu depuis, que cette espéce de laine étoit bien inférieure à la laine tondue, & même à la pélade que l'on sépare du corps de l'animal par le moyen de la chaux. Nous avons encore admis d'autres distinctions pour les laines, à mesure que nous avons fait de plus grandes récherches pour la Fabrique des étoffes. On a aussi fait une grande différence entre les laines des différents pays. Les Provinces de France par exemple, & spécialement le Languedoc, le Berry, la Norman-

die, la Bourgogne, la Picardie, la Champagne, fourniſſent beaucoup de laines, qui ſont bien inférieures pour la fineſſe, à celles d'Eſpagne; auſſi les François ſont-ils obligés de faire entrer ces laines dans la Fabrique de leurs draps fins. Celles d'Angleterre paſſent pour être plus ſéches en général que celles de France; mais celles-ci ſont moins longues, moins fortes; & comme la température de ce même Etat eſt moins égale, il ſe trouve plus de diſproportion dans les qualités. On pourroit les rendre ſupérieures, ces qualités, en empêchant, comme pluſieurs Auteurs l'ont rémarqué, que les tontes ne ſoient prématurées. Lorſque la laine eſt parvenue à ſa maturité, elle rend alors un quart de plus en étoffe, & conſerve à l'emploi ce ſoyeux que l'apprêt ne donne que très-imparfaitement. Un autre avantage qui en réſulte, c'eſt que cette laine

répond mieux au foulage, à la teinture, aux apprêts, &c.

L'Angleterre qui a toujours régardé ſes laines comme très-difficiles à être remplacées, s'eſt écartée du principe de l'encouragement donné à la ſortie des grains, & a défendu l'exportation des laines ſous les peines les plus rigoureuſes. Si ces défenſes étoient capables d'empêcher la ſortie des laines Angloiſes; ſi l'Eſpagne même vouloit interdire l'exportation des ſiennes, ce ſeroit peut-être un bien pour la France, qui n'ayant rien à eſpérer de la récolte de ces deux Etats, feroit de nouveaux efforts pour accroître & perfectionner la ſienne. On à vû la Suéde, malgré la rigueur de ſon climat, parvenir non-ſeulement à nourrir & à élever des brébis Angloiſes & Eſpagnoles, mais encore à perfectionner la race des brebis Suédoiſes par l'introduction de béliers étrangers. Le Levant, ſi riche en toutes

sortes de productions, continue toujours de fournir des laines à l'Europe.

Du poil de Chèvre.

Le poil de Chèvre aussi précieux que la laine, quoique d'une utilité moins étendue a servi à la Fabrique de ces belles étoffes, bien connues sous le nom de Camelots. On a continué à en tirer du Levant, parce que les Chèvres de Barbarie & de l'Asie mineure, donnent un poil plus fin, plus aisé à travailler que les Chèvres d'Europe. Le poil de Chèvre d'Angora est généralement le plus estimé; cependant, celui de Beybazar est plus blanc, parce qu'avant de le filer, on le lave au savon, pour lui donner cet œil de blancheur, qui d'ailleurs n'en augmente pas la qualité. Les Négocians le distinguent aisément par l'impression que laisse aux doigts le glissant du savon. Les Anglois & les Hollandois, ont travaillé à s'exempter du tribut que l'Europe paye au Levant pour l'achapt

du poil de Chèvre, en élevant chez eux des Chèvres étrangères. Elles-ont assez bien réussi pour faire espérer de plus grands succès.

Le Coton est ce que la nature, après le poil des animaux, offroit de plus simple pour être employé aux vêtemens des hommes. L'Arbrisseau qui nous procure ce précieux duvet, est de la hauteur de nos Pêchers, & porte une fleur de la grandeur d'une rose. Après cette fleure vient un fruit de figure ovale avec sa coque, dans laquelle on trouve cette utile depouille, si propre à être filée. L'Asie en produit beaucoup; les Asiatiques ont aussi été les premiers qui en ayent fabriqué des étoffes. L'Afrique, l'Amerique & les Isles Antilles, en fournissent aussi, mais la majeure quantité du Coton qui passe en Europe, nous vient du Levant. On a admis des différences parmi ces Cotons comme parmi les laines. Du Coton.

Ces différences proviennent principalement de la qualité du terrein ; lorsqu'il eſt fecond & nourriſſant, la coque ſe trouve remplie, le Coton ſerré & chargé de duvet. Comme la main d'œuvre eſt à très bon marché au Levant, les Européens trouvent ſouvent leur compte à prendre le Coton tout filé ou tout préparé à entrer dans les Fabriques de diverſes ouvrages, comme toiles, couvertures, mouſſelines. Les plus beaux Cotons filés ſont ceux de Damas, de Jeruſalem & des Iſles Antilles. On exige en général, qu'ils ſoient blancs, fins, unis, très-ſecs & le plus également filés qu'il eſt poſſible. Les Hollandois tiroient autrefois du Levant, une eſpéce de Coton filé rouge ; mais depuis qu'ils ont trouvé à Leyde le ſecret de le teindre auſſi bien & à auſſi bon marché qu'en Turquie, ils ont abandonné ce Commerce. Nos Manufactures de Rouen qui en

consommoient aussi beaucoup, commencent à s'en passer depuis la découverte faite à Darnetal près de cette ville, de la teinture de Coton en aussi beau rouge que celui de Lareſſe, d'Andrinople même.

De la Fabrique des Etoffes.

Nous remarquerons ici, qu'avant que les Fabriques fussent devenues l'objet du plus grand commerce, l'art de filer & d'ourdir pour fabriquer des Etoffes, étoit laissé aux femmes. Les Anciens regardoient même cette occupation comme faisant partie du travail domestique. L'Ecriture sainte nous peint la femme forte tournant le fuseau, & mettant en œuvre le lin & la laine. Les Grecs avoient choisi une Déesse pour préſider à leurs ouvrages pour les vêtemens. Homère dont les Poëmes sont une fidéle peinture des mœurs de son siécle, repréſente dans l'Odyssée, Penélope, Calipso, Circé, occupées à la Fabrique des Etoffes.

Dans les tems les plus brillants d'Athènes, les femmes, séparées des hommes & renfermées dans leurs appartemens, travailloient aux vêtemens, aux meubles, &c. Lorsque ce travail domestique fut devenu une branche de Commerce, on a été obligé, pour avoir la préférence, de surpasser ses rivaux; soit en donnant une Etoffe plus fine, mieux frappée, ou qui présentât un coup d'œil plus agréable; soit en livrant cette Etoffe à plus bas prix. L'industrie a donc établi des Fabriques, où par le secours des machines & de différentes espéces d'instrumens, l'on a obtenu cette perfection & ce bon marché que l'on desiroit : mais ce qui a le plus contribué à avancer les progrès de la draperie en Europe, c'est qu'elle est devenue d'un usage commun au Levant. Les Hollandois & les Anglois qui y portèrent les premiers des draps de leurs Fabri-

ques, y firent un Commerce fort lucratif & très-étendu. Ce trafic a augmenté ou diminué à proportion du bon aloi, de la variété & du bon marché de leurs Etoffes; mais comme ils n'avoient point de concurrents, leurs Etoffes prennoient de plus en plus faveur chez les Turcs. Ce ne fut qu'en fabriquant des draps travaillés comme ceux des Anglois, & faits pareillement avec des laines d'Espagne, que les François parvinrent d'abord à partager ce Commerce. M. Colbert, connoissoit l'importance de l'entreprise, & la difficulté qu'il y avoit pour des particuliers de lutter contre des Nations entières qui s'étoient emparé de ce négoce, & qui pouvoient faire naître des obstacles pour arrêter la concurrence d'une Nation rivale: c'est pourquoi il engagea la Province de Languedoc à prêter aux Manufactures pour les draps du Levant établis à Saptes

& à Clermont, une ſomme de cent trente mille livres ſans intérêt pendant pluſieurs années, & à donner de plus, une gratification de dix livres par piéce de drap fin qui s'y fabriqueroit. Une troiſiéme Manufacture établie à Carcaſſonne, profita d'une pareille gratification. Aujourd'hui, pluſieurs Fabriques de France, particulièrement celles des Provinces de Languedoc, de Dauphiné & de Provence, fourniſſent quantité de draps pour le Commerce des échelles du Levant, qui ſe fait par le port de Marſeille. Ces ſortes de draps, dont les noms, les qualités, les longueurs & les largeurs, ſont différents de ceux des autres draps deſtinés pour la conſommation de l'intérieur du Royaume, ont donné lieu à bien des réglemens. Mais ces réglemens, dont la plûpart ont eu pour objet, de fixer & de déterminer le nombre & la qualité des draps que l'on

devoit envoyer au Levant, ont-ils été auſſi avantageux au Commerce qu'on ſe l'eſt propoſé ? N'ont-ils pas plutôt contribué à géner le Fabriquant & le Commerce parconſequent, en donnant des bornes à l'induſtrie ?

Des Tapis.

La Fabrique des étoffes pour les vêtemens, a conduit à celle des Tapis. Les Babiloniens ont excellé dans ces ſortes d'ouvrages, & on les a loués de l'art infini, avec lequel ils y répréſentoient des figures de diverſes couleurs. Ces Tapis ſervoient principalement pour les pieds, c'eſt encore aujourd'hui la pratique du Levant. Les Peuples ſeptentrionaux ont été les premiers qui ayent fait uſage de ces Tapis, pour revetir l'intérieur de leur appartement. Dans nos climats, les murailles ſont trop fraiches pour les laiſſer nues. Ces ſortes de Manufactures ſont redévables de leurs perfections au rétabliſſement de la peinture.

Depuis que l'art du deſſein a été cultivé en France, depuis que cet art a été enſeigné aux moindres ouvriers, nos tapiſſeries, ainſi que nos étoffes de ſoie, ont obtenu la préférence ſur celles des Fabriques étrangères. On ſçait que notre Manufacture des Gobelins, doit ce qu'elle a de beau & d'élégant, au génie du célébre le Brun.

De la Broderie.

Les Anciens avoient pour eux la Broderie & la Pourpre, qui relevoient beaucoup leurs étoffes de laine. Cet art qui rend avec le ſecours de différents points les deſſeins les plus variés, étoit ainſi que la Fabrique du vêtement laiſſé aux femmes plus propres que les hommes aux ouvrages ſédentaires, & qui n'exigent pas un exercice penible. Il paroît par l'hiſtoire, que les Anciens faiſoient de la Broderie, une eſtime particulière. Il étoit ordonné par la Loi chez les Juifs, que l'Arche & les autres ornemens du

Temple,

Temple, fussent enrichis de différentes broderies. Les douze villes de Toscane subjuguées par Tullus Hostilius, donnèrent en présent au vainqueur des étoffes brodées. Les Toscans, suivant l'histoire du Commerce, tenoient cet art des Phrigiens qui l'avoient perfectionné ; car il y a lieu de croire, qu'ils n'en étoient pas les inventeurs. Ce sont aujourd'hui les Indiens, qui réussissent le mieux dans ces sortes d'ouvrages. L'abondance des denrées de toute espéce, dont la nature les a favorisés, en contribuant au bas prix de la main d'œuvre, n'a pas moins servi à leur faire donner la préférence sur tous les ouvrages de même sorte, dans les marchés étrangers. A l'égard de la *broderie en mousseline*, les ouvrières Indiennes, sont obligées de le céder aux Européennes, pour la finesse, la netteté & la variété des points, le choix & l'élégance des des-

seins. Cette broderie est bien postérieure à la première, comme l'on peut s'en convaincre, si l'on fait attention, que les toiles de coton ne se sont perfectionnées que long-tems après les étoffes de laine. D'ailleurs, cette broderie en mousseline ne peut être régardée que comme une imitation de la dentelle, qui ne remonte pas bien haut. La plûpart des points de cette broderie, ont même pris les noms du pays où les dentelles se fabriquent; on a dit, *point de Hongrie*, *point de Saxe*. L'on peut encore remarquer, que cette broderie s'est principalement perfectionnée dans les pays ou les dentelles sont les plus belles, comme en Saxe. Les Saxonnes qui étoient autrefois les seules qui excellassent dans ce genre de travail, continuent de jouir de la même réputation, quoique maintenant il se fabrique d'aussi belles broderies en France.

Plusieurs Auteurs veulent que la Pourpre ait été découverte sous le régne de Phœnix, deuxiéme Roi de Tyr, d'autres, sous le régne de Minos. Hercule le Thébain, a été aussi régardé par quelques-uns, comme le premier qui ait trouvé cette couleur. Quoiqu'il en soit, elle paroît être de la plus haute antiquité. Le Législateur Moïse, parle dans l'Exode d'étoffes teintes en Pourpre. Cette précieuse couleur devint la principale richesse de la Phénicie. Le Buccin, espéce de coquillage que l'on trouvoit sur le rivage de l'Isle de Tyr, donnoit cette teinture. La petite quantité que l'on en tiroit, le peu de connoissance que l'on avoit des substances propres à la fixer, & le secret que les Tyriens faisoient de la manipulation, rendirent d'abord cette couleur extrêmement chère. Mais l'industrie, aidée de l'observation, en détermina bientôt De la Pourpre.

la meilleure préparation, & la rendit plus commune. On remarqua même, que plusieurs autres testacées pouvoient aussi donner la Pourpre. L'art de l'employer se repandit parmi les autres Peuples voisins de la Mer; on préféra même la Pourpre de Getulie, & celle de la Laconie, quoique bien inférieure à la Tyrienne. Le Vermillon, ou cette belle couleur que nous nommons écarlâte, leur étoit fourni par l'Espagne, ils en tiroient aussi de quelques autres pays. Le Kermès qui a la propriété de donner un très-beau rouge, pouvoit leur avoir procuré cette écarlâte, d'autant que ce gallinsecte est assez commun; mais l'art de teindre en écarlâte, n'a été perfectionné que par les Modernes. Il y a même lieu de croire, que l'écarlâte des Anciens dont il est parlé dans l'Exode, n'étoit pas composée des mêmes substances que celle des Gobelins

Ce pouvoit être une espèce de Pourpre plus éclatante & moins foncée que la Pourpre ordinaire. Ce qui nous porte à penser ainsi, c'est que cette belle couleur rouge, que nous nommons écarlâte, nous vient d'un insecte (la Cochenille) qui ne nous est connu que depuis la découverte de l'Amerique. D'ailleurs, notre couleur écarlâte, qui pour sa beauté, ne peut entrer en parallele qu'avec le bleu de Prusse, doit tout son éclat & sa fixité, à des préparations chimiques, inconnues aux Anciens. Il y a encore moins de doute, que les couleurs qu'ils tiroient des végetaux, ne fussent sujettes à s'altérer : malgré nos progrès dans la chimie, nous n'avons encore pû parvenir à faire des teintures permanentes, qu'en employant des matières animales & minérales. A compter depuis la découverte du nouveau monde, le Kermès a bien perdu de son crédit. Cependant

la couleur rouge que donnent ſes petits œufs, appellés ſouvent pour cette raiſon, *graine d'écarlâte*, eſt belle & peut-être plus durable que celle de la Cochenille. Les rouges des tapiſſeries de Flandres & de Bruxelles, en ſont tirés, & l'on en trouve, qui depuis deux cens ans, n'ont point changé; mais comme la teinture de la Cochenille a un coup d'œil plus agréable, plus flatteur c'eſt aſſez pour lui faire obtenir la préférence. Auſſi eſt-elle devenue une des branches les plus conſidérables du Commerce de luxe. D'habiles Négocians Hollandois, ont calculé, qu'il arrivoit, années communes, en Europe, huit cens quatre-vingt mille livres peſant de Cochenille ou à peu-près, & que le total de la vente, pouvoit monter à quinze millions cinquante mille livres tournois. Seroit-il impoſſible aux François, de naturaliſer dans leurs colonies, ces

insectes dont la recolte ne se fait encore aujourd'hui qu'au Mexique ? Plusieurs Naturalistes, ont déja observé, que l'on trouvoit à S. Domingue, une sorte de Cochenille. Pour multiplier cet insecte précieux, il suffiroit peut-être de transplanter chez soi des Nopals, espéce de figuier épineux qui leur sert de nouriture. L'objet de ce Commerce est assez interessant, pour que l'on fasse des tentatives là-dessus.

Du Lin & du Chanvre.

Le Lin ou le Chanvre, & l'usage d'autres plantes filamenteuses, ne se sont présentés à l'industrie des hommes, qu'après la laine & le coton, parce qu'ils exigent plus d'aprêts. Il faut rouïr le chanvre, le faire sécher, le tiller ou le broyer, le peigner, le filer, &c. On commença sans-doute, par fabriquer avec le chanvre, des espéces de cordages ; d'autres essayèrent de le filer, ensuite, on fit de la toile. Ces opérations sont simples ;

mais toutes ſimples qu'elles ſoient, il s'eſt écoulé des ſiécles entiers entre chacun de ces progrès. Le chemin par lequel un art s'avance à la perfection eſt long & difficile. L'Artiſan, toujours iſolé & obligé de ne ſonger qu'au moment préſent, rejette ſouvent des découvertes que lui offre la nature, ou parce qu'elles lui paroiſſent trop diſpendieuſes, ou parce que, faute de lumières & d'expérience, il ne prévoit pas ce qu'il en peut réſulter. Qui peut même ſe flatter, qu'il auroit apperçu dans les premiers tiſſus informes & extrêmement groſſiers du Chanvre, la matière de ces belles toiles, que notre induſtrie, bien des ſiécles après, a rendu un vêtement auſſi ſouple, auſſi uni qu'agréable par ſa fineſſe & ſa blancheur?

C'eſt une queſtion, ſi les Egyptiens & les Babyloniens ont fait uſage des cordes de Chanvre pour élever les matériaux de ces édifices effrayans, dont

dont l'hiſtoire ancienne fait mention ; mais nous apprenons d'Herodote, que de ſon tems, les Thraces cultivoient une plante aſſez approchante de celle du Lin, & qu'ils l'employoient également à faire des vêtemens qui ne le cédoient point à ceux de cette dernière plante.

Comme le Chanvre & le Lin exigent à peu-près les mêmes apprêts, on peut conjecturer que leurs uſages furent connus en même tems. Si l'Ecriture ſainte ſemble ne parler que du Lin, c'eſt que ſa dénomination doit être priſe pour une de ces expreſſions génériques, ſous leſquelles on comprend toutes les eſpéces différentes. Les Grecs tiroient d'Eſpagne une autre ſorte de plante filamenteuſe (*Spartum*, ſorte de jonc ou genet d'Eſpagne), pour leur Marine & la ſuture de leurs Vaiſſeaux ; mais ils donnoient la préférence aux cor-

des de chanvre, pour les autres usages.

De la Fabrique des Toiles.

Les Romains employoient également cette plante, à la fabrication des Toiles & des cordages, aux exercices de guerre, & à ceux du labourage. Mais ce n'est que sous les Empereurs qu'ils commencèrent à faire usage des Toiles de lin; la manière de les fabriquer leur étoit venue d'Egypte & de Phenicie. Il y a aujourd'hui bien des sortes de Toiles que l'on distingue par les noms des endroits où on les fabrique, par les différents usages auxquels on les emploie, par les différents apprêts qu'elles ont reçûs. Comme elles occupent un grand nombre d'hommes, & qu'elles font valoir les productions de l'agriculture, on les a toujours considerées comme une des branches les plus importantes du Commerce d'une Nation. Aussi tous les Etats commerçants, en ont fait un

de leurs objets capitaux. La majeure quantité des Toiles de lin & de chanvre qui se consomment en France, sortent des Fabriques du Royaume. Les belles Toiles de Flandres, de Bretagne, sont fort estimées par leur fineſſe, leur blancheur, la bonté & l'égalité de leur fil. Il s'exporte une grande partie de ces Toiles, & d'autres plus communes en Espagne, dans l'Amerique Espagnole, & aux Colonies Françoises. Cette grande quantité de Toiles qui se fabriquent en France, n'empêche cependant pas, que l'on n'en tire de l'Etranger de différentes sortes. Les laborieux Hollandois, nous en fourniſſent de très-belles bien connues, sous le nom de Toiles de Hollande. Ces Toiles quoiqu'extremement fines, sont très-unies, très-serrées & très-fermes. Elles-ont sur-tout une blancheur éblouiſſante, que pluſieurs ont attribué aux pro-

priétés des cendres gravelées de Moscovie, dont se servent les Habitans de Harlem dans leurs blanchisseries, & à l'eau des Dunes, qui se filtrant à travers le sable, a pû obtenir une qualité plus propre pour le blanchiment de la Toile. L'attention des Habitans de Harlem à n'employer que les préparations qui fatiguent le linge le moins qu'il est possible, a encore beaucoup contribué à faire estimer ces blanchisseries. La Sicile & plusieurs Provinces étrangères, y envoyent une grande partie de leurs Toiles. Elles en sortent avec un nouveau lustre, qui les fait quelquefois vendre pour des Toiles de Hollande. Celles de la Province de Frise, ont la préférence sur toutes les autres. Il s'en fabrique aussi de très-belles en Allemagne, & à bon marché. Les Anglois en consommoient autrefois beaucoup; mais depuis quelques an-

nées, la Grande-Bretagne, l'Irlande principalement, a beaucoup perfectionné ſes Manufactures de Toiles. Tous les autres Etats, ont ſuivi ſon exemple.

Des Perſes & des Indiennes.

Cependant, il reſte encore beaucoup à faire, puiſque l'Europe eſt obligé de tirer des Indes pour des ſommes immenſes de toiles de coton. Ces toiles ſont même devenues néceſſaires pour le Commerce de Guinée, pour la Côte d'Angola, pour les Colonies des Iſles à ſucre, où la chaleur du climat ne permet pas aux femmes de porter ces lourdes étoffes de laine & de coton fabriquées en Europe, & encore moins nos étoffes de ſoie qui durent trop peu, & qui d'ailleurs, n'ont pas l'avantage de paſſer à la leſſive. Pluſieurs Nations de l'Europe, qui n'ont point aſſez de Manufactures à leurs uſages, préférent auſſi les Perſes, les Indiennes, ſoit par goût,

soit par politique, soit même pour le bon marché, aux étoffes fabriquées chez leurs voisins ; c'est ce qui a engagé les Etats commerçants, à faire le trafic de ces Toiles. Mais ceux, qui comme la France, l'Angleterre, ont une culture à vivifier, qui reçoivent de leurs Fabriques, les étoffes nécessaires à leurs vêtemens, ont defendu chez eux la consommation de celles des Indes, dans la crainte de porter préjudice à leurs tapisseries, siamoises, cotonades, brocatelles, petites étoffes de laine, & pour ne pas priver le peuple de son travail, l'Etat de sa population, & les terres de ces nombreux troupeaux qui les engraissent. Ces défenses n'ont pas toujours eu leur exécution, parce qu'il est bien difficile, lorsque l'intérêt parle, lorsque tout invite le contrebandier, que la Loi soit suivie ; parce qu'aussi, la partie la plus nombreuse de la Nation, trouve son compte à l'en-

freindre par le bon marché de l'étoffe, par son usé, par la propriété qu'elle a, de n'être point attaquée par les vers, de recouvrer son premier lustre, lorsqu'elle a été savonnée, de pouvoir être portée en toute saison, avec le simple changement d'une doublure. Ce que nous avons de mieux à opposer aux porcelaines si recherchées de Saxe, de la Chine, du Japon, est la belle porcelaine de France. De même, nous ne parviendrons jamais plus surement, à arrêter le cours prodigieux des toiles peintes étrangères, que par une nouvelle toile peinte. D'ailleurs, l'avantage pour la plus grande partie du Peuple, d'être habillée proprement & à bon marché avec ces toiles, la nécessité dont elles sont pour le Commerce avec les pays chauds, ont dû tenter les Nations commerçantes, de les fabriquer chez elles, de les imprimer, de les teindre. Les Anglois, les

Hollandois, les Suiſſes, ont commencé à s'adonner à ces ſortes de Fabriques. Les François pouroient également imiter les Perſes, les Indiennes, & s'exempter par ce moyen, du tribut qu'ils payent aux Orientaux, & même à leurs voiſins. Ils ont des Colonies qui leur fourniſſent du coton ; celui qu'ils tirent du Levant, eſt échangé contre leurs draps, leurs ſucres, & peut être regardé en quelque ſorte, comme une production du pays. Ainſi, ce n'eſt pas la matière première qui leur manque ; il y a même lieu de croire, que la ſupériorité de leur goût dans le deſſein, & la richeſſe de l'invention de leurs Artiſtes, feroient donner la préférence à leurs étoffes dans les marchés étrangers. Les Pekins, qu'un Fabriquant de Lyon a ſçu déja ſi bien imiter, ou plutôt ſurpaſſer, ſont de toute beauté pour l'éclat des couleurs, & ſingulièrement, pour le

choix & l'élegance des deſſeins. On pourroit également imiter les plus belles Perſes, par des batiſtes que l'on peindroit. Le pinceau rendroit facilement, ce que nos étoffes les mieux nuées ne peuvent pas même imiter, ces teintes ſi délicates & ſi bien degradées, que l'on remarque dans les fleurs ; & au lieu de ces barbouillages plaqués des Indiens, on verroit ſortir de nos Fabriques, des tableaux toujours variés, toujours agréables. Je crois bien que nous aurons d'abord de la peine à obtenir une main d'œuvre à auſſi bon marché que les Indiens. Mais que ne peuvent faire la concurrence & les encouragements ? C'eſt par les ſecours propices du Souverain, que les Saxons ſont parvenus à faire des porcelaines plus recherchées que celles des Indes, & que Séve à ſurpaſſé Meiſſen.

La Soie a été connue bien poſté- De la Soie

rieurement au lin & au chanvre. Dans l'hiſtoire Romaine, il eſt parlé d'une Soie, qui ſous l'Empereur Aurelien, ſe vendoit au poids de l'or ; les Sçavans ont toujours été partagés ſur l'eſpéce de cette Soie. Les vers qui nous donne ce fil doux, luſtré & extrêmement delié, la matière de nos plus belles Manufactures, eſt originaire de Perſe, ou du moins, c'eſt de cette riche Contrée que nous ſont venus tous ceux que l'on a depuis élevés en Europe. A méſure que l'on a mieux connu l'uſage de cette précieuſe dépouille, les Nations commerçantes, ont cherché à multiplier chez eux, les inſectes laborieux qui la produiſent ; mais tout climat n'eſt pas propre à les élever. En France, il n'y a que les Provinces Meridionales de ce Royaume qui s'appliquent à la culture de la Soie. L'Eſpagne en recueille beaucoup : ſes Soies de Grenade ſont

sur-tout fort estimées ; elles sont très-fines & très-unies. Les plus belles Soies torses, sont faites de Soies de Grenade. La Sicile est encore très-riche par ses Soies ; les Florentins, les Genois & les Luquois, en font le principal négoce : une partie de ces Soies, consiste en Soies greges, l'autre en organcins ou Soies montées. Independamment des Soies greges, l'Italie fournit aussi des Soies toutes appretées. Les Organcins de Boulogne, ainsi que ceux de Messine en Sicile, entrent dans les Fabriques des plus belles étoffes de Lyon & de Tours ; mais la majeure quantité des Soies greges qui se consomment en France, nous viennent de Perse & de différentes contrées du Levant, par la voie de Smirne. On en distingue de bien des sortes ; mais on a toujours fort recherché la Soie Scherbaffi, que l'on recueille dans la Province de Guilan en Perse,

parce que son brin est delié, flexible, & plus aisé à tirer que celui des autres Soies; la couleur en est jaune & rarement blanche. La Soie de Bourme au contraire, est presque toute blanche, & le brin en est aussi très-delié; mais moins doux, moins flexible, que celui de la Soie Scherbaffi. La Soie ardassine de première qualité, ne le cede point à la bourme, & en général le brin en est aussi fin, mais plus lâche & extrêmement luisant. Les Soies ardasses, sont les plus grossières de toutes les Soies de Perse, & le rébut en quelque sorte, de chaque espéce. Elles sont chargées d'une ligature, qui n'est bonne à rien; & en général, elles sont peu récherchées, parce qu'independamment de leur mauvaise qualité, elles sont encore fraudées; on trouve quelquefois de l'étoupe de Soie dans le fond des masses. Les différentes espéces de Soie que fourniſſent les Isles de l'Archipel, de

Thermie, de Zago, &c. ſont également peu eſtimées, le fil en eſt dur, & ſe rompt aiſément au travail. A l'égard des Soies de Perſe, les cruelles guerres qui déchirent cette Contrée depuis long-tems, en ont beaucoup diminué l'exportation qui ſe fait à Smirne par les caravanes. Son prix pour cette raiſon eſt beaucoup augmenté. On a encore attribué la diminution du Commerce des Echelles du Levant, par rapport aux Soies de Perſe, diminution qui nous a été ſi contraire pendant pluſieurs années, au droit de *Tranſit* par les Etats de Ruſſie, que les Anglois obtinrent de l'Imperatrice. En conſequence de ce droit, ils avoient établi des Comptoirs & des Magaſins ſur les Côtes Meridionales de la Mer Caſpienne, où ils raſſembloient toutes les plus belles Soies de Perſe, qu'ils faiſoient paſſer enſuite à Aſtracan, & delà juſqu'au Lac de Woronitz par le

Volga & le Don ; mais ils ne jouirent pas long-tems des fruits de leurs travaux. Les Turcs qui voyoient avec regret, une des principales sources de leur Commerce s'écouler à travers un pays étranger, ne négligèrent rien pour lui faire réprendre son premier cours. Les Comptoirs des Anglois furent pillés ; d'un autre côté, la Russie a réfusé de renouveller le traité de *Transit* qu'elle avoit accordé à la Compagnie Angloise du Commerce du Levant. Ainsi, il y a lieu d'espérer, si la Perse devient tranquile, que les Soies abonderont davantage à Smirne, & qu'elles baisseront de nouveau. Les François & les Anglois, sont ceux qui achetent le plus de cette Soie du Levant : il en passe très-peu en Hollande, encore moins à Livourne, & point du tout à Venise. Nous avons dit, que la Scherbaffi & l'Ardassine, étoient les qualités de Soie

les plus récherchées ; cependant, les Anglois préférent à cette dernière, la Soie de Bourme, parce qu'ils veulent le brin le plus delié qu'il eſt poſſible de trouver. Autrefois, quand les caravanes de Perſe arrivoient, ils alloient viſiter la Soie, la diſtinguoient en trois claſſes, & n'en prenoient ordinairement que de la première, rarement de la ſeconde. Aujourd'hui les Marchands Perſans ne leur permettent plus de faire cette ſéparation ou ce cerniſſage avant l'achat ; mais il ſe fait toujours après par ceux qui font le Commerce de Soie, & chaque balle eſt ordinairement compoſée de trois qualités différentes : la plus baſſe ſert de couverture dans l'emballage. L'Indouſtan & la Chine ſi riches en productions de toute eſpéce, le ſont encore beaucoup en Soie ; mais il en paſſe très-peu en Europe, parce que les Hollandois qui en font le

principal commerce, trouvent plus leur compte à l'échanger en d'autres climats contre différentes marchandises, & parce qu'elle ne seroit pas aussi estimée en Europe pour l'usage des Fabriques, que celle qui nous vient du Levant. Leurs Soies ouvrées, peuvent paroître très-belles à la vue, & au toucher; mais elles sont pour l'ordinaire d'un si mauvais devidage, & le dechet en est si considérable, qu'on leur préférera toujours les Organcins d'Italie & de Sicile.

Des Fabriques d'Etoffes de Soie.

A mesure que l'on sçut se procurer une recolte plus abondante de ce précieux duvet que donne le Vers à Soie; à mesure que le luxe, ou plutôt, ce goût, pour ce qui porte avec soi une idée d'opulence & de commodité, fut plus répandu, les Fabriques de Soie, se multiplièrent. L'histoire nous apprend, qu'elles n'étoient pas encore

bien

bien communes sous les Empereurs Romains. Quand Jules-César voulut donner au Peuple le spectacle de la plus grande magnificence, il en couvrit le Théâtre à une répréſentation de jeux. Sous Tibère, le Senat Romain rendit un decret, pour défendre aux hommes de se déshonorer par des vêtemens de Soie, (c'est l'expression de Tacite, *ne vestis serica viros foedaret*) preuve bien certaine, que ces Etoffes n'étoient pas encore repandues. On les regardoit pour cette raison, comme le signe du plus grand luxe, & destinées au sexe le plus vain : ces Etoffes, qui la plûpart, venoient de l'Isle de Coos ou de l'Assyrie, étoient melées de Soie & de lin, & connues sous le nom de *Subsericæ ;* mais depuis Heliogabales, elles furent toutes de Soie *Holosericæ.*

Les premières Manufactures de Soie que nous connoissons, furent établies

par les soins de Justinien, à Constantinople, à Athenes, à Thebes, à Corinthe. Vers l'an 1130 de l'ére vulgaire, Roger Roi de Sicile, ayant fait la conquête de la plûpart de ces villes de Grece, amena avec lui plusieurs de leurs Fabriquants, & favorisa leurs établissemens à Palerme & dans la Calabre, d'où ces Manufactures se répandirent bientôt dans le reste de l'Italie, & même en Espagne. Venise, maîtresse du Commerce de la méditerannée, & en correspondance avec les villes de Grece, avoit été long-tems seule en possession de ce riche trafic d'Etoffes. Pour en empêcher une trop grande consommation chez elle, consommation qui auroit nui à son Commerce extérieur, l'usage des habillemens de Soie, ne fut permis qu'aux nobles Venitiens. Cette sage politique contribua même à rendre les Nations étrangères plus curieuses de ces Etoffes.

On les jugea très-prétieuſes, puiſqu'une Republique auſſi riche que Veniſe, les regardoit comme une decoration réſervée à la Nobleſſe. Les Etoffes de la Grece, ayant attiré toute l'attention des Peuples conſommateurs, les Venitiens s'étoient appliqués à imiter ces Etoffes par la forme, & avoient travaillé habilement à donner aux leurs, une qualité qui pût les faire regarder comme ſupérieures, afin d'obtenir une préférence. Leur grande œconomie, les loix ſomptuaires qui rendirent chez eux la main d'œuvre à bon marché, l'exemption de tous droits ſur les Etoffes exportées, leur aſſurèrent encore long-tems cette branche utile de Commerce; ce ne fut que ſous Louis XI & en l'année 1470 que ces Fabriques de ſoieries paſſérent en France. On leur forma un établiſſement à Tours, ſous la conduite de quelques Ouvriers qui furent appellés de Gennes, de Veniſe,

de Florence, de Grece même. Henri II, suivant les vues de ce Prince, fit planter des mûriers blancs dans les Provinces Méridionales de ses Etats. Les guerres civiles, ayant interrompu l'effet d'un réglément si utile, ces Manufactures trouvèrent un Restaurateur dans Henri le Grand : mais ce n'est que sous Louis XIV qu'elles parvinrent à ce point de perfection, où on les voit aujourd'hui. M. Colbert, ce Ministre, qui a fait tant de bien à la France, & qui connoissoit les difficultés toujours attachées aux Entreprises, sollicita auprès de son Maître, le précieux devoir, de répandre sur l'industrie, les graces dont elle a besoin ; il examina, & fit un rapport exacte au Conseil, de tous les Mémoires qui avoient pour objet, le progrès des Manufactures. Ce sont des Fabriques de soierie qui ont élevé la ville de Lyon au rang des plus commerçantes

& des plus floriſſantes villes de l'Europe. Les Pays étrangers ſemblent aujourd'hui contribuer à l'entretien de ſes Manufactures. l'Italie lui fournit ſes Soies les plus précieuſes, l'Eſpagne lui envoie auſſi des Soies, des drogues pour la teinture, & des lingots d'or & d'argent. Ses Ouvriers ſont choiſis parmi les plus habiles, & ſes Deſſinateurs, ne le cedent à aucun Artiſte en ce genre. Il faut avouer auſſi, que rien n'approche des Etoffes de Lyon, pour la perfection du travail, l'éclat des couleurs, & le choix toujours varié des deſſeins. Les Princes Allemans, ſi magnifiques dans leurs vêtemens, n'emploient d'autres Etoffes, que celles qui ſortent des Fabriques de cette ville.

Des Fabriques en général.

Comme chaque Nation a aujourd'hui ſes Manufactures, c'eſt à obtenir un plus grand debit chez l'Etranger, que tendent les efforts de celles

qui connoiſſent le mieux leurs intérêts. On a d'abord travaillé en France à obtenir cette plus grande conſommation, par une multitude de réglémens qui ſtatuent ſur la largeur des Etoffes, ſur leur longueur, ſur la quantité des portées qu'elles doivent avoir; ſur la qualité de la matière qui y doit être employée. On a nommé des Inſpecteurs, pour faire obſerver ces réglémens à la rigueur; on leur a enjoint » de tenir les Jurés dans leur devoir, » & d'imprimer la crainte dans l'eſprit » des Ouvriers & des Façonniers. « Il falloit auſſi ordonner au conſommateur étranger, de ne point varier dans ſes goûts, de continuer à s'habiller d'une Etoffe telle que les réglémens exigent qu'elle ſoit fabriquée: il falloit de plus, empêcher les Manufacturiers des autres Nations, de fabriquer des étoffes à meilleur compte. L'expérience & la réflexion ont enfin

appris, que la vente, dependant du goût & du caprice toujours changeants, il étoit néceſſaire de laiſſer au Fabriquant, la liberté d'en ſuivre les variations, de faire tous les aſſortimens poſſibles, & au meilleur compte; parce que le Conſommateur, ne veut ou ne peut pas, toujours payer le meilleur, & parce que le plus grand nombre préfére une étoffe légère, mince, mais qui a de l'éclat, & qui eſt à bon marché, à une étoffe mieux travaillée, plus durable; mais qui eſt à un plus haut prix. » Si nous voulons diſoit » M. Davenant aux Anglois, faire le » Commerce du monde, il faut imiter » les Hollandois, qui dans chaque » claſſe, font le meilleur & le pire: » par cette conduite, nous ſerons en » état de ſervir tous les pays, chacun » ſuivant ſon caprice. « Ce conſeil avoit été donné aux Hollandois, par le Penſionnaire Jean de Wit lui-même,

ce Citoyen qui connoiſſoit ſi bien les intérêts de ſa Patrie & du Commerce. » C'eſt encore une choſe inutile & très-dommageable, dit-il » dans ſes Mémoires, de borner les » Manufactures par des hales ou des » corps de métiers, par des Directeurs ou Prevots, (ou Inſpecteurs) » & d'ordonner de quelle manière les » ouvrages que l'on debite dans les » pays étrangers, doivent être faits. Il » paroît riſible, de vouloir contraindre » les Etrangers d'acheter de nous, » telles marchandiſes, & faites de la » manière qu'il nous plaît ; ou de » prétendre, que les autres ne feront » pas les marchandiſes que nous de- » fendons. Le Commerce veut être » libre. Chaque Marchand achete les » choſes qu'il trouve bonnes, & il eſt » naturel que les Ouvriers fabri- » quent les étoffes, de la manière la » plus favorable pour le debit. «

Les

Les Venitiens avoient autrefois une très-belle Fabrique de draps fins, dont le ſuccès étoit conſidérable en Italie & au Levant ; mais parce qu'ils ont voulu obliger leurs Ouvriers à ſe conformer aux uſages & aux réglémens propres à leur Pays, ils ont perdu le fruit de cet établiſſement. Don Jeronimo Uſtariz attribue à la même cauſe la décadence des Manufactures de Ségovie. Les Fabriquants Anglois & Hollandois ont profité de ces exemples, & ſe ſont appliqués à diminuer les prix, ſpécialement à l'égard des étoffes légères. Ils les relevent par une grande recherche ſur les teintes, ſur les apprêts, & ſur tout ce qui peut être favorable au coup d'œil. Leurs Ouvriers ont grand ſoin d'aſſortir les filages de la trame & de la chaîne, & de les frapper également ; ce qui rend l'étoffe plus ronde, plus unie, plus égale, & lui fait donner la préfé-

rence par l'Acheteur, ſur une autre plus fine.

Les Suiſſes moins induſtrieux, mais plus œconomes, imitent toutes les Fabriques qui ont quelques ſuccès, & les repandent par-tout, parce qu'ils les exécutent en moindre qualité, il eſt vrai, mais à bien plus bas prix. Les loix donc, qui obligeroient les Manufacturiers à ne fabriquer que des draps forts & pleins, par exemple, ou qui borneroient ces Manufacturiers à certaines qualités, avanceroient peut-être la perfection des Fabriques; mais ruineroient les avantages que l'on doit en attendre, avantages qui conſiſtent indubitablement à s'attirer la préférence de toutes les claſſes de Conſommateurs. Auſſi, le premier privilége que l'on a accordé à ceux, qui depuis quinze ou vingt ans ont entrepris de nouvelles Manufactures en France, eſt la franchiſe de toute inſ-

pection & réglément : mais on a toujours veillé avec soin sur la fidélité des marques, qui assurent le Consommateur de la qualité & de l'espéce de marchandise qu'il achete. Lorsque l'Acheteur ne peut compter sur la marque du Manufacturier, la consommation de la marchandise se trouve nécessairement arrêtée ; souvent même il abandonne ces marchandises, où les plombs & les marques indiquent autre chose que ce qui existe réellement, pour d'autres, où il n'aura pas de pareilles surprises à craindre. Le bon marché n'a pas moins contribué à favoriser la consommation des Fabriques chez l'Etranger ; mais comment est-on parvenu à obtenir ce bon marché? par l'abondance des matières premières, par la concurrence des Ouvriers, le bas prix de la main d'œuvre & de l'argent, la modicité des droits & des frais de transport.

De l'abondance des matières premières.

C'eſt un principe reconnu, que la meilleur manière d'exporter le ſuperflu de ſes productions naturelles, eſt de le mettre en œuvre auparavant. Mais lorſque l'Etranger peut trouver ailleurs des matières premières à auſſi bon compte, & de la même qualité que celles que l'on recueille chez-ſoi, on a regardé avec raiſon comme une bonne méthode, de lui permettre l'extraction de ce ſuperflu. Autrement, l'on arrête l'accroiſſement de ſes productions naturelles, parce que le Colon qui appréhende que l'abondance de la denrée ne l'aviliſſe, n'en cultive que ce qu'il lui faut pour ſon trafic. D'ailleurs, ce ſuperflu peut tenter par le bon marché des Peuples qui s'en paſſeroient aiſément, contribuer par conſequent à diminuer chez ces Peuples, les travaux de l'agriculture & de l'induſtrie. Afin cependant, que les Fabriques puiſſent toujours ſe pourvoir à meilleur marché

que l'Etranger, on a proposé de suivre la police indiquée pour les grains, d'établir un prix courant dans les Ports, au-dessus duquel, l'exportation seroit defendue. Par ce moyen, le Cultivateur ne craindroit plus l'abondance, & les Manufacturiers auroient leurs provisions assurées & toujours à bon marché. Si ces matières premières ne se trouvent pas de la même bonté dans d'autres Pays, point de doute que la sortie doit en être absolument prohibée. Sur ce principe, l'Angleterre a defendu l'exportation de ses laines; mais leurs qualités que les Anglois regardent comme uniques, sont-elles aussi difficiles à être remplacées qu'ils le pensent?

De la Concurrence.

La Concurrence a contribué au bon marché des Fabriques, parce que n'étant autre chose que le concours de plusieurs pour obtenir une préférence, l'avantage qui doit en résulter, est de

multiplier les objets de préférence, d'en faire baiſſer le prix en même-tems qu'elle les porte à leur perfection. On a remarqué, que ſi les beſoins ont enfanté les Arts, la concurrence les a élevés. Mieux une Nation a ſçu introduire chez-elle cette concurrence dans tous les objets qui font la matière du Commerce, plus elle s'eſt aſſurée de réuſſir & de ſurpaſſer les autres Peuples dans la vente de ces mêmes objets. La Grande-Bretagne a rendu libre chez-elle la vente des grains, & cet Etat qui étoit obligé autrefois de tirer des proviſions de bled de la Pologne, en fournit aujourd'hui aux autres Nations. C'eſt ſur ce même principe de concurrence, que l'on a regardé, comme préjudiciable à l'émulation & aux progrès des Arts, tous ces priviléges accordés à des corps de métiers, priviléges dont ces aſſociations particulières ſe font un rempart contre

l'induſtrie, qui voudroit partager avec elles le benefice des Arts & du Commerce.

Des corps de Métiers.

Ces aſſociations ſont fort anciennes en France, & l'on trouve des traces de leurs établiſſemens, juſques ſous la ſeconde Race. Mais ces Sociétés dans leur origine, n'étoient qu'une Société d'hommes, que la reſſemblance de Profeſſion avoit réunis ſous une forme de regie commune. Elles n'ont eu de Statuts autoriſés par les Magiſtrats ou par Lettres Patentes, que vers le douziéme ou treiziéme ſiécle. Ces Sociétés politiques furent d'abord peu nombreuſes. Peut-être même les corps des Marchands de Paris étoient-ils fixés aux ſix, qui portent encore le nom des ſix premiers Corps. A meſure que les Arts ont fait plus de progrès, que le Commerce eſt devenu une mine plus abondante de richeſſes, chaque Particulier a voulu y prendre part. Le

nombre des Communautés s'eſt ſucceſſivement augmenté par les Edits de Charles IX, de Henri IV, de Louis XIV, & par le ſyſtême adopté de réduire tout en corps de Jurande. Comme les premières Communautés propoſérent elles-mêmes leurs réglémens, on penſe bien qu'elles les dreſſérent conformement à leurs intérêts. Ces premiers réglémens ont ſervi de modele à ceux qui ont été propoſés depuis; auſſi remarque-t-on, qu'ils paroiſſent tous copiés les uns ſur les autres, & dictés par ce même eſprit d'intérêt particulier. Chaque Article ſemble être dreſſé pour empêcher le partage des priviléges, & reſtraindre le nombre des Maîtres; pour ſemer la route qui conduit à l'Art, de tous les frais & de tous les obſtacles poſſibles. On voit à Londres & dans pluſieurs autres villes d'Angleterre, de ſemblables Sociétés, où il n'eſt pas

permis aux Etrangers d'entrer, même à prix d'argent. La Nation depuis long-tems réclame contre cette injuſte excluſion; mais les circonſtances ont toujours favoriſé ces Sociétés, & elles ſe ſont maintenues juſqu'a préſent dans leurs priviléges. Quelles-ont été les ſuites de cette politique? L'induſtrie étrangère & même nationale qui étoit venue chercher de l'occupation à Londres, s'en eſt éloignée, pour ſe retirer dans les villes ou les Arts étoient affranchis de toute ſervitude. Manchester, Leeds, Hallifax, Birmingham & pluſieurs autres poſſédent aujourd'hui des Manufactures, plus nombreuſes & plus belles que celles de la Capitale. C'eſt du moins un avantage pour l'Angleterre, d'avoir des villes, où les Ouvriers nationaux & étrangers puiſſent trouver un azile & de l'emploi, ſans être arrêté par le ſervice d'apprentif.

De l'Apprentiſſage.

On a repondu en faveur de ce ſervice, que les Manufactures ne peuvent être confiées à des mains ignorantes, que le Fabriquant peu inſtruit dégrade la marchandiſe aulieu de la perfectionner, qu'incapable de toute émulation qui ne ſe trouve que dans un Ouvrier jaloux de ſon ouvrage, habile par conſequent, il ne cherche point à ſe frayer de routes nouvelles. Ces réponſes ſeroient bonnes, ſi les Apprentiſſages remédioient à ces inconvéniens, ſi les épreuves, ſi les examens réquis par les Ordonnances ſe faiſoient avec exactitude; mais l'on ſçait quelle négligence on y apporte. Pluſieurs Communautés vous permettent même de racheter à prix d'argent, l'obligation de préſenter le chef-d'œuvre. Ceci montre bien que les Statuts ont été dreſſés, moins dans l'intention de faire de bons Ouvriers, que pour procurer de l'argent à la

Communauté. L'Apprentiſſage n'eſt qu'une raiſon de plus à ceux qui jouiſſent du bénéfice de travailler, d'exclure de ce bénéfice les Etrangers : noms qu'ils ont également donnés aux Sujets d'une Puiſſance étrangère, & à leurs compatriotes qui pourroient produire des preuves de leurs talens ; mais qui n'ont point eu le bonheur de naître dans la ville où ils veulent exercer leur Art, ou qui n'y ont pas fait leur Apprentiſſage. En ſuppoſant cet Apprentiſſage néceſſaire, on ſeroit toujours obligé de convenir que le tems en eſt beaucoup trop-long, que la meilleure & même la ſeule manière de s'aſſurer de la capacité d'un Ouvrier, eſt de le mettre à l'épreuve. Les Hollandois n'ont ni apprentiſſage ni maîtriſe, & leurs Fabriques n'en vont pas moins bien.

Il faut cependant reconnoître, que les Priviléges accordés à un établiſſe- Des Priviléges.

ment ou à un entrepriſe, ſont quelquefois néceſſaires pour le bien de la choſe : mais on les a toujours conſiderés comme contraires aux progrès du Commerce, lorſqu'ils ont été donnés en faveur des perſonnes, parce qu'ils nuiſent à la concurrence. Des compagnies excluſives ont ſouvent, pour cette raiſon, été enviſagées avec des yeux mecontens. On a regardé les prérogatives dont elles ont été gratifiées, comme l'ouvrage de cette faveur perſonnelle. On n'a pas toujours conſideré que les premiers établiſſemens doivent être encouragés, récompenſés ; qu'il en eſt pluſieurs au-deſſus des forces des particuliers ; que la concurrence, ſi elle étoit ouverte, detruiroit le Commerce, ou le rendroit nuiſible à la Nation. Dans un Pays barbare, comme a été la Ruſſie ſous Pierre le Grand, on a dû favoriſer de Priviléges excluſifs les Fabri-

quants étrangers, pour les attirer, les soutenir, les encourager. Mais lorsque le champ du Commerce, auparavant inculte, a été defriché; lorsque les Arts ont germé & donné des fruits en abondance, ils n'est plus nécessaire que d'accorder aux Artistes, protection & liberté. Les Priviléges sont les étais que l'on a dû employer pour soutenir l'industrie; mais qu'il faut ôter lorsque cette même industrie peut s'en passer. Ses branches moins resserrées donneront des fruits en plus grande abondance; & l'on peut rémarquer que les Etats aujourd'hui les plus commerçants, sont ceux qui accordent le moins de priviléges chez-eux. Des Ouvriers de toutes les Nations abondent en Hollande, parce qu'ils sont sûrs d'y jouir sans obstacles, des fruits de leurs travaux. Les François le voyent depuis long-tems: les *Corporations* néanmoins, & tous les

obſtacles pour parvenir aux maîtriſes, ſe ſont perpétués chez eux, & ſe perpétueront toujours, lorſque l'on écoutera les clameurs des Communautés d'Arts & Métiers, qui ſont autant de petites ſociétés qui ne voient rien au-dela de leurs intérêts particuliers; lorſque l'on s'arrêtera aux repréſentations de ceux, qui par la place qu'ils occupent, étant en quelque ſorte attachés aux anciens uſages, aux anciennes formalités, ne conſidèrent pas toujours, que ce qui pouvoit être avantageux autrefois pour un Etat, dont le principal Commerce conſiſtoit dans une circulation intérieure, devient inutile & même contraire aux intérêts de ce même Etat qui a des Rivaux à ſurpaſſer, une population à favoriſer, des Artiſtes étrangers & même nationnaux à retenir dans le ſein de la Nation, où il eſt parconſequent néceſſaire de faciliter à ces Ar-

tiſtes un établiſſement prompt & peu diſpendieux.

Du bas prix de la Main d'œuvre.

Le bas prix de la Main d'œuvre, qui eſt encore un moyen bien puiſſant pour obtenir les marchandiſes fabriquées à bon marché, eſt né de la concurrence des Ouvriers, & de l'abondance des denrées de première néceſſité. Toutes les machines ou toutes les inventions qui abregent le travail des hommes, ont facilité ce bon marché. Mais ces machines ou ces inventions nouvelles, n'ont point produit leur effet auſſi rapidement qu'elles auroient dû; parce que les craintes de pluſieurs Ouvriers à l'approche d'une invention nouvelle qui épargnoit leur travail, ont ſouvent porté le Miniſtre à la rejetter; parce que l'on n'a pas toujours fait attention qu'il y a une différence à admettre entre un Etat nullement commerçant, & un Etat qui a un Commerce ouvert avec l'Etran-

ger. Il peut être avantageux chez un Peuple depourvû de Commerce, de proscrire toutes les machines qui abregent le travail des Manufactures, afin de multiplier les genres d'occupation, & rétenir dans le sein de la Nation, la plus grande quantité d'hommes possible. Aussi nous voyons que les Etats les plus puissants, dont les vues n'étoient point encore tournées vers le Commerce, ont restraint l'usage des machines par des loix. Les Romains se servoient ordinairement de moulins à bras, & l'on peut augurer du silence d'Aristote, de Pline & de Sénéque, que les machines étoient en petit nombre & fort simples chez les Grecs & les Romains. L'Histoire de Moscovie nous a conservé l'anecdote de ce Duc, qui envoya en exil un homme qui lui offroit un projet pour remonter un batteau avec dix-huit Mercenaires, aulieu de cent dix qu'il en

en falloit auparavant. La multitude des hommes fait la puiſſance des Etats, & c'eſt une très-bonne maxime que de rejetter toutes les inventions qui abregent la main d'œuvre, lorſque l'on n'a point d'occupation à donner à ceux qui ont beſoin de travailler. Mais eſt-il à craindre dans un Etat commerçant que le travail manque ? Tant que l'on a des Concurrens dans le Commerce, il eſt prouvé qu'il reſte encore des Fabriques à étendre, une préférence à obtenir, ſoit par la perfection, ſoit par le bon marché des ouvrages. D'ailleurs il eſt toujours avantageux d'épargner les hommes, lorſque la culture manque de mains. C'eſt pour encourager cette même culture que l'on a deſiré que les Fabriques de draps, de toiles, de dentelles & autres, fuſſent établies dans les campagnes les plus éloignées des grandes villes. Le tranſport pour la capitale de marchandiſes toutes fa-

briquées, demande moins de chevaux & de Valets de voiture, que lorſqu'il faut envoyer les matériaux néceſſaires pour les Fabriques & la ſubſiſtance des Ouvriers qui y travaillent; cette moindre quantité de chevaux & de Valets, eſt donc autant d'épargné pour le labourage. Les denrées de la Province ſe trouvant conſommées par les Ouvriers, il ſe trouve auſſi plus d'égalité dans la circulation entre la Capitale & les Provinces, égalité que nous avons conſiderée dans la première Partie de cet Ouvrage, comme étant la ſituation la plus deſirable pour un Etat.

De la modicité du prix de l'argent.

Le prix de l'argent a beaucoup influé ſur les Manufactures & ſur le Commerce. Celui qui a eu beſoin de ce gage, l'a loué comme tout ce dont il a pû avoir beſoin; mais on a toujours deſiré, pour le bien de l'agriculture, des Manufactures & du Commerce que

le prix de ce louage fût peu considérable, parce qu'il absorbe les fruits de l'industrie lorsqu'il est trop haut. Le Cultivateur, le Manufacturier ou le Commerçant, qui voit qu'il lui en coûteroit plus en intérêts qu'il ne pourroit gagner, n'entreprend rien. Lorsque l'argent au contraire a été à bon marché, le travail a été encouragé, le Négociant qui régle son profit sur le taux de l'argent placé à intérêt, a donné ses marchandises à très-bon compte; & la Nation, toutes choses égales d'ailleurs, a ruiné les autres dans la concurrence. Aussi a-t-on toujours regardé comme une loi favorable au Commerce, celle qui réduiroit successivement le prix de l'argent: mais j'ose dire que cette loi seroit inutile, si le nombre des Emprunteurs reste toujours le même. Il faut que les affaires de la Société ayent leurs cours; on empruntera, & le Prêteur deman-

dera peut-être encore plus qu'auparavant, à cauſe du peril de la contravention. Ceux qui ſont verſés dans l'Hiſtoire Romaine, ſçavent avec combien peu de ſuccès les Romains travaillerent à réduire l'intérêt. La Loi qui l'a fixé en France à cinq pour cent, ne l'a point empeché de doubler & de tripler même dans bien des circonſtances. L'expérience d'ailleurs, nous a appris, que ſi cette Loi peut contenir le prix du prêt dans une certaine nature de conventions, dans les aliénations à conſtitution de rente, par exemple, elle ne peut rien ſur ſon taux dans le Commerce; que cette Loi même, qui n'a jamais empêché l'intérêt de monter, en a ſouvent arrêté la baiſſe au-deſſous de la fixation. C'eſt en multipliant les occupations, en ôtant toute occaſion aux Financiers de garder leur argent pour faire le pernicieux agiotage, que l'on eſt parvenu

plus ſurement à diminuer le prix des intérêts. Lorſque l'argent circule, lorſqu'un grand nombre de Citoyens s'enrichit & continue de s'enrichir par le travail, il eſt de néceſſité que le nombre des Emprunteurs diminue, & que celui des Préteurs augmente. Auſſitôt que le Commerce des Indes, la pêche, la navigation & la frugalité eurent multiplié en Hollande les mains de Commerce, & fait circuler dans l'Etat de nouvelles richeſſes, le prix de l'argent baiſſa de lui-même.

Des autres moyens d'encourager l'Induſtrie.

La direction d'un Magaſin public, dont l'objet ſeroit d'acheter du Fabriquant laborieux, mais dans le beſoin, les marchandiſes dont il n'a pû ſe défaire aſſez promptement, d'aider le Citoyen actif, mais malheureux, à ſoulever le poids que la pauvreté ſemble attacher aux mains de l'Induſtrie, de favoriſer la vente au dehors par une gratification à l'exportation, lorſque

la concurrence n'a pas encore pû mettre les marchandiſes nationales au taux des marchandiſes étrangères, deviendroit l'ame & le reſſort le plus ſûr, le plus puiſſant des Manufactures de la Nation. Il n'eſt pas même douteux, que cette Nation ne vît accroître ſa population aux depens de celle de l'Etranger; les hommes croiſſent & ſe multiplient en raiſon des facilités qu'ils trouvent pour ſubſiſter, & la patrie des pauvres eſt celle qui les nourrit. Un pareil établiſſement ſeroit ſur-tout néceſſaire chez une Nation depourvue de Manufactures, & qui voudroit s'exempter du tribut qu'elle paie à l'Etranger pour ſes vêtemens. L'Induſtrie a bien des obſtacles à vaincre, bien des dépenſes au-deſſus de ſes forces, bien des Concurrens jaloux qui l'empêchent de s'élever : il lui faut donc non-ſeulement un Conſeil éclairé qui la guide, mais encore une main

bienfaisante qui la soutienne. Nous avons l'exemple d'un pareil établissement dans l'Histoire du Commerce Danois. Comme cet établissement présente le tableau de l'Industrie naissante, des difficultés qu'elle doit surmonter, des soins qu'exige sa culture, le détail ne peut manquer d'en être interressant. Christiern VI le Restaurateur des Manufactures chez les Danois, dans le dessein de faire fleurir le Commerce, établit dans sa Capitale une direction particulière sous le nom de *Direction* ou *Magasin général*, & la chargea d'éclairer la conduite des Négocians, de leur donner en meme-temps des secours & des facilités pour le debit de ce qui seroit fabriqué, d'assurer les avances de deniers faites par le Roi, & l'exécution de ses ordres & de ceux de son Conseil dans tout ce qui regarde les Manufactures. Ce Magasin, dans son origine, devoit être

pourvû des matières néceſſaires aux Fabriques, les tirer de la première main, les fournir au prix courant aux Fabriquants ; prendre & acheter d'eux leurs draps & leurs étoffes, & les payer, ſoit en argent, ſoit en matières premières. Cette inſtitution du nouveau Magaſin, quoique très-bonne en elle-même, n'eut cependant pas tout le ſuccès que l'on pouvoit en attendre. Le Magaſin en peu d'années ſe trouva rempli de draps & d'étoffes de toute ſorte, parce que les Marchands, peu empreſſés d'entrer dans les idées du gouvernement, continuoient à s'aſſortir chez l'Etranger. Il reſtoit un moyen pour arrêter cet abus, c'étoit de hauſſer les droits établis ſur diverſes marchandiſes étrangères, & d'accorder au Magaſin la permiſſion de vendre en détail ; mais pouvoit-on eſpérer que la préférence ſeroit donnée aux étoffes du pays, tant que les Boutiques ſeroient remplies

remplies d'étoffes étrangères, plus belles, mieux fabriquées & à meilleur marché ? Le Roi prit donc le parti de les interdire, & il fut ordonné aux Marchands d'apporter devant des Commissaires nommés à cet effet, les draps & les étoffes de laine provenant de Fabriques étrangères ; d'en produire les Factures, & comptes quittancés, pour choisir & recevoir à leur place les marchandises du Magasin. Les Négocians se conformèrent à cette ordonnance, l'échange se fit, les étoffes étrangères furent envoyées au dehors, pour le compte du Roi, & l'on retira la permission qui avoit été accordée à la Direction de vendre en détail, permission qui étoit contraire aux intérêts des Marchands ; mais dont ils n'étoient pas en droit de se plaindre. Actuellement, les Fabriquans auxquels le Gouvernement accorde un crédit, peuvent par eux-

mêmes ou par d'autres, faire venir de la première main, & adresser au Magasin les matières nécessaires pour leurs Fabriques. La Direction les reçoit, les paie & les délivre ensuite au prix coûtant, sans gain & sans intérêt. Ce crédit est rempli jusqu'à concurrence de la somme accordée par le Roi, & renouvellé à mesure que le Fabriquant fait des remboursemens. Autrefois, le Magasin faisoit venir pour son compte les matières premières; mais par l'esprit de son établissement ne gagnant jamais sur le Fabriquant, & parconsequent ne pouvant jamais vendre lorsque le prix des marchandises haussoit, ou du moins, lorsqu'il ne baissoit pas, il a été forcé, pour ne pas perdre continuellement, de changer de méthode à cet égard. Un Fabriquant qui a achevé une piéce d'étoffe, & qui ne trouve pas à s'en défaire, peut, s'il a besoin

d'argent, la porter au Magasin, & emprunter les deux tiers de sa valeur. On lui prête cet argent sans intérêt, & le tiers restant lui est compté aussitôt que la piéce est vendue. Auparavant la Direction achetoit à forfait; mais il en résultoit tant d'abus & d'inconvéniens, que l'on a été contraint d'y renoncer. Si le Marchand ne veut ou ne peut payer le Fabriquant, il lui donne son billet, dans lequel il spécifie la qualité, le prix, l'aunage & le numero de la marchandise qui lui a été livrée. Le Magasin acquite ce billet à la présentation, & il accorde au Marchand un crédit de 18 mois à raison de 4 pour $\frac{0}{0}$. Lorsque la Cour, les Provinces, les Compagnies Royales, ont besoin d'une certaine quantité de marchandises des Fabriques, la Direction se charge de les commander, d'en faire la distribution entre les Ouvriers, & de les aider par des secours suc-

ceſſifs à remplir cette commiſſion.

Des Arts liberaux & du Luxe.

Les véritables beſoins de la nature avoient donné naiſſance aux Arts utiles : l'amour de nous-mêmes & l'ennui qui nous obſede, produiſirent les Arts agréables. Lorſque l'homme a ſatisfait à ce que la nature exige, ſon ſoin le plus cher, eſt de promener ſa vue autour de lui, & de s'arrêter ſur les objets qui portent à ſon cœur, une impreſſion capable de le diſtraire. C'eſt de ce goût qu'ont les hommes pour ce qui peut les dérober à eux-mêmes, que les Artiſtes ont tiré le prix le plus certain de leurs travaux. Les chefs-d'œuvres qu'ils ont produit, ſont devenus une branche d'autant plus conſidérable du Commerce extérieur d'une Nation, qu'en donnant très-peu, elle a reçu beaucoup. Lorſque le Czar Pierre, dans le voyage qu'il fit à Londres, paya un Portrait cent guinées, il conſomma vraiſemblable-

ment, le profit que faisoit à sa Nation 2400 Ouvriers Russiens occupés à raison de 20 sols par jour, à débiter du bois de charpente pour l'Etranger. En supposant qu'il y ait équilibre dans la balance du Commerce de deux Nations; si l'une trafique en Peintures seulement, & l'autre en planches, il est évident qu'il pourra y avoir dans la dernière, 2400 Citoyens occupés, contre un dans la première; que celle-ci recevra parconsequent, une somme d'argent aussi considérable, & qu'elle aura de plus, 2399 Sujets en état d'être employés à d'autres objets utiles pour le Commerce. Les Fêtes & les Spectacles, n'ont jamais pû être trop magnifiques, trop multipliés dans un Etat opulent; l'Etranger y porte toujours sans rien remporter. La stérile Attique, devenue le domicile des beaux Arts, devînt aussitôt le rendez-vous des Citoyens les plus riches de la

Grece. Ils contribuèrent par leurs dépenſes, à fournir aux Athéniens, ces ſommes immenſes qu'ils employèrent en édifices, en Vaiſſeaux, en Troupes, pour ſoutenir leur gloire en tout genre. Une réflexion bien capable d'arrêter les déclamations vagues contre le Luxe & ſes Fabriques, c'eſt que dans un Etat, il y a un rapport quelconque entre le produit de l'agriculture, & la conſommation néceſſaire pour la ſubſiſtance des Habitans. Si l'on veut accroître le nombre des Conſommateurs, il faut donc faire entrer dans l'Etat, une partie des denrées qui ſe recueillent au dehors; or, on ne peut déterminer les riches Propriétaires étrangers à donner le ſuperflu des productions de leurs terres, qu'en irritant leur goût, en leur préſentant des objets qui peuvent contribuer à leur agrément & à leurs plaiſirs. La Hollande n'auroit pas de quoi faire ſub-

ſiſter la moitié de ſes Habitans, ſi elle ne changeoit continuellement ſon travail & ſon induſtrie contre les denrées de ſes Voiſins : Dantzick, Hambourg, ſe nourriſſent des bleds de la Pologne. Moins un Etat a donné du produit de ſes terres, plus il lui en eſt reſté pour la ſubſiſtance de ſes Citoyens ; plus parconſequent, il s'eſt peuplé aux depens de l'Etranger. : les villes de Dreſde & de Malines, ont toujours fait un très-bon marché d'échanger l'une ſes dentelles, l'autre ſes porcelaines, contre des vins de Bourgogne.

Aujourd'hui que l'induſtrie a pris la place de cette ardeur guerrière qui animoit autrefois l'Europe, que toutes les Nations s'empreſſent d'avoir des Fabriques pour le Luxe, il paroît bien que l'on eſt perſuadé que ces Fabriques en général, ſont avantageuſes à l'Etat qui les poſſede ; qu'indépendament des richeſſes réelles ou fictives qu'elles

procurent à ce même Etat, elles peuvent augmenter sa population & sa force parconsequent, en facilitant les moyens de subsister à un plus grand nombre d'hommes. Cependant à voir cette quantité prodigieuse d'or & d'argent que nous faisons passer chez les Indiens, pour acheter leurs étoffes de soie, leurs toiles de coton, leurs papiers peints, leurs porcelaines; il semble que l'Europe soit tributaire de l'Asie, ou que nos Fabriques soient encore dans leur enfance. On ne peut trouver le motif de ce Commerce ruineux pour l'Europe que dans ce même principe, qui est, que les productions de l'industrie enrichissent & fortifient l'Etat qui les donne. Les Peuples commerçants qui n'ont pas assez de Manufactures chez eux pour fournir à leur négoce, préféreront toujours de porter leurs richesses chez des Nations éloignées, & qu'ils ne peuvent appré-

hender, plutôt que de contribuer par leur consommation, à l'agrandissement de leurs Voisins. C'est la plus forte raison qui empêchera les Manufactures Françoises, si supérieures pour les ouvrages de goût, d'avoir le débit qu'elles meritent. Les Etrangers par exemple, ne doutent point que la nouvelle porcelaine de France ne soit bien au-dessus de celle de la Chine & du Japon, non-seulement pour l'éclat du blanc & le brillant de sa couverte, mais encore pour l'élégance des cartouches, pour la manière dont les fleurs sont groupées & finies, pour la noblesse des contours, & le choix toujours varié des desseins : mais comme cette porcelaine appartient à un Etat très-puissant, la politique dicte aux Nations étrangères, qu'il est de leur intérêt de lui préférer celle de Saxe, & sur-tout celle de l'Orient, dont cependant les formes lourdes &

massives, les figures estropiées & les desseins sans goût, n'offrent que du baroque ou un assortiment bizare de couleurs, qui aulieu de réjouir la vue, ne contribue qu'à la fatiguer.

De la Navigation.

Le transport qu'il fallut faire des différentes productions de la nature & des arts chez des Peuples séparés par les mers, perfectionna la Navigation, nouveau genre d'industrie parmi les hommes.

Lorsque le Commerce étoit encore borné aux productions les plus nécessaires, la Navigation n'existoit pas, ou du moins, elle consistoit à conduire des espéces de petits radeaux sur les fleuves & les rivières, pour le transport des différentes denrées. Des morceaux de bois flottant qui se seront offerts aux yeux des premiers hommes, leur auront fait imaginer d'en réunir plusieurs, de les lier ensemble pour se procurer un assemblage qui

eût plus de capacité, plus de solidité. On s'est servi long-tems de canots formés d'un seul tronc d'arbre que l'on creusoit par le secours du feu, & bien connus dans l'histoire ancienne sous le nom de *Monoxiles*; après vînt l'usage de petites Barques composées de baguettes de bois pliant disposées en forme de claies & couvertes de cuir. Les Peuples de l'Islande s'en servent encore. Du moins, les Barques dont ils font usage ressemblent beaucoup aux anciennes; ce sont de longues perches croisées & attachées avec des liens de barbes de baleine; elles sont garnies de peaux de chien de mer cousues avec des nerfs. Les Sauvages du Canada n'ont point encore actuellement d'autres Bâtimens pour naviger, que des canots composés d'écorces d'arbres. La commodité de transporter dans ces Bâtimens toutes sortes de marchandises, la facilité de les

conduire par eau & à peu de frais ; fut une des raiſons qui porta les hommes à ſe caſer par préférence le long des rivières. De ſimples perches & un aviron ſuffiſoient pour la manœuvre de ces Bâtimens ; mais lorſqu'on eut commencé à ſe hazarder ſur mer, on ne tarda pas à reconnoître, qu'il falloit mettre de la différence entre les formes des Bâtimens conſtruits pour les Rivières & ceux qui étoient deſtinés à la mer. L'impétuoſité des flots exigeant que l'on donnât à ces derniers Bâtimens, une ſorte de conſtruction plus ferme, plus capable de réſiſter aux impulſions des vagues, & de ſuivre la direction du mouvement qu'il étoit néceſſaire de leur communiquer ; la manière de les conduire devoit être auſſi différente. Les Anciens penſoient que la forme des Vaiſſeaux avoit été priſe ſur celle des poiſſons, que leurs nageoires avoient ſervi de modéle aux

rames & aux avirons, & que le méchanique du gouvernail avoit été copié sur l'usage qu'ils font de leur queue pour diriger leur course. L'idée de faire servir le vent à la Navigation a pû venir aux hommes de fort bonne heure; mais la méthode de diriger ces voiles, de les ajuster, & tout ce qui concerne la voilure semble être le fruit de l'expérience & de la réflexion. En effet, les Sauvages & les Nations chez lesquelles les Arts ne sont point cultivés, ne reconnoissent d'autre méthode pour conduire leurs Bâtimens sur les lacs & en mer, que les rames & les avirons, dont l'extremité large & plate trouve facilement dans l'eau un point d'appui, & fait la fonction du levier pour soulever le batteau & le pousser en avant. Dans ces premiers âges de la Navigation, on évitoit soigneusement de perdre la terre de vue; mais l'orage, la tempête & plusieurs autres

accidens, en jettant les Bâtimens loin des côtes firent desirer aux premiers Navigateurs une méthode certaine pour reconnoître leur route. Le Ciel leur offroit différents aspects, ils cherchèrent à le consulter & ne tardèrent pas à reconnoître qu'il y avoit dans cette partie du Ciel où le soleil ne monte jamais, certaines étoiles qui paroissent constamment toutes les nuits; qu'il suffisoit, pour s'en aider, de reconnoître leur position par rapport au globe terrestre. On experimenta que les étoiles qui forment la constellation de la grande ourse, se montroient toujours à la gauche de l'Observateur lorsqu'il étoit tourné vers l'Orient; d'où il fut aisé de conclure, qu'il falloit gouverner un Vaisseau écarté par la tempête, de façon à le remettre dans la même situation où il s'étoit trouvé à l'égard de cette constellation avant sa deroute. Cette observation de

la partie immobile du Ciel fut le premier degré de la ſcience nautique. Les Navigateurs, qui n'oſoient auparavant perdre les Côtes de vue, eurent la hardieſſe de voguer en pleine mer; & lorſque les vents ou la tempête les avoient écarté de leur route, la vue du pôle qui étoit devenue pour eux une eſpéce de guide ou de phare univerſel leur indiquoit la voie qu'ils devoient tenir. Mais on n'étoit pas toujours le maître de faire les obſervations que l'on deſiroit à cauſe des nuages qui déroboient ſouvent aux nautonniers la vue du Ciel. D'ailleurs, la grande diſtance qui ſe trouve entre les étoiles qui forment la plûpart des conſtellations, offroit à l'Obſervateur des aſpects bien différents ſuivant les diverſes heures du jour, les diverſes ſaiſons de l'année; & ces différences, occaſionnoient bien des mépriſes faute de poſſéder des méthodes géométriques

& des tables qui appriſſent à calculer ces différences, & qui n'ont été inventées que bien poſtérieurement. Ainſi on doit rapporter à l'invention de la Bouſſole, la principale époque de l'art de la Navigation. Les Anciens n'avoient apperçu dans l'Aimant qu'une vertu attractive, ce n'eſt que dans le treiziéme ſiécle que l'on a reconnu que cette pierre ſe tourne conſtamment vers les pôles du monde, & qu'elle communique au fer cette propriété (*a*). Ces deux expériences nous ont mis entre les mains le précieux tréſor de la Bouſſole. Depuis cette découverte,

(*a*) Toutes les Nations ont voulu ſe faire honneur de ces heureuſes découvertes; mais malgré toutes les recherches des Savans, on n'eſt pas mieux inſtruit du nom de celui qui le premier rémarqua ces phénomènes que du tems auquel on les appliqua à la Navigation. Du moins, on n'a point de preuve bien certaine de l'exiſtence de la Bouſſole au-dela des années 1400, 1415: tems auquel les Portugais commencèrent à découvrir des terres inconnues, à l'aide de cet inſtrument.

toutes

toutes les contrées du monde ont été ouvertes aux Peuples commerçants ; la théorie de la conſtruction des Vaiſſeaux a été dévelopée ; & l'art de naviguer a été porté à ſa perfection. Peut-être trouvera-t-on encore une méthode plus ſûre de compter les longitudes ſur mer, & un moyen de rendre la manœuvre des Vaiſſeaux plus aiſée en diminuant le grand nombre de mats, en diſpoſant les Voiles d'une manière plus avantageuſe. Le premier objet de la Navigation, par rapport au Commerce, a été d'apporter le ſuperflu des denrées d'un Etat. Si cette Navigation n'exiſtoit pas, ce ſuperflu n'auroit d'autre valeur que celle que lui accorderoient les Peuples navigateurs qui voudroient bien s'en charger. Auſſi a-t-on toujours regardé la Navigation comme le ſoutien de l'agriculture, de la pêche, des Fabriques; & les différentes productions

de la nature & de l'induſtrie, comme la baſe & le motif de la Navigation. Sans elle, ces branches de Commerce languiroient; ſans le produit de ces mêmes branches, la Navigation n'auroit pas lieu, à moins de ſuppoſer qu'une Nation navigeât pour les autres Peuples; mais ce ſeroit une Navigation précaire, & qui ne pourroit ſubſiſter que par l'inaction de ces mêmes Peuples. On a auſſi conſideré cette Navigation comme un Art qui ſert à l'entretien d'une claſſe d'hommes appellés *gens de Mer* ou *Matelots*; & la conſtruction des Bâtimens ſur leſquels ces Matelots parcourent les mers comme un genre d'occupation, ou ſi l'on veut comme une Fabrique, qui fait vivre bien des ſortes d'Arriſans tels que les Charpentiers, Calfateurs, Voiliers, Cordiers, Tiſſerans, Forgerons, &c. Le Fret ou le prix de la marchandiſe tranſportée, dans lequel

entre auſſi le loyer des hommes & de l'argent, eſt néceſſairement payé par le Conſommateur : d'où l'on a conclu, en enviſageant l'art de naviger ſous ces différens points de vue, qu'il accroît les forces réelles & relatives d'une Nation, ainſi que ſes autres Manufactures, qu'une branche de navigation que l'on abandonne eſt une branche de Commerce que l'on rejette. Ajoutons que la Navigation marchande eſt devenue la ſource des forces maritimes d'un Etat. C'eſt principalement ſur ce principe qu'eſt fondé l'acte de Navigation des Anglois. Cet acte défend à tous les Vaiſſeaux étrangers de commercer dans les Colonies Angloiſes, en Aſie, en Afrique & en Amerique ; de faire le cabotage dans les Iſles Britanniques, & d'y apporter aucune marchandiſe de ces trois différentes parties du monde. Il ne permet cette Navigation qu'aux Vaiſſeaux de conſ-

truction Angloiſe ou appartenants à des Anglois, & dont le Maître & les trois quarts de l'Equipage ſont nationnaux. En vertu du même Réglement, les Vaiſſeaux Anglois doivent aller chercher les marchandiſes étrangères dont ils ont beſoin dans le lieu de leur crû, ou dans les ports où s'eſt fait le premier embarquement. Ces marchandiſes peuvent à la vérité entrer dans ceux de l'Angleterre & de l'Irlande ſur des Vaiſſeaux conſtruits dans l'endroit même d'où elles proviennent, & montés par des naturels du pays; mais on les charge pour lors de droits ſi exceſſifs, qu'une prohibition abſolue ne leur donneroit pas une excluſion plus réelle. Cet Acte, que les intérêts de l'Angleterre avoient dicté à Olivier Cromwel, fut confirmé de nouveau par Charles II en 1660. On peut dire qu'il a doublé en très peu de tems la Marine de cette Nation, qu'il a donné

un échec très-considérable à la puissance des Hollandois, les Voituriers de l'Univers entier avant cette époque. Il ne faut pas dissimuler que l'on a objecté, que si l'Acte de Navigation n'existoit pas, les productions naturelles de l'Angleterre & les ouvrages de ses Manufactures se vendroient plus cher au dehors; que les marchandises étrangères se donneroient à meilleur marché dans ce Royaume; que le bénéfice du fret ne dédommage peut-être pas la Nation de ce qu'elle perd par ce Réglement sur ses ventes & sur ses achats. Mais la position de l'Angleterre au milieu des mers, la grande étendue de ses Côtes sujettes aux invasions demandoient qu'elle eût une Marine assez puissante pour la faire respecter de ses Voisins. C'est à quoi le Législateur a pourvû par ce Réglement. Un Etat riche en productions naturelles, en Manufactures,

mais qui n'auroit pas le même interêt à avoir une puiſſante Marine, pourroit ſouffrir dans ſon Commerce de l'adoption d'un pareil Réglement. La ſeule police qu'il lui conviendroit d'admettre, ce ſeroit d'interdire aux Etrangers le Commerce de ſes Colonies & le cabotage ſur ſes propres côtes, leur ouvrant d'ailleurs tous ſes ports; d'établir la plus grande concurrence poſſible dans ſa Navigation: peut-être parviendroit-il par ce moyen à ſe ſouſtraire à la ſupériorité des Navigateurs étrangers. Le bas prix de l'intérêt de l'argent, la multiplicité des bons ports, la conſidération accordée au Navigateur, la ſuppreſſion des droits en faveur de l'exportation faite par les Vaiſſeaux nationnaux, les gratifications diſtribuées à la ſortie de certaines marchandiſes, les gênes & les ſervitudes miſes ſur celles apportées par l'Etranger, ont ſoutenu & favoriſé

cette concurrence. Les Venitiens n'ont point interdit leurs ports aux vaiſſeaux étrangers ; mais ils ont la politique, lorſqu'il ſurvient quelques conteſtations entre un Citoyen & un Négociant Etranger, ce qui n'arrive que trop ſouvent, de ne rendre à cet Etranger qu'une très-lente juſtice, afin de le rebuter & le conſumer en frais. Ces Italiens n'ont point révolté les Nations comme ont fait les Anglois par leur Acte de Navigation; mais leur maxime, comme on le voit, les conduit au même but par un chemin différent. D'autres Italiens & quelques Allemans, ont ſuivi cette politique, en vendant au comptant & n'achetant des Etrangers qu'à crédit : les Siciliens, en ne ſouffrant point chez eux de Commiſſionnaires étrangers : Les Danois par les droits du detroit du Sund, par leurs vaiſſeaux privilégiés, & en declarant le bois de la charpente de contre-

bande : les Habitans de Dantzick par leurs priviléges, &c.

Des Assurances. Comme la navigation a ses risques & ses avantages, on calcula l'un & l'autre ; des Compagnies de Négocians se chargèrent de ses risques moyennant une certaine somme appellée *prime*, parce qu'elle se paie d'avance, & l'on obtint cette nouvelle branche de Commerce bien connue sous le nom d'*Assurances*. Les Juifs sont les premiers qui ayent fait ce Commerce d'Assurances. En 1182 qu'ils furent chassés de France, ils se servirent de cette voie pour ne pas risquer entièrement la perte de leurs biens dans le transport de leurs effets : mais c'est en Angleterre que l'usage courant des Assurances s'est d'abord établi. On comprit l'avantage qui en résulteroit pour le Commerce maritime, parce que très-peu de Particuliers sont en état de courir les risques d'une grande

grande entrépriſe, parce que ceux-mêmes qui peuvent beaucoup riſquer préférent ordinairement un bénéfice moins fort, mais plus aſſuré à un plus conſidérable, mais moins certain. On a cherché à fixer les conditions de l'Aſſureur & de celui qui fait aſſurer par un contrat mercantile, que l'on a nommé police d'Aſſurance. Dans les contrats ordinaires, le Particulier ou la Société qui aſſure, prend ſur elle & ſe rend propres à des conditions réciproques les pertes & dommages qui peuvent arriver ſur mer à un Vaiſſeau ou aux marchandiſes de ſon chargement; la première condition pour les aſſurés a toujours été de payer le prix ou la prime d'Aſſurance, qui coûte plus ou moins, ſelon que le riſque eſt plus conſidérable, ou que l'argent eſt à un plus haut prix. Dans les Ports de mer où l'argent eſt toujours employé utilement, la prime eſt plus chère que

dans les villes de l'intérieur de l'Etat ; chez le Peuple qui donne son argent à un intérêt modique plus que chez celui qui en exige un prix considérable. Le taux de l'argent est très-bas en Hollande & en Angleterre, ce sont aussi les deux Etats qui peuvent donner les Assurances à meilleur compte, & qui pour cette raison en font le plus grand trafic. De plus on a demandé que les polices d'Assurances continssent le nom & le domicile de celui qui fait assurer, sa qualité, soit de Propriétaire, soit de Commissionnaire, les effets sur lesquels l'Assurance doit être faite, les noms du Navire & du Maître, ceux du lieu où les marchandises auront été ou devront être chargées, du Havre ou Port d'où le Vaisseau partira ou sera parti. L'Assurance ne s'est point étendue jusqu'au profit à faire sur une marchandise ou sur le fret d'un Vaisseau ; on a exigé

que la valeur assurée fût effective, parce qu'il ne peut y avoir de risque où la valeur du risque n'existe pas. Ainsi l'Assureur ne garantit que le prix intrinseque des marchandises ; il ne repond pas même des dommages qui arrivent par la faute du Maître ou des Matelots ; encore moins des pertes occasionnées par le vice propre de la chose. Les Nations commerçantes commencent cependant à accorder bien des facilités là-dessus, afin d'augmenter la matière de leur profit, & d'attirer l'argent de l'Etranger. Il est permis en Angleterre d'assurer un profit à faire en le déclarant, parce que l'Assureur est sensé avoir fait sa condition meilleure en raison du plus grand risque qu'il court : mais dans tous les cas douteux sur la bonne foi, la loi est pour celui qui assure. On a avec justice favorisé sa condition, parce qu'il est continuellement sujet

à être trompé ſans pouvoir tromper.

Les Hollandois, qui ne négligent jamais le moindre avantage dans le Commerce, ont néanmoins toujours eu ſoin de défendre toute aſſurance ſur les Vaiſſeaux ennemis. La maxime des Anglois eſt différente ; ils regardent l'aſſurance comme une taxe impoſée ſur un Navire ou ſur ſa cargaiſon, & qui tourne au profit de l'Aſſureur. Si la Nation, diſent-ils, qui eſt en guerre ne veut point aſſurer, elle remet de plein gré, un profit qu'elle auroit pû faire, entre les mains d'une autre Nation qui s'en charge. Mais peut-on penſer qu'une compagnie de Négocians qui voit dans une priſe de Vaiſſeaux ennemis ſa propre deſtruction, ne contribuera pas de tout ſon pouvoir à prévenir cette capture? que cette Compagnie ne ſe ménagera pas des intelligences avec ſes Aſſurés, pour les inſtruire des ren-

dez-vous des Vaiſſeaux de guerre ? D'ailleurs, cette aſſurance que l'on offre à l'ennemi maintient la concurrence entre ſes Aſſureurs étrangers, fait baiſſer le prix de l'Aſſurance en ſa faveur, ſoutient ſon crédit, lui fait trouver de l'argent pour de nouvelles entrepriſes de Commerce, en le mettant en état de donner une ſûreté ſuffiſante au Prêteur, & empêche que la Nation qui aſſure, ne retire de la priſe d'un Vaiſſeau tout le profit qu'elle auroit reçu, ſi ce Vaiſſeau n'avoit point été aſſuré. On répond que cette perte eſt couverte pour l'Etat qui raſſemble toutes les Aſſurances, par la valeur de la priſe qu'il gagne. Son gain ſeroit-il plus grand s'il abandonnoit le profit des primes ? non ſansdoute, puiſque ce profit eſt réglé ſur l'étendue des riſques : l'Aſſureur ou la Nation étant toujours la maîtreſſe d'aſſurer ou de ne pas aſſurer, a ſoin

que la proportion entre la prime & les risques soit en sa faveur ; d'où il résulte, que la somme des primes réunies excéde nécessairement la valeur des Vaisseaux qui tombent dans le cas d'être pris. A l'égard des avis salutaires que les Assureurs ont intérêt de donner aux Assurés, ils ne peuvent avoir lieu dans un Etat bien gouverné.

Le grand objet des Sociétés qui font le Commerce d'Assurances, a toujours été d'attirer la confiance du Négociant. Lorsque chaque membre de la Société s'est engagé solidairement par un Acte public, ou privé, aux risques dont on lui a demandé l'Assurance, cette Société a toujours inspiré beaucoup de confiance, parce qu'il est à présumer qu'un Particulier qui a tous ses biens engagés dans une entreprise la conduira avec prudence. Mais comme la confiance que la

Société inſpire eſt fondée ſur les biens de chaque Coaſſocié, cette Société a pris plus de faveur dans les villes maritimes, où les facultés de chaque Particulier ſont plus connues.

Il s'eſt introduit une autre forme de Société plus ordinaire que l'on a appellé *Société en commendite*, parce qu'elle a un fond entre les mains compoſé d'un nombre fixe d'actions d'une valeur certaine, & qui ſe payent comptant par l'Acquereur de l'action.

Indépendamment de ces Sociétés, il ſe fait des Aſſurances particulières dans la plûpart des villes maritimes: un Négociant ſigne, moyennant le prix convenu, une police d'Aſſurance pour la ſomme qu'il veut aſſurer; d'autres Négocians ſouſcrivent aux mêmes conditions. Cette manière d'aſſurer eſt fort en uſage en Hollande. Les Payſans même, lorſqu'ils ſont connus, prennent un riſque ſur la police

ouverte ; & ſans être au fait du Commerce, ſe réglent ſur le principal Aſſureur.

[Des Colonies.

La Bouſſole qui avoit beaucoup avancé les progrès de la navigation, avoit auſſi ouvert de nouvelles routes au Commerce. L'Afrique, dont on ne connoiſſoit que quelques côtes, & l'Amerique furent découvertes. La plûpart des Nations commerçantes de l'Europe firent ſous ces climats éloignés, l'acquiſition de nouvelles Terres propres aux denrées qui leur manquoient. Les progrès de ces nouveaux établiſſemens ont été extrêmement lents ; & l'on n'en ſera pas étonné ſi l'on fait attention, que la plûpart de ces Contrées n'étoient habitées que par des Nations ſauvages ennemies du travail & de la peine, qui ne vivoient & ne s'habilloient que du produit de leur chaſſe : or, quel Commerce pouvoit-on faire avec des

Peuples qui n'avoient beſoin de rien. Il a donc fallu commencer par tranſporter en Amerique des Citoyens propres au négoce, qui euſſent par-conſequent des beſoins & des deſirs enfans de l'éducation & de l'habitude. Ce n'étoit pas encore aſſez d'avoir créé une Nation commerçante dans ces pays éloignés. Cette Nation, néceſſairement peu nombreuſe puiſqu'autrement elle auroit épuiſé l'Etat qui l'envoyoit, ne pouvoit ſuffire aux travaux qu'exigeoit la culture des Colonies. D'ailleurs, la chaleur accablante du climat dans les Iſles les plus fertiles de l'Amerique ne permet guères aux Européens de ſoutenir le poids du travail. On a donc encore été obligé de chercher dans une autre partie du monde, des bras propres à ce travail, & c'eſt l'Afrique qui nous les a fournis. Le même motif qui fait tranſporter les Eſclaves noirs en

Amerique, pourroit également les faire conduire partout où il y a des Manufactures à remplir, des terres incultes à défricher, des chemins à conſtruire ; mais juſqu'ici l'Europe a borné leurs travaux aux Colonies du nouveau monde.

Comme c'eſt l'eſprit de commerce qui a fondé ces Colonies, elles différent dans leur objet & dans leur effet de celles dont l'hiſtoire ancienne fait mention. On ſçait qu'à meſure que les diverſes Contrées de la terre ſe peuplèrent, leurs productions ne pouvant plus ſuffire à la nouriture des Habitans, pluſieurs familles cherchèrent dans des pays éloignés une ſubſiſtance plus aiſée, plus abondante ; c'eſt la première eſpéce de Colonies ; le beſoin l'occaſionna. La politique en dicta une ſeconde eſpéce, les Cyrus, les Alexandres vainqueurs de différentes Nations élevèrent au milieu d'elles des villes

qu'ils peuplèrent de soldats vétérans & de Citoyens de leurs Etats. Ces Colonies qui étoient une suite de la conquête en faisoient la sûreté. Les villes ou forteresses habitées par les nouveaux Colons devenoient des places d'armes ou des camps toujours subsistants, qui assuroient le Vainqueur de la soumission des Vaincus. Les premiers Peuples de l'Europe qui passérent en Amerique, n'envisagèrent d'abord ces contrées que comme un pays de conquête : ils ne furent point des cultivateurs ; mais des conquérans que la soif de l'or & de l'argent rendit les plus cruels de tous. L'expérience leur a enfin appris, que le négoce étant devenu le soutien & l'agent le plus actif de la puissance des Etats, les Colonies ne doivent être estimées qu'autant qu'elles fournissent au Commerce de la Nation.

Parmi ces Colonies, les unes ont

été fondées pour le Commerce seulement, & les autres pour le Commerce & la culture tout à la fois. Les Colonies de Tyr, de Carthage, de Marseille & de la plûpart des anciennes villes commerçantes, n'avoient que le négoce pour objet. Ces établissemens répandus sur différentes côtes, devenoient des retraites commodes pour les Navigateurs privés du secours de la Boussole. La Nation y tenoit des Fortereſſes, des Magasins, des Comptoirs pour la sûreté & l'entrepôt de son Commerce. On peut comparer ces établissemens à ceux que les Européens possedent en Afrique & dans les Indes. Les Colonies d'Amerique, les établissemens Hollandois dans les Isles à Epiceries, au Cap de Bonne Espérance; ceux des François dans les Isles Maurice, de Bourbon & de Sainte Marie sont d'une autre espéce, ils ont pour objet le Commerce & la

culture également. Ces Colonies ont toujours obtenu une attention de préférence, comme étant d'une utilité plus étendue. Elles facilitent la consommation des denrées de la Métropole, lui fourniſſent celles qui lui manquent & à de meilleures conditions qu'elle ne pouroit les avoir de ſes Voiſins; donnent de l'occupation à un nombre plus conſiderable de Manufacturiers, Artiſans, Pêcheurs, Matelots, &c. procurent un plus grand ſuperflu pour le Commerce de la Nation avec l'Etranger, une plus grande circulation d'eſpéces d'or & d'argent dans l'intérieur de l'Etat. Tous ces avantages, produits par la culture, ont fait rechercher avec raiſon les facilités qu'il étoit interreſſant de lui donner. On a favoriſé le Commerce des Négres, ſans lequel elle ne pouvoit exiſter; on a prohibé toute importation des denrées étrangères que ces Colo-

nies avoient entrepris de cultiver; on a établi la concurrence entre les Négocians nationnaux, toujours plus favorable aux Colons cultivateurs, qu'une Compagnie excluſive qui tient ordinairement dans ſes mains le prix des ventes, des achats, le terme des payemens & mille vexations. L'expérience a auſſi appris que la culture étant appuyée ſur le Commerce, tout ce qui lui nuit détruit enfin la culture; qu'une Marine redoutable doit être regardée parconſequent comme le rempart le plus ſûr & le plus avantageux aux colonies par la confiance qu'elle inſpire aux Navigateurs; parce qu'elle rend le nombre des armemens plus conſidérable, le fret à meilleur compte, le prix de l'aſſurance moins cher, l'approviſionnement des Colonies plus facile, l'exportation de leurs denrées plus fréquente, plus en état de ſoutenir le bas prix des marchés étrangers.

Mais il ne faut jamais perdre de vue que ces Colonies n'ont été fondées qu'en faveur du pays de la domination; que lorsqu'elles pourront s'en passer, elles ne lui seront plus d'aucune utilité. Par une conséquence de ce principe, on a souvent travaillé à restraindre les arts & la culture dans une Colonie à tels & tels objets suivant les convenances de la Métropole. L'Angleterre qui a toujours l'œil ouvert sur les intérêts de son Commerce, s'étant apperçue que plusieurs de ses Colonies, sous prétexte d'un travail domestique, avoient des Fabriques de chapeaux & d'étoffes de laine, a défendu aux Colons d'employer les Négres à aucune Manufacture. Elle a prohibé en dernier lieu les représentations d'espéces que les Habitans de la nouvelle Angleterre, rivale de l'ancienne dans bien des objets, vouloient introduire pour multiplier leurs capitaux. Mais

c'eſt peut-être une faute qu'elle a faite & dont elle a donné l'exemple aux autres Nations commerçantes, d'avoir laiſſé établir des rafineries de ſucre dans les Colonies qui le produiſent.

Du Sucre. On peut regarder cette denrée comme un des plus riches préſents que l'Amerique ait fait à l'Europe. Quoique le Sucre ſoit originairement un produit des Indes Orientales, cependant ce n'eſt que depuis que l'on s'eſt adonné à la culture des cannes à Sucre dans les Colonies du nouveau monde, que les Européens en font uſage, & qu'il eſt devenu un des objets du plus grand Commerce. Il paroît par l'Hiſtoire, que ſi les Anciens avoient quelques connoiſſances de ces cannes & de leur jus, ils ignoroient abſolument l'art de le condenſer, de le durcir, de le blanchir. Les préparations modernes donnent au Sucre un coup d'œil très-agréable, le rendent

rendent solide, leger, extrêmement blanc & doux, dûr, sonnant & brillant comme de la neige. Mais le Sucre des Anciens, sans toutes ces préparations, n'étoit-il pas plus sain ? Il ne consistoit que dans les parties les plus fines & les plus mûres qui se franchissoient d'elles-mêmes un passage à travers les cannes, & se condensoient naturellement dans l'air.

Autrefois on estimoit beaucoup le Sucre de Madère, des Isles Canaries. On a ensuite donné la préférence à celui qui vient de la Jamaïque & des Isles Barbades. Le Sucre du Brésil a eu aussi ses partisans, il n'est pas si blanc que les premiers ; mais en recompense il est plus gras, plus huileux. Les Anglois ont fait des profits immenses sur cette denrée avant que les Hollandois & les François eussent entrepris la culture des cannes à Sucre ; mais aujourd'hui ces profits sont bien

diminués. Le droit de deux chelings quatre deniers ſterlings pour cent impoſé ſur le Sucre brut par Jacques II, fut la principale cauſe de la décadence de cette branche du Commerce d'Angleterre. Ses rivaux ſe virent à portée de donner le Sucre rafiné à douze pour cent meilleur marché. La loi qui établiſſoit cet impot fut ſupprimée; mais le coup étoit porté, & les Anglois apprirent par expérience, qu'il eſt moins difficile de conſerver un Commerce que de le rétablir. Les François ont continué d'obtenir la préférence chez l'Etranger, & il y a lieu d'eſpérer qu'ils la conſerveront. Les terres des Iſles à Sucre de la Grande-Bretagne ſont actuellement uſées, ou du moins, cette denrée commence à y être de moindre qualité que dans nos Colonies de la Martinique, de la Guadeloupe, & nous ſommes toujours en état de le donner à plus bas

prix que les Anglois. Auſſi ces Colonies fourniſſent la majeure quantité de Sucre qui ſe conſomme dans les Echelles. Cette conſommation peut encore augmenter au Levant, & elle augmente effectivement, parce que les gens du pays, qui avoient le plus de répugnance à mettre du Sucre dans leur caffé, commencent à y prendre goût.

Du Tabac.

Cette plante n'eſt connue en Europe, ainſi que le Sucre, que depuis la découverte de l'Amerique par les Eſpagnoles. On lui a d'abord donné différents noms; celui de Tabac qui lui eſt reſté eſt emprunté du mot *Tabaco*, ſurnom d'une des Provinces du Royaume de Jucatan, où les Eſpagnoles rencontrèrent cette herbe pour la première fois, & apprirent des Indiens l'uſage auquel elle étoit propre. La Perſe recueille auſſi du Tabac. On croit qu'il y a paſſé d'Egypte &

non des Indes Orientales, où il n'a été connu que vers le commencement du dix-septiéme siécle. Le tabac se cultive avec succès en plusieurs endroits de l'Amerique, au Bresil, dans les Isles Antilles, dans plusieurs Colonies d'Espagne. Les François en cultivoient aussi beaucoup à Saint Domingue; mais depuis qu'une Compagnie a toujours continué à avoir le Commerce exclusif de cette denrée, sa culture est beaucoup tombée dans les Colonies Françoises. En général toute Société qui ne se met à la tête d'une entreprise que pour y gagner, songera plutôt à son intérêt particulier qu'à celui de la Nation. On peut donc compter que l'Etranger aura la préférence sur les Colonies de la Métropole, si cet Etranger peut faire les fournitures de la Compagnie à meilleur marché. Il faut avouer aussi, que le Tabac de S. Domingue est bien inférieur pour

la qualité à celui de la Virginie & du Mariland, Colonies qui appartiennent à la Grande-Bretagne, & dont les Anglois tirent cette quantité considérable de Tabac qu'ils fourniſſent à nos Fermiers généraux pour la conſommation de la France. Les Anglois en diſtribuent auſſi beaucoup en Hollande dans pluſieurs contrées d'Allemagne, en Norwege & dans la Baltique. La conſommation de cette plante s'étend de jour en jour, & il faut eſperer que les François ſentiront à la fin l'avantage qu'il y a de recueillir par ſoi-même une denrée devenue ſi néceſſaire. Les Anglois, pour en maintenir le prix, ont ſoin de faire brûler le ſurplus de la conſommation, à l'exemple des Hollandois qui detruiſent une partie des épiceries qu'ils apportent des Indes lorſqu'il leur en reſte après les fournitures faites dans toutes les parties du monde. Le ſeul

moyen d'empêcher les Anglois de prendre des mesures encore plus ruineuses pour les Nations qui ont besoin de leur Tabac, est d'entrer en concurrence avec eux pour la culture de cette plante. C'est aux François que cet avantage semble réservé : la Louïsiane, pays immense & fertil, est très-propre pour cette culture. Son Tabac quand il est bien préparé a une seve & un montant qui le fera rechercher, & d'autant plus agréable qu'il ne fait jamais mal à la tête. Il conviendroit peut-être pour animer & vivifier cette plantation qu'une Compagnie de Négocians fût chargée de la vente du Tabac, & s'engageât de fournir aux Habitans des Negres (sans lesquels il n'y a point de culture à espérer) pour n'en recevoir la valeur qu'en Tabac à un prix fixe. Les François sont d'autant plus intereſſés à faire tomber cette branche de Commerce de la Grande-

Bretagne, que c'eſt une de celles qui contribue le plus à l'accroiſſement des Fabriques de cette rivale ambitieuſe. Les Habitans de ſes Colonies à Tabac s'étant appliqués uniquement à la culture de cette plante, doivent néceſſairement conſommer beaucoup des Fabriques de la Métropole. Les Anglois en effet acquitent la plus grande partie du Tabac qu'ils reçoivent de l'Amerique avec leurs draps, leurs toiles, leurs quincailleries, &c.

Du Caffé.

Nous n'avons encore pû obtenir de nos Colonies un Caffé dont l'odeur foit auſſi agréable, le goût auſſi ſuave que celui de l'Arabie, plus connu ſous le nom de *Caffé de Moka*, où ſe fait le principal Commerce de cette précieuſe ſemence; mais c'eſt toujours beaucoup pour nous d'avoir pû tranſplanter avec quelque ſuccès dans nos Colonies une graine que l'on ne pouvoit tirer autrefois que de l'Arabie.

On peut donc regarder le Caffé comme une nouvelle richeſſe que nous avons acquiſe par la decouverte de l'Amerique. Les Hollandois envoyoient autrefois juſqu'à deux cens bariques de leur Caffé de Surinam & de Java dans les Echelles. La graine en eſt fort groſſe & couverte d'une pellicule dorée ; mais le goût en a ſi fort déplu aux Turcs, qu'ils n'en veulent plus à aucun prix. Celui des Colonies Françoiſes prend de plus en plus faveur ; le débit en ſeroit encore plus conſidérable ſi on avoit ſoin de ne pas l'emballer avant qu'il ſoit mûr. La Porte eſt très-diſpoſée par elle-même à favoriſer l'importation de cette ſemence dans ſes Etats, parce qu'elle eſt devenue une denrée de première néceſſité pour ſes Sujets ; la recolte de l'Arabie peut venir à manquer ; d'ailleurs le Grand-Seigneur a intérêt de faire baiſſer de prix ce dernier Caffé qui

qui fait sortir de ses Etats une quantité considérable de matières d'or & d'argent. Celui des Colonies au contraire facilite le débouché des marchandises de l'Empire, parce que ces marchandises se prennent en retour.

Des Papiers de Commerce.

Semblable au feu qui augmente de force lorsqu'on lui fournit des alimens, le Commerce des Européens acquit tant d'activité par ces accroissemens, que pour subvenir à la multiplicité des échanges l'on fut obligé de substituer à l'or & à l'argent des Papiers qui les représentassent. Comme ces Papiers sont devenus les signes du prix de l'argent, qui est lui-même le signe des valeurs des marchandises, leur effet a été d'augmenter en quelque sorte la masse des métaux ; ce qui a occasionné les mêmes révolutions qu'une exploitation de nouvelles mines d'or & d'argent, a renchéri les denrées, les ouvrages fabriqués,

la main d'œuvre. L'Angleterre pour soutenir ses dépenses au dehors a beaucoup multiplié chez-elle, & sous des dénominations bien différentes, les Papiers de Commerce. Cette Puissance s'est procuré, par ce moyen, la facilité de faire sortir ses matières d'or & d'argent, & de poursuivre ses projets ambitieux : mais elle s'est vûe dans la position de ne pouvoir bientôt soutenir la concurrence des autres Nations dans les marchés étrangers. Pour remédier en quelque sorte à la cherté des Fabriques, provenante de la multiplicité des signes représentatifs, la Grande-Bretagne s'est appliquée à exempter l'industrie de toutes sortes de taxes : elle a accordé des gratifications aux Fabriquants, &, elle a réduit l'intérêt à 3 pour $\frac{0}{0}$. Cette réduction a procuré à son Commerce un grand avantage, mais qui a été bien balancé par les nouveaux emprunts.

Des Lettres ou Billets de Commerce.

Les Juifs avoient les premiers fait le Commerce d'assurances ; nous leur sommes encore redevables de l'invention des Lettres de change, dont l'usage cependant ne s'introduisit dans le Commerce qu'à mesure que l'accélération des échanges fut plus rapide par le moyen des accroissemens dont nous venons de parler. On sçait que sous Philippe Auguste & sous Philippe le Long, ils se refugièrent en Lombardie, & que là ils donnèrent aux Négocians étrangers & aux Voyageurs des Lettres secrettes qui furent acquittées en France, par ceux à qui ils avoient confié leurs effets. L'on a remarqué que depuis cet événement les Juifs commencèrent à être plus tranquils, c'est que l'on en vouloit moins à leurs personnes qu'à leur argent, & ils avoient trouvé le moyen de substituer à des richesses visibles d'autres qui ne l'étoient pas, qui pouvoient

être envoyées partout, & qui ne laiſſoient aucune trace dans leur paſſage.

Du Change.

Le troc ou la négociation des papiers de Commerce contre de l'argent a donné lieu à une eſpéce de trafic que l'on appelle Commerce d'argent ou de Change. Lorſque le prix de ce troc ou de cette négociation eſt au pair, c'eſt-à-dire, lorſque l'on reçoit dans le lieu du payement autant de poids d'argent & au même titre que l'on en donne par la Lettre, on a regardé cette poſition ou cette eſpéce d'équilibre comme le pair du Change; mais il eſt bien difficile que cet équilibre ſe trouve abſolument parfait. Les circonſtances du Commerce, les dettes réciproques des Etats, l'abondance & la rareté relatives des monnoies varient à tout moment, & renchériſſent parconſequent l'argent ou le billet: auſſi a-t-on diſtingué le Change de parité & le Change de néceſſité,

Notre écu de 60 sols à la taille de 16 $\frac{3}{5}$ au marc du titre de 11 deniers, vaut en Hollande, relativement à son titre & à son poids, 54 deniers de gros, le marc d'argent de France évalué à 22 florins 10 sols, qui représentent 900 deniers de gros ; voilà le Change de parité. Le Change de nécessité est celui qui ne suit point la parité de la valeur intrinseque des monnoies, mais qui reçoit en quelque sorte son prix de l'abondance & de la rareté des créances respectives des pays commerçants. Si les villes d'Angleterre doivent plus aux villes de Hollande qu'il ne leur est dû par celles-ci, le Négociant Anglois qui veut se libérer se voit alors dans la nécessité de faire transporter des espéces en Hollande : mais comme ce transport est couteux & risquable, avant de s'y déterminer, il cherchera des effets commerçables qui puissent procurer à ses Créanciers,

le payement qu'ils ſont en droit d'exiger. Ces effets ſeront chers à meſure qu'il ſe préſentera plus de perſonnes pour les acquerir ; la marchandiſe renchérit au marché lorſqu'il y a plus de Demandeurs que de Vendeurs ; parconſequent pour avoir la préférence, le Debiteur en queſtion ſera obligé de payer ces effets au-deſſus de leur juſte valeur. Si ces effets ſont communs, il les payera au-deſſous.

Du Cours du Change.

Cette valeur de convenance des papiers repréſentatifs d'une monnoie étrangère, a conſtitué ce que les Négocians appellent *le Cours du Change*. Comme ce Cours n'eſt jamais le même, qu'il dépend du rapport qui ſe trouve entre les dettes & les créances réciproques d'un Etat ; pluſieurs Politiques ont regardé le Change comme une eſpéce de baromêtre, dont les différens mouvemens peuvent indiquer de quel côté panche la balance

du Commerce. Cette instabilité ou cette variation dans le cours du Change a produit un effet qu'il faut bien remarquer ; c'est d'empêcher que l'on ne pût déterminer d'une semaine à l'autre la quantité de monnoie qu'un Etat donnera en compensation de telle quantité de monnoie d'un autre Etat : d'où il s'en est suivi, que de deux places de Change, l'une a été obligée de proposer un prix certain, & l'autre un prix incertain, parce que tout rapport demande un terme fixe, invariable, qui serve de mesure commune. Que Paris, par exemple, propose à Amsterdam un écu de Change de soixante sols, pour y recévoir un nombre indéterminé de deniers de gros *banco*, elle donne le certain pour l'incertain. Si cette même Place propose à Hambourg une quantité variable de livres tournois, elle donne l'incertain pour le certain. Souvent une même Place propose le cer-

tain à une autre, & l'incertain à une troiſiéme.

Comme ce Commerce d'argent, qui n'eſt autre choſe que l'échange du papier contre de l'argent, ou de l'argent contre du papier, eſt ſujet aux variations qu'éprouve le prix du Change : ceux qui l'ont entrepris ont toujours eu ſoin de s'informer exactement de l'état actuel de ce prix dans les différentes Places, qui ont une correſpondance entre elles ; d'en ſaiſir toutes les inégalités favorables, de les combiner enſemble pour en connoître le réſultat, d'en rechercher les cauſes pour en prévoir les ſuites, & le fruit de cette étude a été de faire circuler leurs créances ſur une ville, dans celles qui les leur ont payé le plus cher. C'eſt ce que les Banquiers appellent des ſpéculations, qui peuvent cauſer des variations momentannées dans les Changes, indépendamment

de la balance du Commerce. Cette manière de ſpéculer ou ce trafic d'eſpéces n'eſt lucratif, qu'autant qu'il rend un bénéfice plus fort que ne l'eût été l'intérêt de l'argent placé pendant le même eſpace de tems, dans le pays de celui qui fait l'opération : d'où il a été aiſé de conclure, que le bas prix de l'intérêt de l'argent favoriſe ce Commerce ; qu'il n'eſt pas avantageux de faire circuler ſon argent par plus de 3 ou 4 Places, autrement la longueur des retours emporteroit le bénéfice du change. Car il ne faut pas perdre de vue que ce bénéfice eſt toujours borné ; que dans quelque poſition que ſe trouve la balance du Commerce des différents Etats de l'Europe, il eſt pour chacun d'eux de certaines limites entre leſquels le Cours du Change joue pour ainſi-dire ; mais qu'il ne franchit point. En effet, ſi l'excédent demandé par les Propriétaires des papiers comparé

aux frais & aux risques du transport des espéces, ne laisse point entrevoir à l'Acquereur de ces papiers, un bénéfice clair & liquide, il préférera certainement de faire voiturer ses espéces.

Des Agens de Change.

Les profits que rend le Commerce de papiers ont quelquefois donné lieu à une espéce de monopole que l'on a qualifié du nom *d'Agio* (*a*). Ce surnom devenu odieux depuis l'époque de 1720, a souvent été appliqué à tout négoce de papiers publics, sans faire attention qu'un Commerce qui a donné occasion à des monopoles, ne doit point être régardé pour cela seul, comme un trafic illicite. Il est au contraire avantageux pour le Commerce en général, que l'échange du papier contre de l'argent soit facile. Si le préjugé rend ce trafic odieux, ceux qui

(*a*) Le mot *Agio* nous est venu d'Italie, où il désigne la différence qui se trouve entre l'argent courant & l'argent de banque.

le font demandent à gagner à raiſon de l'ignominie dont ils ſont chargés, & le diſcrédit du papier augmente, ſource du pernicieux agiotage qu'on vouloit éviter. Le Commerce de papiers doit donc être mis dans la claſſe des autres Commerces ; il faut le régler, mais non pas le proſcrire. C'eſt ſur ce principe qu'on a établi des Agens de Change dans toutes les grandes villes commerçantes pour négocier les actions, les billets, &c. Cette eſpéce d'Agio facilite le cours du papier, empêche le diſcrédit des effets de Commerce, & arrête ce pernicieux monopole, qui ne doit jamais arriver dans un Etat bien gouverné.

Du Crédit.

En ſuivant les progrès du Commerce, on a vû trois ſortes de richeſſes s'établir ſucceſſivement dans la Société ; les productions, ſoit de la nature, ſoit de l'induſtrie, que l'on peut regarder comme les ſeules richeſſes

véritables ; les métaux, signes de ces productions ; & les papiers, signes de ces métaux. On peut ajouter à ces richesses le Crédit qui est la faculté qu'a un Particulier d'emprunter sur l'opinion qu'il donne de l'assurance du payement. Cette opinion est elle-même fondée sur des sûretés réelles ou personnelles, & encore mieux sur les unes & sur les autres. On a fait consister les sûretés réelles dans les capitaux en terres, en meubles, en argent, en marchandises ; les sûretés personnelles dans l'habileté, la prudence, l'œconomie, l'exactitude de l'Emprunteur, dans le meilleur emploi qu'il fait des deniers qu'on lui prête. Il ne faut pas croire cependant, que ces sûretés soient la mesure du Crédit, & que l'on puisse les calculer. Il ne suffit pas même, pour avoir du Crédit, que ces sûretés subsistent réellement, il faut encore que les autres en soient

bien perſuadés ; parce que, ſuivant la définition, le Crédit eſt appuyé ſur l'opinion d'un payement aſſuré ; ainſi tout Crédit a ſes limites comme toutes les choſes humaines.

Le Marchand, dont l'objet eſt de fournir au Peuple ce qui lui eſt néceſſaire pour ſa conſommation, doit, quand le Peuple eſt pourvû, attendre que ſes beſoins en renaiſſant le rappelle dans ſon Magaſin. Il eſt donc néceſſaire, que forcé de ſuivre le moment de la vente, il s'aſſure d'un délai pour le payement de ce qu'il eſt obligé d'acheter d'avance ; c'eſt ce tems ou cette attente de la conſommation qui à mis celui qui pourvoit le Marchand dans le cas de lui accorder un délai, & a établi la néceſſité indiſpenſable des Crédits. Les promeſſes que font les Particuliers d'opérer la préſence de l'argent en un lieu & à un terme convenu, en démontrent l'utilité. Comme

ces promeſſes ſont reçues dans le Commerce avec la même confiance que l'argent, elles ont répété la concurrence de la monnoie avec les denrées : leur circulation eſt devenue plus rapide, moins interrompue.

Le réſultat de la maſſe de tous ces Crédits particuliers a été appellé *le Crédit général.* Le Crédit des grandes Compagnies, & celui de l'Etat, ont reçu le nom de Crédit public. Comme le Crédit des grandes Compagnies, première branche du Crédit public, depend, ainſi que celui des Particuliers, de l'opinion des hommes, & des reſſources qu'ont ces Compagnies pour payer, il a des bornes naturelles comme ce même Crédit particulier ; il en a auſſi d'étrangères qu'il n'eſt pas plus poſſible de calculer que les caprices de la multitude. Nous avons dans l'Hiſtoire du ſyſtême de Law, des exemples bien ſinguliers de cette

espéce de frénesie qui agit quelquefois si puissament sur le plus grand nombre.

Des Compagnies de Commerce.

Independamment du crédit considérable que ces Associations ou ces Compagnies de Commerce procurent à la Nation, elles ont favorisé son trafic au dehors. Mais celles qui ont obtenu des priviléges exclusifs, n'ont pas toujours été envisagées du même œil; parce que l'on a regardé leurs priviléges comme faisant l'avantage de quelques uns aux dépens de tous; parce que l'on s'est persuadé, que ces Compagnies étant assurées d'un gain & du droit exclusif, elles n'ont point cette activité pour les nouvelles découvertes, comme des Particuliers: d'où l'on a tiré ces conclusions, que les Sociétés privilégiées resserrent le Commerce au lieu de l'étendre; qu'elles ne le peuvent faire à des conditions avantageuses pour l'Etat, chargées comme

elles ſont de frais de direction, d'établiſſemens, &c. enfin, que l'eſprit de ces Sociétés eſt le plus oppoſé à l'intérêt général, en ce que des Particuliers qui ne s'aſſocient que pour gagner rapportent toutes leurs opérations à cette fin. Cependant, comme il y a des branches de Commerce qui demandent des fonds conſidérables, & où il y a beaucoup de riſques à courir, les Gouvernemens ont quelquefois jugé néceſſaire d'accorder le privilége excluſif de ces entrepriſes à des Compagnies opulentes. L'Etat, en empêchant les Sujets d'y prendre part, s'eſt conſideré dans ce moment comme un pere de famille qui ôte à ſon fils la liberté de riſquer, lorſque les probabilités de la perte ſont doubles de celles du gain. L'Angleterre & la Hollande, ſi jalouſes de toutes ſortes de liberté, & particulièrement de celle du Commerce, ont néanmoins leur Com-

merce

merce des Indes en Compagnie avec privilége exclusif. Les Anglois avoient aussi porté l'exclusif dans le Commerce d'Afrique ; mais ils ont aujourd'hui trouvé le moyen de mettre d'accord la liberté & la protection nécessaires à ce Commerce. Sa forme de régie seroit peut-être à desirer pour son Commerce des Indes & pour toutes les entreprises qui exigent de la protection & des fonds considérables ; mais des raisons d'Etat peuvent en empêcher. Ces Compagnies, en Angleterre spécialement, deviennent la ressource de la Nation dans les circonstances facheuses : c'est par leur crédit que le Gouvernement trouve les fonds en argent comptant dont il a besoin. On a demandé s'il ne seroit pas expédient d'accorder à ces Compagnies un privilége perpétuel, afin qu'elles se portassent plus volontiers à faire toutes les dépenses nécessaires à la sûreté du

Commerce de la Nation : mais l'Etat se priveroit par-là d'un moyen sûr & prompt d'avoir une somme considérable au prix qui lui conviendroit : les Actionnaires munis d'un privilége ne rempliroient qu'en partie les vues du Gouvernement.

Comme les Compagnies de Commerce réuniſſent pluſieurs capitaux, elles ont contribué efficacement aux progrès & à l'accroiſſement de pluſieurs de ſes branches, à établir une concurrence plus parfaite, à répandre plus d'aiſance parmi le Peuple, en multipliant ſes genres d'occupation. La circulation active de l'argent, le bas prix de ſon intérêt, l'augmentation du luxe, ont encouragé ces établiſſemens.

Des Actions.

Afin qu'un plus grand nombre puiſſe prendre part dans ces ſortes de Sociétés, ou même pour les favoriſer, & leur faire trouver aiſément un capital

numéraire, on a souvent partagé ce capital en petites portions, que l'on appelle *Actions*. Ces Actions ont haussé & baissé, suivant que les Compagnies ont pris faveur ou perdu de leur crédit : c'est ce qui a donné lieu à cette vicissitude continuelle d'achats & de ventes d'Actions. Ce trafic est aujourd'hui un des plus importans qui se fasse dans les villes commerçantes. Mais l'expérience a appris qu'il doit être réglé & sujet à des formalités ; autrement les Etrangers pourroient, en achetant des Actions, éluder cette loi si sage, qui dans un Etat bien gouverné, defend d'associer les Etrangers non naturalisés ou non domiciliés dans les armemens. Les Peuples qui payent l'intérêt de leur argent moins cher que la Nation qui a établi une Compagnie de Commerce, pourroient aussi, à la faveur de ces mêmes Actions, s'attirer de loin tout le Com-

merce de cette Compagnie, le ruiner même si c'étoit leur intérêt. Ce trafic doit être réglé enfin, ainsi que tous les autres trafics, pour éviter les monopoles source du pernicieux agiotage. On se rappellera toujours avec amertume les maux qu'a causé à la France le fameux système de 1719, pour n'avoir pas été contenu dans les bornes que dictoit une sage modération. Nous n'avons rien de semblable à craindre a présent ; parce que les évenemens passés nous ont appris à être sages, & plus encore, parce que la Compagnie des Indes a donné parmi nous une forme régulière au Commerce d'Actions. A Amsterdam on se sert ordinairement d'un courtier lorsque l'on veut acheter ou vendre des Actions de la Compagnie Hollandoise. Le prix une fois convenu, le vendeur en fait le transport & en signe la quittance en présence d'un des Directeurs

qui la fait enrégiſtrer par le Secretaire ou Greffier.

Le crédit de l'Etat, deuxiéme branche du crédit public, s'eſt établi ſur les mêmes principes; mais la réflexion nous a convaincu qu'il y a une manière différente d'évaluer les ſûretés réelles d'un Etat & des Particuliers. Les ſûretés réelles d'un Etat ſont la ſomme des tributs que l'on peut lever ſur le Peuple, ſans nuire, ni à l'agriculture, ni au Commerce. A l'égard de ſes ſûretés perſonnelles, elles peuvent ſe réduire à une exactitude ſcrupuleuſe de la part de ceux qui gouvernent à remplir les engagemens contractés vis-à vis le Public. On eſt toujours bien perſuadé, que tant que la néceſſité qui eſt la plus impérieuſe de toutes les loix ne forcera point les Souverains à manquer à leurs engagemens; ils les rempliront avec la dernière ponctualité. Leurs

intérêts les y portent, la foi publique sans laquelle tous les liens de la Société sont dissolus les y engage; ainsi c'est moins les suretés personnelles que les suretés réelles que l'on a dû discuter, lorsque l'on a prété à l'Etat. Dans le Commerce au contraire, on a examiné davantage les sûretés personnelles, leurs valeurs échapent rarement, elles sont même plus certaines; en effet, il arrive souvent que l'ignorance ou la mauvaise foi du Débiteur, absorbe toutes les sûretés réelles qu'on lui a connu.

On a encore remarqué entre le crédit de l'Etat & le crédit des Particuliers des différences plus grandes. Un Particulier qui emprunte peut borner sa dépense jusqu'à ce qu'il se soit acquitté; il peut même tirer de l'emprunt une utilité plus grande que l'intérêt qu'il est obligé de payer. Un Etat au contraire n'emprunte ordinairement

que pour fournir à des besoins pressans, sans qu'il lui soit possible de diminuer les dépenses nécessaires à son maintien; parconsequent l'utilité qu'il retire de ses engagemens, ne peut accroître les sûretés réelles qu'il offre à ses Créanciers : d'où il est encore résulté cette différence, l'usage que l'Etat fait de son crédit peut nuire à celui des Sujets, aulieu que jamais le crédit multiplié des Sujets ne peut qu'être utile à celui de l'Etat.

De l'Escompte.

La nécessité des crédits dans le Commerce a donné lieu à l'Escompte, qui est la rémise que l'on fait sur une Lettre de change ou sur quelqu'autre papier que ce puisse être, pour que le Debiteur, ou celui qui accepte l'effet, en avance le payement. Plusieurs Théologiens, peu au fait des matières de Commerce, ont souvent flétri l'Escompte de l'odieux nom d'*usure*. Mais comme leur décision n'étoit pas fondée

sur le raisonnement, il a été aisé de la combattre, & de se convaincre qu'il doit y avoir de la différence entre le prix d'une marchandise payée comptant & celui de la même marchandise payée à terme ; que l'excédent du prix stipulé à cause du terme, est un bénéfice de convention, & que tout bénéfice peut être cédé à un tiers.

Des Banques. Pour donner du ressort à la masse des crédits, on a cherché à ouvrir des dépôts à l'argent & à tous les papiers en général. Les Banques n'ont pas peu contribué à faire cesser l'usure, à suppléer aux transports des espéces, à accélerer la circulation de l'argent, à donner aux Etrangers le moyen de faire des fonds avec sûreté dans l'Etat. Ce sont les Républiques qui les premières ont commencé à avoir des Banques. Les avantages qu'elles ont retirés de ces sortes d'établissemens sont sensibles. Il suffit de comparer Venise,

la

la Hollande avec Naples, la Sicile, pays fertiles ; mais où le défaut de mouvement & de circulation desséche toutes les branches du Commerce.

De la Banque de Veniſe.

La Banque de Veniſe, appellée vulgairement *Banco del Giro*, a été fondée par un Edit ſolemnel de la République ; elle peut être regardée comme la plus ancienne. Il paroît même que c'eſt ſur ſon modele que la plûpart des autres Banques ont été réglées. Tous les payemens qui ſe font dans cette République pour négociations, achats & ventes au-deſſus d'une certaine ſomme modique, doivent, ſuivant la loi, ſe faire en écritures de Banque. Les Particuliers prépoſés aux recouvremens des revenus de l'Etat, ſont même obligés de convertir ces recouvremens en écritures de Banque lors des payemens qu'ils en font à la République. Par ce moyen Veniſe augmente ſes richeſſes numéraires, accélère la

circulation des Marchandiſes ; & ſans géner la liberté du Commerce, ſans payer aucun intérêt, elle ſe trouve en état de diſpoſer d'un capital conſidérable. La République répond de ce capital, & c'eſt ſouvent pour elle une reſſource qui la diſpenſe d'avoir récours à des impoſitions extraordinaires. Il ne faut pas croire cependant, que la ſomme de tous les crédits ou écritures ſur les Livres de Banque ſoit illimitée. Le tems & l'expérience ont appris aux Venitiens, que cette ſomme n'excéde pas la valeur de huit cens mille onces d'argent ou environ. Toutes les fois que l'Etat, dans des beſoins preſſans & pour faire face aux affaires, a voulu augmenter cette ſomme de crédits, les écritures ont toujours perdu contre l'argent. Ce qui ſemble indiquer que le crédit de la Banque de Veniſe tient lieu dans la circulation de cette ſomme de huit

cens mille onces d'argent ; & si l'on suppose que tout l'argent courant qui circule dans les Etats de cette République peut monter à huit millions d'onces d'argent, le crédit de la Banque correspond au dixiéme de cet argent. On a pû calculer sur les mêmes principes l'utilité ou le crédit des autres Banques. Indépendamment de ces payemens en écritures, il s'en fait aussi en espéces. La République en a reconnu la nécessité pour le négoce en détail ; pour les Etrangers qui desirent d'avoir de l'argent comptant ; pour les Négocians mêmes qui veulent trafiquer cet argent par Lettres de change. Il y a toujours une caisse ouverte pour ce comptant ; ce qui, loin de diminuer le capital de la Banque, a servi à l'augmenter par la liberté qu'a chaque Particulier de retirer ses fonds quand il lui plaît.

La Banque d'Amsterdam, quoique De la Ban-

que d'Amsterdam.

moins ancienne est beaucoup plus considérable & plus riche. Elle fut établie le 31 Janvier 1609. Par son établissement, il est ordonné que tous les payemens pour Marchandises en gros & pour Lettres de change, ne pourront se faire qu'en écritures de Banque, à moins que la somme ne soit au-dessous de 300 florins. Ces payemens se font par un simple transport des uns aux autres; celui qui étoit créancier sur les Livres de la Banque, devient débiteur aussi-tôt qu'il a cédé son droit à un autre qui est enrégistré pour Créancier à sa place; ensorte, que les parties ne font que changer de nom, sans qu'il soit nécessaire pour cela de faire aucun payement réel & effectif. Ce n'est pas un médiocre avantage que cette Banque a procuré aux Hollandois, d'avoir augmenté le crédit de la Nation & ses richesses parconsequent; mais il faut qu'une pareille Banque

soit toujours très-exacte à remplir ses engagemens. Un moment de discrédit précipiteroit la ruine d'un Etat, qui n'ayant point ou très-peu de denrées en propre, comme la Hollande, n'obtient toutes ses richesses que de son Commerce étranger. Aussi Amsterdam, dans les circonstances critiques, a toujours sagement préféré la conservation de sa Banque au crédit de ses autres Emprunts dont elle a retranché une partie; ce qui, pour le dire en passant, fait voir que les dettes républicaines ne sont pas plus assurées que les autres.

De la Banque d'Angleterre.

La Banque Royale d'Angleterre ne fut établie que long-tems après celle d'Amsterdam, en 1694, dans la cinquiéme année du regne de Guillaume III. Son *stock* ou son fond, ainsi que celui des grandes Compagnies de Commerce d'Angleterre, n'est autre chose que la dette ou le capital dû

par le Gouvernement. Ce capital eſt diviſé ou diſtribué en petites portions, afin que chaque Particulier puiſſe y prendre part à meſure qu'il a de l'argent dont il peut ſe paſſer. Comme la Banque paie à ſes Actionnaires cinq pour cent, chaque action de 100 livres du ſtock de la Banque, circule pour 140 à 145 livres. Les annuités en Banque ſe négocient, ſçavoir, celles à 3 $\frac{1}{2}$ pour cent de 105 à 108 livres; celles à 3 pour cent de 102 à 106 livres, ſuivant qu'il y a plus ou moins de Vendeurs ou d'Acheteurs. La hauſſe & la baiſſe de ces effets ſe fait principalement remarquer dans les tems de guerre & de trouble. Les grands profits de la Banque ſe font avec le Gouvernement qui la protege, & dont elle eſt le ſoutien. Lorſque l'Etat a beſoin d'argent, il délivre à la Banque une ſomme en billets de l'échiquier de cent livres chacun, portant un intérêt

de deux deniers par jour, ce qui fait par an trois livres dix deniers ſterlings pour cent. La Banque met ces billets dans ſes coffres juſqu'à parfait rembourſement du capital & des intérêts. Quand l'emprunt eſt conſidérable, les Directeurs ouvrent des ſouſcriptions ; & moyennant qu'ils laiſſent aux Souſcripteurs une portion du bénéfice aſſigné, ils s'aſſurent de tous ces papiers. La Banque gagne des ſommes immenſes à eſcompter des billets & Lettres de change, & à vendre des matières d'or & d'argent ; négoce qu'elle s'eſt appropriée au préjudice des Banquiers & des Particuliers. Mais la principale ſource de ſes richeſſes eſt la confiance qu'a le public dans ſes billets, payables ordinairement à vue & au Porteur. On voit de ces billets rouler de mains en mains des années entières, ſans que perſonne deſire d'en toucher l'argent ; parce que

l'on eſt ſûr de l'avoir au moment du beſoin. La Nation eſt même ſi accoutumée à ces repréſentations d'eſpéces, que la Banque ne laiſſe dans ſes caiſſes courantes & journalières, qu'environ cent vingt mille livres ſterlings, & cette ſomme eſt ſuffiſante pour payer journellement en or tout ce qu'on veut recevoir en or. Un autre effet de cette confiance publique, eſt le dépôt que pluſieurs Particuliers font à la Banque de leur or & de leur argent. Comme elle ne prend rien pour la garde des ſommes dépoſées, elle n'en paie auſſi aucun intérêt; encore que ces ſommes fuſſent demeurées dans ſa caiſſe pendant pluſieurs années. Cette maxime des Anglois de ne point garder des ſommes d'argent chez ſoi eſt dictée par la crainte d'être égorgé, ou volé, ou de perdre ſon bien par incendie. Les maiſons de Londres ſont chargées de bois & bâties à la legère; au lieu que

la Banque & les Banquiers ont des caiſſes ſoûteraines, & prennent des précautions ſûres contre le feu. On croit communement que la Banque a toujours dans ſes caiſſes ſoûteraines trois ou quatre millions ſterlings en réſerve pour les beſoins extraordinaires. Cette ſomme eſt néanmoins bien diſproportionnée aux dettes de la Banque; auſſi l'a-t-on vû en différentes circonſtances chercher à temporiſer, payer peu chaque jour, ne payer qu'en menue monnoie, & de petites ſommes. Son ſtock eſt hypothéqué à ceux qui lui remettent leurs fonds. Elle ne reçoit que des eſpéces au coin d'Angleterre; les Banquiers en uſent autrement, quiconque eſt en compte ouvert avec eux, peut leur donner ſon or de Portugal & autres eſpéces étrangères, il eſt crédité ſur le pied que ces eſpéces valent dans le public. On paie dans la Banque de

Londres en écritures, en billets & en argent, au choix des Particuliers ; au lieu que dans les Banques nationales de Veniſe, d'Amſterdam, de Hambourg, &c. on acquite en écritures principalement. Il y a encore cette différence entre ces Banques & celle de Londres, que les premières tiennent leurs écritures dans des monnoies de compte différentes de la courante, ce qui occaſionne toujours un agio pour convertir l'argent courant en argent de Banque ; dans celle de Londres au contraire, les écritures, les billets & les payemens, ſe font & ſe tiennent en eſpéces courantes, ce qui paroît plus uniforme, plus naturel.

Banque de Hambourg.

La Banque de Hambourg eſt modelée ſur celle de Veniſe, on y retrouve la même fidélité & la même exactitude ; mais elle a cela de particulier, qu'il n'eſt permis qu'aux Bour-

geois d'y avoir des fonds. On peut regarder ces Bourgeois avec le Corps de ville, comme les répondans de cette Banque ; le Senat n'y a aucune inſpection. Les Particuliers ont l'avantage de trouver à cette Banque les ſommes dont ils ont beſoin, lorſqu'ils ſont en état de donner des effets qui puiſſent ſervir de caution. L'intérêt que prend la Banque eſt aſſez modique ; mais il faut que le principal & l'intérêt convenu ſoient portés à la caiſſe dans le délai preſcrit, qui eſt ordinairement de ſix mois ; faute de quoi les effets mis en dépot ſont vendus à la barre de la Banque au plus offrant & dernier encheriſſeur.

Banque de Copenhague.

Le Roi de Dannemarck a concédé à une Compagnie de Commerce le 29 Octobre 1736, l'octroi pour un pareil établiſſement. Afin de le favoriſer, ſa Majeſté, par ce même octroi, donne cours dans toutes ſes recettes

aux billets que la Banque pourra créer, sans obliger personne à les recevoir, sans même se réserver le droit d'emprunter de cette Banque. En conséquence de cet octroi, la Banque ouvrit dans le mois de Novembre de cette même année une souscription de mille actions, qui fut bientôt remplie. Le 11 Mars 1737, elle commença ses opérations : les Lettres de change des Négocians accrédités y furent escomptées, & on prêta à quatre pour cent sur les meilleurs effets. Un grand avantage entr'autres, que la Banque de Copenhague a procuré au Dannemark, est d'avoir fait cesser l'usure, & d'avoir réduit à quatre pour cent le prix de l'intérêt de l'argent dans le Royaume, qui étoit de cinq à six pour cent.

L'adoption que plusieurs autres Etats ont fait de ces sortes d'établissemens en démontrent assez l'utilité. Les

Banques générales & nationales ont obtenu cet avantage sur une Banque particulière ; que l'on y a toujours eu plus de confiance ; que l'on y a porté plus volontiers les plus forts dépots. Mais comme ces Banques nationales & particulières donnent des reconnoissances des sommes déposées dans leurs caisses ; que ces reconnoissances, lorsque la confiance est bien établie, circulent dans le public comme les valeurs numéraires qu'elles représentent, leur effet parconsequent a été d'avilir l'or & l'argent dans leur qualité de signe, de multiplier par de nouvelles fictions les représentations des denrées. Or cette abondance d'argent fictif & imaginaire, apporte avec elle les mêmes effets qu'une augmentation d'argent réel en circulation, elle hausse le prix des denrées & du travail, elle renchérit les Ouvrages & les Manufactures. Lorsque la confiance disparoit, cette

représentation d'espéces s'évanouit aussi-tôt, elle accroît même le désordre. aussi a-t-on regardé les Banques comme inutiles & même desavantageuses partout où la circulation & le crédit peuvent être mis en action par des expédiens plus naturels, par de bonnes loix contre l'abus de confiance, par la sûreté des divers intérêts qui lient l'Etat avec les Particuliers comme sujets ou comme créanciers, par une faveur de préférence accordée à l'Industrie & au Commerce étranger.

De la balance du Commerce.

Comme il y a un Commerce utile & un qui ne l'est pas, un Commerce qui peut affoiblir un Etat au lieu de le revétir de toutes les forces qu'il est capable de recevoir, on a cherché à s'assûrer si la Nation gagnoit ou perdoit dans son trafic extérieur. L'abondance plus ou moins grande de l'argent, le seul équivalent des échanges a indiqué s'il y avoit équilibre, ou si

la balance du Commerce penchoit plus d'un côté que d'un autre ; mais comment a-t-on eu une connoiſſance exacte de cette balance ? par le change. Nous avons dit plus haut, qu'il y avoit ſouvent des circonſtances indépendantes du Commerce qui donnoient au change une hauſſe momentanée, ainſi c'eſt moins le cours du change actuel que celui de l'année qui décide en pareil cas. On a encore dû faire cette obſervation que la perte du change d'un Etat ſur une ou deux places ſe compenſe avec le bénéfice que donne le change ſur les autres places : parconſequent cette maxime que le change eſt le baromètre du Commerce, ne doit s'appliquer qu'au cours général des changes. Il paroît au premier coup d'œil, qu'il ſeroit poſſible d'avoir par le dépouillement des Régiſtres des Douanes une eſtimation plus préciſe de notre avantage ou de

notre desavantage avec les Nations où nous envoyons, & de qui nous recevons. Mais cette méthode a paru incertaine, parce que beaucoup de marchandises passent en fraude, parce qu'il y en a encore davantage qui essuyent des pertes sur mer par banqueroutes, saisies, &c. parceque enfin, cette connoissance des marchandises ne pourroit être accompagnée du prix de ces mêmes marchandises; car ce seroit une inquisition dangereuse au Commerce d'exiger une pareille déclaration, & les vérifications d'ailleurs en seroient impossibles. Plusieurs calculateurs Anglois ont encore évalué les avantages & les desavantages de la balance du Commerce par le travail de l'Hotel des monnoies. Si la balance du Commerce est favorable, ont-ils dit, il se fabriquera beaucoup de nouvelles piéces; si elle est desavantageuse, le travail de l'Hotel des

monnoies

monnoies languira & ſera le ſignal d'un Commerce qui décline. Mais cette obſervation ou cette manière d'eſtimer de quel côté penche la balance du Commerce ne peut être bonne qu'en Angleterre, & dans un Etat où l'on porte les métaux de préférence à la Monnoie. Elle ne ſera d'aucun uſage chez un Peuple où le Fabriquant, comme en France, donne à ces métaux un prix beaucoup plus avantageux que l'Hotel des monnoies : où l'artiſte fait un gain conſiderable en employant les matières d'or & d'argent en vaiſſelle, en bijoux, en galons, en étoffes. La nouvelle méthode propoſée par le Chevalier Joſ. Childe eſt plus générale. Elle ſe prend de l'accroiſſement ou de la diminution du trafic de la Nation & de ſes Vaiſſeaux. Si ces deux articles viennent à diminuer, quelque profit que puiſſent faire les Particuliers, la Nation perd ; mais elle gagne dans

l'hypothèse contraire. C'est encore un principe de cet Auteur, que dans toutes les parties du monde où le Commerce de la Nation est considérable, & s'accroît toujours de plus en plus, aussi bien que le nombre des Navires, ce Commerce par succession de tems doit être avantageux à l'Etat, même dans le cas ou un gros Commerçant se ruineroit; car, quelle perte qu'il puisse faire, combien de gens gagnent par son moyen? Le Prince, les Officiers des Douanes, les Charpentiers de Vaisseaux, les Cordiers, les Portefaix, les Charetiers, les Mariniers, &c.

Toutes ces méthodes peuvent s'aider mutuellement : mais les Etats qui entendent leurs véritables intérêts, ont encore plus cherché les moyens d'obtenir une balance favorable que ceux de la connoître. Les principaux moyens que la raison & l'expérience ont indi-

qués, & dont il eſt facile de déduire tous les autres, conſiſtent à augmenter le nombre des travailleurs ; à multiplier les fonds de Commerce ; à rendre le négoce facile ; à faire enſorte qu'il ſoit de l'intérêt des Etrangers de commercer avec nous ; à mettre les Sujets à portée de faire l'exportation des marchandiſes de la Nation & l'importation de celles qui lui manquent avec plus d'avantage que les Etrangers ; à diminuer le prix de l'intérêt de l'argent.

On a compris ſous le premier de ces Articles les ſecours accordés aux pauvres, enſorte qu'ils ne puiſſent pas reſter oiſifs, & que la miſére ne leur faſſe pas quitter leur pays. Le Sénat d'Athènes, du tems de Solon, avoit ſoin qu'il y eût toujours des travaux publics pour faire ſubſiſter ceux qui n'ayant rien avoient beſoin de travailler. Une raiſon auſſi eſſentielle qui auroit déja

dû introduire cette pratique dans tous les Etats commerçants, c'eſt qu'elle devient un puiſſant moyen d'attirer l'Etranger, & d'accroître la population: lorſque la ſubſiſtance eſt plus aiſée, plus certaine dans un pays que dans un autre, les travailleurs y viennent d'eux-mêmes. En Hollande où le Commerce offre tous les jours de nouvelles occupations, les Etrangers y abondent de tout côté: mais ce n'eſt pas encore aſſez pour la proſperité de l'Etat & l'avantage de la circulation, que le Citoyen pauvre ait trouvé une ſubſiſtance; il faut encore que la manière dont il ſe la procure ſoit la plus utile à la Société en général. C'eſt ſans doute, ſur ce principe que l'on a propoſé dernièrement de permettre le Commerce à la Nobleſſe pauvre. Mais ſans nous arrêter à examiner ſi ce nouveau ſyſtême s'allie bien avec le principe du gouvernement, qui eſt

l'honneur, avec la sûreté même de la Monarchie qui est cette Noblesse invincible, & qui faisoit dire à Louis XIV, que quand il se trouveroit sans alliés & sans argent, il seroit toujours sûr de vaincre ses ennemis en se mettant à la tête de sa Noblesse : sans même adopter cette maxime très-vraie, que l'on doit toujours conserver dans la Nation le principe de son établissement & de sa constitution ; nous ajouterons ici, que ce sont moins les Commerçans qui nous manquent que les Cultivateurs & les Manufacturiers. Il auroit donc été plus avantageux pour l'Etat, à bien des égards, de lui proposer le système des Cénobites cultivateurs & fabriquants : ce sont les travaux utiles de ces derniers qui constituent essentiellement la richesse du corps politique. Multiplier ces travaux en retranchant le nombre des Fêtes, c'est multiplier les ressources de

l'Etat, c'eſt augmenter le capital du Commerce de la ſomme de marchandiſes fabriquées ces jours-là. La loi pour diminuer le nombre des Fêtes eſt auſſi le premier moyen que les Auteurs Anglois indiquent pour accroître les fonds du Commerce. Cependant, en jettant les yeux ſur les progrès du négoce des Nations, on remarque que c'eſt moins ce premier moyen qui a augmenté le capital du Commerce, que l'émulation que l'on a repandu parmi ceux qui cultivent ſes différentes branches, l'agriculture principalement. Nous avons déja fait mention des établiſſemens que la Suede, la Sardaigne, le Dannemark & quelques Provinces de France, comme la Bretagne, ont formé pour accroître leurs productions naturelles & leurs Manufactures. Depuis longtems, l'Angleterre avoit donné cet exemple aux Nations, ou du moins,

l'esprit de patriotisme qui y regne a porté plusieurs Possesseurs de terres, spécialement en Ecosse & en Irlande, à former entre eux des associations. Ils s'assemblent souvent pour se consulter ; se communiquent leurs lumières & leurs projets sur les améliorations des terres. Chaque Propriétaire en fait ensuite part aux Fermiers, & les engage à entrer dans ses vues par des gratifications & des récompenses placées à propos. Les préjugés se sont détruits insensiblement, les expériences des Cultivateurs éclairés & l'émulation, se sont repandues de proche en proche. On n'a plus été obligé de recommencer les mêmes essais, l'on est parti du point où un autre est resté, & c'est par ce moyen que l'agriculture & toutes les Fabriques ont été portées à leur plus grande perfection. Ce sont les prix accordés par toute la Grande-Bretagne aux

courses des chevaux qui ont perfectionné ses haras, & qui font que les chevaux qui en sortent sont recherchés par toute l'Europe. Si les toiles d'Irlande & d'Ecosse le disputent aujourd'hui aux plus belles toiles de Flandre & d'Allemagne, si les pêches de la baleine & autres que les actifs Hollandois s'étoient en quelque sorte appropriées sont partagées présentement entre ceux-ci & les Anglois, c'est parce que l'envie de se distinguer & d'obtenir des Primes, ont tendu tous les ressorts de l'industrie Angloise. L'émulation donnée au travail doit donc être regardée comme le plus puissant moyen pour accroître les capitaux du Commerce.

Le libre transport des dettes ou les signes représentatifs de l'argent dont la circulation augmente considérablement la masse des échanges, ont encore beaucoup contribué à faire

pencher

pencher la balance du Commerce d'une Nation en sa propre faveur. On est aujourd'hui assez persuadé de cette vérité, aussi bien que des avantages d'une juriſdiction de Marchands dont les jugemens soient expéditifs; parce que le Commerce ne peut, sans un grand dommage, essuyer les formalités des Justices ordinaires: mais ce n'est que depuis peu que l'on s'est convaincu de la vérité de cette maxime, qui est, que pour engager l'Etranger à commercer avec soi, il faut principalement consulter son goût & son caprice; que la seule loix que l'on doive se permettre sur la fabrique des étoffes, est que leurs marques soient fidéles, & n'annoncent point autre chose que ce qu'elles doivent annoncer. La probité est l'ame du Commerce, disoit un Ministre sage & éclairé à des Négocians avides qui se plaignoient de ce que leurs étoffes ne se ven-

doient pas chez l'Etranger : Sans cette probité, ſans la fidélité de vos marques, n'eſperez point de l'emporter ſur vos rivaux ; en effet, lorſqu'une marchandiſe eſt diſcréditée, on ne trouve plus à commercer qu'avec des porte-balles.

Un autre moyen que l'on a reconnu pour obtenir une balance favorable, eſt que le Citoyen trouve plus d'avantage que l'Etranger à faire le Commerce extérieur de la Nation. Lorſque le Commerçant national n'eſt pas favoriſé, ſon induſtrie ſe trouve étouffée par l'activité de ſes rivaux ; le Commerce tombe néceſſairement en langueur; & l'Etat, au lieu de Négocians, n'a plus que des Commiſſionnaires comme en Portugal. Les Portugais ne ſont que les facteurs de l'Angleterre, de cette rivale ambitieuſe & dure qui ne déroge jamais en faveur de l'Etranger aux réglémens quel'intérêt de ſon

Commerce, de sa situation ou de son industrie lui a dictés. On ne verra point les Anglois se lier beaucoup par des traités de Commerce ; ils ne veulent dépendre que de leurs loix, & cette fermeté fait toute leur politique.

Nous ajouterons encore ici, que la voie la plus efficace pour avancer les progrès du Commerce d'une Nation, est d'ôter toute occasion à ceux qui ont de l'argent entre les mains, de faire valoir avec usure cet argent dans la finance. D'après ce principe, il paroîtroit plus favorable au bien du Commerce de mettre les revenus d'un Etat en régie plutôt qu'en fermes & sous-fermes. Peut on esperer en effet, qu'un homme, accoutumé à faire de gros gains, placera ses fonds dans une affaire de Commerce qui ne lui rapportera aucuns dividendes, & où l'on doit travailler quelquefois long-tems sans rien toucher ?

Le bas prix de l'argent ſera le fruit de cette plus grande abondance d'eſpéces dans le Commerce : il eſt la baſe de tous les moyens qui ont été employés pour obtenir une balance avantageuſe. L'intérêt eſt une taxe impoſée par le Poſſeſſeur oiſif, ou peu intelligent ſur le Commerçant actif & le Fabriquant laborieux ; il eſt donc eſſentiel, pour que l'Artiſte puiſſe donner ſon ouvrage à bon marché, ſans quoi on n'obtient pas de préférence, que cette taxe ſoit la plus légère qu'il eſt poſſible : auſſi a-t-on toujours remarqué qu'entre pluſieurs Nations, celle qui a eu l'argent à meilleur marché, toutes choſes égales d'ailleurs, a obtenu une balance favorable. L'effet de cette balance eſt d'augmenter la maſſe des métaux, gages des échanges. Les avantages que produit à la Nation cette augmentation de gages ſont évidens ; elle facilite les entrepriſes de

Commerce si souvent arretées ou ruinées par l'usure ; elle étend par conséquent le négoce, procure de l'occupation à un plus grand nombre de Citoyens ; donne à la circulation cette activité qui répartit l'aisance entre toutes les classes du Peuple, rend la subsistance plus facile, les mariages plus fréquents. Un homme à qui la vie est à charge ne cherche point à la procurer aux autres ; on n'arrose point une plante, dit le Chancelier Bacon, quand on manque d'eau pour soi-même.

En suivant les progrès du Commerce, on a dû remarquer que le négoce a pris de nouveaux accroissemens par l'accélération des échanges, par les découvertes de l'industrie, par les établissemens que des Nations ont faits dans des Contrées éloignées qui donnoient de nouveaux desirs au luxe. Mais lorsque l'industrie, sem-

blable au feu qui se consume faute de matières combustibles, n'aura plus de nouveaux alimens pour entretenir son activité ; lorsque l'émulation, qui s'étend de proche en proche, aura enfin porté le trafic des différents Peuples à une espéce d'égalité ; lorsque chaque Etat commencera à faire par lui-même ce qu'il laisse faire aujourd'hui à des Nations plus alertes, plus experimentées, que deviendra le Commerce ? Il rentrera pour lors dans sa première institution. L'Agriculture & la Pêche seront la principale & peut-être l'unique occupation des hommes pour attirer chez eux l'argent des Nations étrangères, & ce sera le dernier periode du Commerce : d'où l'on est en droit de conclure, que les biens que donne l'agriculture sont les fonds de l'Etat & la vraie richesse des Peuples à l'abri de toute révolution ; que les Etats les plus riches en productions

naturelles deviendront Puiſſances dominantes ; qu'un Peuple, appuié uniquement ſur le Commerce d'induſtrie n'a qu'une puiſſance précaire & qui doit s'affoiblir à meſure qu'il perdra ſes rélations extérieures. Le Commerce des Hollandois, le fondement de leur puiſſance, n'eſt pas à beaucoup près auſſi étendu qu'il étoit autrefois. Les Peuples du Nord & de la mer Baltique, commencent à aller chercher dans les ports de France, d'Eſpagne, d'Italie, ce que leur fourniſſoient auparavant les Magaſins d'amſterdam. L'Allemagne commande en droiture les denrées de ces mêmes pays, & les fait venir par Altena & Hambourg. Cette dernière ville, Brême, le Brabant & la Flandres, ont à préſent des imprimeries de toiles de coton, des rafineries & d'autres Fabriques en concurrence avec celles des Provinces-Unies. Mais ce qui

antérieurement a porté le plus grand échec au Commerce de Hollande, eſt l'acte de navigation des Anglois. Que l'on reflechiſſe auſſi ſur l'Hiſtoire du Commerce des François, & l'on verra que les progrès qu'ils y ont faits & qu'ils continuent d'y faire, n'ont pas peu contribué à diminuer les profits des Hollandois. Cependant, les épiceries dont ces derniers ſe ſont rendu maîtres, & que notre luxe nous a rendu ſi précieuſes, & encore mieux leur induſtrie naturelle, leur frugalité, leur goût dominant pour le travail & l'économie, leur perſéverance à ſupporter les plus grandes pertes ſans ſe rebuter, empecheront toujours qu'on ne puiſſe calculer la chute de leur Commerce. Il eſt plus facile, en conſidérant les progrès que fait l'induſtrie, de prévoir le moment où la Grande-Bretagne ſe trouvera accablée ſous le fardeau des dettes publiques qui peſent continuel-

lement sur elle, & de déterminer l'instant où son trafic, l'unique ressource qui lui reste pour acquitter ses dettes, tombera nécessairement ; tandis que celui de la France recevra de nouveaux accroissemens de l'activité & de l'industrie naturelle des François : ce qui semble promettre aux Créanciers de ces deux Etats, un sort bien différent. Depuis long-tems, les Anglois ont étendu leur Commerce jusqu'où il pouvoit aller. Leur agriculture qui ne suffisoit point autrefois pour nourrir les deux tiers des Habitans de la Grande-Bretagne, fournit aujourd'hui des bleds à la majeure partie de l'Europe. Leurs prairies sont couvertes d'un nombre prodigieux de troupeaux de toute espéce. Leurs toiles d'Irlande se perfectionnent tous les jours. Leurs autres Fabriques, celles de laine surtout, ont été portées aussi loin qu'elles pouvoient aller au moyen des

gratifications considérables accordées à l'exportation de plusieurs. Ils ont mis dans leurs mains le Commerce du Portugal, & en grande partie celui d'Espagne & de Russie : ainsi les sûretés que l'Angleterre présente à ses Créanciers, bien loin de pouvoir augmenter de prix, sont plutôt dans le cas de perdre de leur valeur actuelle par la concurrence des autres Nations commerçantes, & perdent effectivement, parce que pour seconder ses vues ambitieuses de se rendre maîtresse de l'Amerique, & de s'emparer de l'empire de la Mer, elle a été obligée de lever des subsides exorbitans. Ce qu'elle n'a pu faire sans multiplier les droits d'entrée & de sortie ; sans augmenter les taxes sur les consommations, sur les terres, sur l'industrie ; sans faire des emprunts considérables ; sans introduire à la place de l'argent qu'elle a épuisé, une

quantité immenſe de papiers circulans, qui ayant cours comme monnoie, a produit le même effet qu'une augmentation d'eſpéces, a rompu le rapport qu'il doit y avoir entre la maſſe des métaux & les denrées, a fait monter tout à un prix exceſſif; & empêche préſentement qu'elle ne puiſſe ſoutenir chez l'Etranger le bon marché des autres Nations commerçantes. Avant la guerre, les ſucres des Colonies Angloiſes ſe vendoient à Londres de 40 juſqu'à 70 pour $\frac{o}{o}$ de plus que ceux des Colonies Françoiſes dans les ports de France, qualité pour qualité. Leurs bleds ſont d'un tiers plus chers que ceux de France, & leurs Fabriques de laine ne trouvent plus de débit que dans les Colonies de la Nation, & dans les Etats où elle a pû ſe procurer un Commerce excluſif. C'eſt néanmoins de ces Fabriques que le Cultivateur reçoit en

Angleterre le prix le plus certain de son travail, & le Négociant le fond principal de son Commerce extérieur, spécialement pour le Levant. Le Gouvernement a déja fait des défenses très-expresses d'employer dans ce trafic des étoffes de laine des Manufactures de France. Mais qui ne voit que ces deffenses ne servent qu'à annoncer le declin du Commerce d'Angleterre, & qu'elles n'empêcheront jamais le Négociant Anglois de donner des ordres à son Correspondant à Marseille, d'acheter des étoffes Françoises pour son compte, & de les expédier pour le Levant; puisque celles de son pays ne peuvent en soutenir le bon marché? Qui doute encore, qu'à mesure que le Portugal sera mieux éclairé sur ses véritables intérêts, il n'établisse une plus grande concurrence dans ses Ports? Aussi, voilà les Fabriques d'étoffes de laine qui tombent

journellement en Angleterre. Ses Manufactures de moires & de taffetas dont les ouvrages étoient autrefois si recherchés par les François mêmes, ne lui rapportent plus aucun bénéfice, parce que la France est parvenue à fabriquer des étoffes de même qualité, & parce que les taxes & les droits de toute espéce, ayant ajouté à ces Fabriques Angloises une valeur artificielle, les François ont pû donner les leurs à meilleur compte. D'ailleurs, le prix de la main d'œuvre qui influe nécessairement sur celui des Fabriques, est porté à un prix excessif dans la Grande-Bretagne; depuis 1698, on croit qu'elle a monté à un peu plus de deux tiers. Les profits de ses pêches sont encore bien diminués par la concurrence des Hollandois. La pêche du harang qui se fait sur ses propres Côtes, pourroit recevoir les plus grands encouragemens de la consommation intérieure; elle

n'en reçoit cependant aucuns, parce que ce poisson est surchargé de si hauts droits, que le petit peuple d'Angleterre ne peut y atteindre. Quels profits la Nation espère-t-elle retirer aujourd'hui de son Commerce au Nord? Les nouvelles Manufactures établies en Suede, en Norwege, en Dannemarck, en Allemagne, font tomber journellement celles de l'Angleterre par l'extrême différence des prix. Les Hollandois d'ailleurs, mieux assortis, ont encore réussi à approvisionner les Etats du Nord à meilleur marché que ne peuvent faire les Anglois C'est pourquoi la Grande-Bretagne est maintenant obligée de payer une balance considérable en argent pour l'excédent de ses exportations. Cependant les dettes publiques de cet Etat augmentent annuellement. En 1740, la dette reconnue par le Parlement, montoit à près de dix-huit cens millions; les Calcula-

teurs les plus modérés qui ont supputé les emprunts faits dans la dernière guerre, & ceux que la guerre présente a occasionnés, ont porté le total des dettes publiques au-dela de deux milliards de livres tournois, dont la rente à 3 pour $\frac{0}{0}$ seulement, fait sur l'Etat une charge de plus de 60 millions qu'il faut lever indépendamment des dépenses annuelles (*a*). Ainsi voilà le prix de toutes choses qui hausse continuellement en Angleterre, ses dépenses qui deviennent plus lourdes, l'entretien de sa marine plus dispendieux : voilà les emprunts qui s'accumulent tous les jours; & les profits de son Commerce, son unique ressource pour payer ses Créanciers [puisque la valeur totale des dettes n'existe point en Angleterre] dans le cas de tomber journellement.

(*a*) La dette nationale montoit le 5 Janvier 1759 à 82 millions 776 mille 586 liv. sterlings 8 chelins 2 sols, suivant l'état qu'on a présenté aux deux Chambres.

La France, sans être chargée d'une somme à beaucoup près aussi considérable que sa rivale, quoique bien plus riche; sans être exposée aux divisions qui agitent la Grande-Bretagne, & qui doivent toujours faire appréhender à ses Créanciers étrangers un dénouement facheux pour eux, offre aux siens un gage beaucoup plus certain, plus assuré dans son Commerce, que l'on peut regarder comme un fonds, qui n'est encore porté qu'au quart de sa valeur. Que ce fond que la France a entre les mains, assûre à ses Créanciers une valeur bien au-dessus de celle qu'elle leur offre actuellement; c'est ce dont il est facile de se convaincre, si l'on fait attention, que sa navigation, ses pêches, ses Colonies, n'ont point encore reçu les accroissemens dont ils sont susceptibles. La Louisiane, pays immense, n'est pas a moitié defrichée; cependant des plantations

tions de tabac dans cette Colonie, pourroient affranchir les François du tribut immenſe qu'ils payent à l'Angleterre pour le ſurplus de la conſommation de cette denrée. La France eſt toujours à même d'empêcher ſes Voiſins de faire la majeure partie de ſon cabotage. Qui peut s'oppoſer à ce qu'elle n'établiſſe des Comptoirs en Ruſſie ? Sa main d'œuvre qui eſt à très-bon marché, lui aſſure déja la préférence ſur toutes les marchandiſes de l'Angleterre. Elle eſt également à portée de retirer aux Hollandois les profits qu'ils font ſur les approviſionnemens néceſſaires à ſa Marine, ſur le tranſport de ſes étoffes, de ſes vins, de ſes eaux de vie & de ſes autres denrées en Amerique & dans la Mer Baltique. L'Hiſtoire nous atteſte, qu'autrefois la France, beaucoup moins étendue qu'à préſent, a nourri juſqu'à vingt-cinq millions d'Habitans, &

qu'elle envoyoit en Angleterre une partie de bled si considerable & à si bas prix, que les bleds Anglois n'en pouvoient soutenir la concurrence dans leurs propres marchés (*a*). Nous voyons aujourd'hui, que ce même Etat, beaucoup plus vaste, nourrit à peine dixhuit millions d'hommes, & que le Commerce des grains n'existe plus; voilà donc encore pour la France une source bien réelle de richesses, elle n'a qu'à porter son agriculture au point où elle étoit autrefois. Les lumières que bien des Ecrivains ont répandues sur cet objet si interessant, ont enfin tourné les vues du Gouvernement vers cette première partie de l'administration, &

(*a*) Un Anglois qui a donné un Ouvrage sur le Commerce en 1621, se plaint amèrement dans son Livre, que le bled de France, dont M. de Sully avoit facilité l'exportation pour ranimer l'agriculture, se vendoit à si bon marché en Angleterre, que les Habitans du pays ne pouvoient trouver à se défaire de leurs recoltes.

nous pouvons en espérer les plus heureux succès.

L'on doit donc aujourd'hui considérer l'Angleterre, comme un Fermier insolvable forcé par ses projets chimeriques à contracter tous les jours de nouveaux engagemens, & qui ne peut offrir pour sûreté réelle à ses Créanciers que le même fonds déjà insuffisant par lui-même, & qui diminue encore tous les jours de valeur, parce que ses Voisins font les mêmes entreprises que lui, & parce que les frais que l'exploitation de ce fonds exige deviennent de jour en jour beaucoup plus considérables. Les différens priviléges exclusifs que le Gouvernement vient d'accorder à des Compagnies créancières de l'Etat pour les rembourser d'une partie des intérêts qui leur étoient dûs avant la guerre, ont encore beaucoup contribué à diminuer les profits du Commerce de la

Grande-Bretagne. Ces Compagnies, ou plutôt ces petites Républiques, ayant mis leur intérêt particulier à la place de celui de l'Etat, la Nation Angloiſe ſe voit maintenant ſurchargée de dettes, ſon Commerce d'impôts, & ſon induſtrie reſſerrée dans les bornes les plus étroites. Mais ce qui doit encore faire appréhender aux Créanciers de l'Angleterre le ſort le plus facheux pour eux, c'eſt cette inſenſibilité que temoignent les Seigneurs dans la Chambre haute, pour un évenement qu'il eſt impoſſible de ne pas prévoir. Ils cherchent même à ſe faire illuſion en adoptant des principes contraires à tous ſentimens d'honneur & d'équité, & plus propres à une troupe de Corſaires qu'à une Puiſſance maritime. » On voit ſouvent des » démarches qui paroiſſent baſſes, » diſent les Seigneurs dans la Chambre » des Pairs, & qui ne le ſont pas; il

» ſuffit que la néceſſité exige ce que
» l'on fait, pour être à l'abri de tous
» reproches. Ce qui eſt humiliation
» dans un tems eſt gloire dans un
» autre ; tout dépend des circonſtances
» & de la poſition où l'on ſe trouve.
» Qu'on nous définiſſe ce qu'on appelle
» honneur & réputation dans un Gou-
» vernement politique ; car il y a des
» choſes parmi nous dont on entend
» toujours prononcer le nom, ſans
» qu'on ſoit jamais d'accord ſur la
» vraie ſignification. Toutes les So-
» ciétés politiques ſont dans un état
» forcé, elles ſont cenſées n'avoir
» point de volonté libre ; auſſi toutes
» leurs démarches ſont juſtifiées par la
» néceſſité où elles ſont de les faire.
» Une Nation ne ſçauroit perdre ſon
» honneur, parce qu'abſolument par-
» lant, elle n'en a point. Le préjugé
» que l'on appelle de ce nom ne re-
» garde que les Particuliers. Le Peuple

» que nous repréſentons ici ne connoit
» d'autre honneur que celui de ſes in-
» térêts. Procurons lui une agriculture
» floriſſante, un grand Commerce &
» une induſtrie qui l'enrichiſſe, & je
» vous réponds de ſon approbation.
» La réputation eſt encore une choſe
» idéale, elle n'a point de détermina-
» tion fixe. Une Nation la perd dans une
» occaſion, & la recouvre dans une
» autre. On ſçait trop en Europe ce
» que vaut la Nation Britannique, pour
« qu'on ceſſe de l'eſtimer «. Quelle confiance donc peut-on avoir en une Nation qui adopte de pareilles principes, qui nous a même déja donné des exemples de l'infraction la plus criante de la foi des traités & du droit des gens? Quand ſes maximes ne la conduiroient pas à rompre ſes engagemens, la ſituation forcée de l'Etat, comme nous venons de le voir, ſemble l'y contraindre, à moins que l'Angle-

terre, pour relever son crédit, ne cherche à s'emparer de l'Amerique : mais peut-elle se flatter que les Puissances maritimes de l'Europe, qui connoissent leurs véritables intérêts, le verront sans s'y opposer ?

La France au contraire, toujours attachée aux principes d'honneur & d'équité dont elle s'est fait une loi, présente d'une main à ses Créanciers un gage plus que suffisant pour les payer, & de l'autre leur fait envisager qu'elle peut porter ce gage au double & même au triple de sa valeur actuelle. Une considération encore à faire, c'est que les dettes de la France peuvent lui procurer une géne momentanée, mais jamais l'accabler, parce qu'elle s'impose la loi du rembourſement à des termes préfix, & parce qu'elle est exacte à ce rembourſement pour lequel il y a toujours des fonds assignés. Sa caisse des amortissemens continue toujours de

payer des capitaux immenſes. Les opérations du nouveau Miniſtre des finances, qui tendent toutes à l'économie des deniers de l'Etat, & à l'emploi le plus avantageux de ces deniers pour la gloire du Prince & le bien de la Nation, viennent encore de donner une nouvelle force, une nouvelle activité au crédit de la France, au milieu même des dépenſes les plus conſidérables de la guerre préſente, & d'une multitude de papiers commerçables, qui néceſſairement devroient s'embaraſſer dans la circulation.

FIN.

terre, pour relever son crédit, ne cherche à s'emparer de l'Amérique : mais peut-elle se flatter que les Puissances maritimes de l'Europe, qui connoissent leurs véritables intérêts, le verront sans s'y opposer ?

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

Page xij, Conclusions 315, *lisez* 318.
Id. Réflexions, &c. 317, *l.* 319.
Page 7 ligne 5, *après* beau, *mettez* un point.
Page 17 lig. 7, Athene, *l.* Athenes.
Page 20 lig. 21 *après* immense, *mettez* un point.
Page 33 lig. 2, avoit, *l.* avoient.
Page 44 lig. 17, *après* resistance, *mettez* un point.
Page 48 lig. 3, cet, *l.* cette.
Page 80 lig. 3, pourra, *l* pourront.
Id. lig. 4, son, *l.* leur.
Page 88 lig. 15, seul, *l.* seule.
Page 97 lig. 13, sous, *l.* sols.
Id. lig. 14, sous, *l.* sol.
Page 100 lig. 18, demie, *l.* demi.
Page 107 lig. 19, resenti, *l.* ressenti.
Page 127 lig. 1, devenu. *l.* devenue.
Page 168 lig. 12, ce qu'il, *l.* ce qui.
Page 169 lig. 20, sorte, *l.* espéce.
Page 320 lig. 10, se sont rendu maîtres, *l.* se sont emparés.
Page 330 lig. 2, bled, *l.* bleds.

A. Lacombe de Prezel